N° 835 44e Année Tome CCXLIII 1er Avril 1933

MERCVRE DE FRANCE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF DÉPÔT LÉGAL

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



Reproduction et traduction interdites

—

PRIX DU NUMÉRO

France, **5** *fr.* — ***Étranger :*** 1/2 tarif postal, **5** *fr.* **75**; plein tarif **6** *fr.* **50**

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

VIENT DE PARAITRE :

HAVELOCK ELLIS
MEMBRE D'HONNEUR DE L'ASSOCIATION MÉDICO-PSYCHOLOGIQUE DE GRANDE-BRETAGNE

ÉTUDES DE PSYCHOLOGIE SEXUELLE
XIV

L'Ondinisme

La Cleptolagnie

Édition française revue et augmentée par l'auteur
Traduite par A. VAN GENNEP

Un volume in-8 carré. — Prix. . . . . **20** fr.

DU MÊME AUTEUR :

ÉTUDES DE PSYCHOLOGIE SEXUELLE

I. **La Pudeur. La Périodicité sexuelle. L'Auto-érotisme.** **20** fr.
II. **L'Inversion sexuelle** . . . . **20** fr.
III. **L'Impulsion sexuelle** . . . . **20** fr.
IV. **La Sélection sexuelle chez l'homme** . . . . **20** fr.
V. **Le Symbolisme érotique** . . . . **20** fr.
VI. **L'Etat psychique pendant la grossesse. La Mère et l'Enfant.** . . . . **20** fr.
VII. **L'Éducation Sexuelle.** . . . . **20** fr.
VIII. **L'Evaluation de l'amour. La Chasteté. L'Abstinence sexuelle** . . . . **20** fr.
IX. **La Prostitution, ses causes, ses remèdes.** . . . . . . **20** fr.
X. **La Déroute des Maladies vénériennes. La Moralité sexuelle** . . . . **20** fr.
XI. **Le Mariage.** . . . . **20** fr.
XII. **L'Art de l'Amour. La Science de la Procréation.** . . **20** fr.
XIII. **Le Mécanisme des Déviations sexuelles. Le Narcissisme** . . . . **20** fr.

ÉTUDES DE PSYCHOLOGIE SOCIALE

I. **La Femme dans la Société** (Lucie Schwob trad.). . . **20** fr.

Le Monde des Rêves (Gabriel de Lautrec trad.). . . **12** fr.

MERCVRE DE FRANCE

TOME DEUX CENT QUARANTE-TROISIÈME

1er Avril — 1er Mai 1933

1er Avril — 1er Mai 1933 Tome CCXLIII

MERCVRE DE FRANCE

(*Série Moderne*)





Paraît le 1er et le 15 du mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXXIII

cahier VI
8° 506

LA SOLUTION
DU CONFLIT SINO-JAPONAIS

—

Durant seize mois — pas un de moins — la Société des Nations, aux prises avec le problème mandchou, s'est montrée totalement incapable d'aboutir à une solution rationnelle, équitable, qui n'obligerait pas le Japon à quitter Genève, à rompre avec la communauté internationale des grands peuples. Elle vient enfin d'aboutir : mais quel étrange verdict! L'Histoire sera sévère pour la S. D. N.

Mais pourquoi cette impuissance de la S. D. N.? Parce qu'elle n'a que trop de tendance à considérer ses principes comme immuables et partout applicables. Elle vise trop haut dans le pacifisme et de plus dans l'universalité. C'est une grave erreur de sa part d'avoir élaboré des statuts qui *postulent* l'égalité des races, qu'elles soient blanche, jaune ou noire, l'uniformité aussi de leur évolution politique avec la même capacité présumée pour chacune de se gouverner, d'assurer sa vie économique et sa pleine indépendance. Or, il y a des peuples de tout âge social, et certains ne peuvent se passer de tuteurs; c'est ce que les dogmatiques de l'universalité, de l'uniformité devraient s'efforcer de comprendre. L'universalité, par une prétendue égalité raciale, n'objective rien de tangible dans le domaine des humains: ce n'est qu'un mot prétentieux qui couvre une conception puérile, absurde, que renie la biologie.

Mais le plus étrange dans les actes de la S. D. N., c'est qu'elle admet dans son sein des peuples en tutelle réelle

ou masquée, ou encore en voie de formation et sans unité aucune, donc à souveraineté ou indépendance limitée : la Chine en est le plus frappant exemple.

Ce qui se révèle plus sérieux encore, c'est que cette Chine est en plein chaos, sans gouvernement effectif, donc livrée aux fantaisies des toukiun, de féodaux hissés au pouvoir par eux-mêmes avec l'aide des étrangers et s'y maintenant par la vertu du sabre, c'est-à-dire grâce à des armées de mercenaires. Quand même, vous observerez à Genève ce curieux spectacle : la mise sur le même pied devant le tribunal des Nations des représentants d'une nation hautement policée comme le Japon et ceux d'un pays en pleine anarchie, la Chine, sous la botte de millions de reîtres et de brigands, une Chine morcelée, dépecée en fiefs que se dispute férocement une horde de toukiun. Mais, se diront nos peuples, toujours soucieux d'ordre et de paix, la S. D. N. n'aura pas l'ombre d'une hésitation; ne pouvant admettre la légitimité de l'anarchie, du chaos, elle se range du côté du Japon en ce qui concerne la question de Mandchourie, et va reconnaître que la prétendue agression japonaise n'a été qu'une opération de police nécessaire. Nos peuples se trompent : la S. D. N. a toujours favorisé, soutenu, non pas la vraie Chine, mais un petit clan politique, le Kouo Ming Tang, honni par les masses dont la misère dans l'insécurité est poignante. Ce petit clan a même été adopté par la S. D. N. et figure — on a peine à le croire — dans son Conseil. Si bien que les féodaux chinois, tyrans de leur peuple, sont appelés à intervenir, sont conduits à vouloir imposer leurs vues dans tous les grands problèmes intéressant les nations les plus évoluées, les plus policées. Comment expliquer pareille aberration de la S. D. N.? C'est simple, bien que stupéfiant, et montre à quel degré toute idéologie est nocive, néfaste à la paix du monde. On s'imagine en effet à Genève que les toukiun chinois sont de vrais ***démocrates***, ***pacifistes***

même; on ose le dire! On parle avec émotion, comme M. Paul-Boncour à la Chambre, de la « jeune république chinoise progressant dans la liberté », alors que les masses, sans l'ombre d'un droit, sont piétinées, décimées par toutes sortes de hordes : reîtres, communistes et brigands organisés. « La jeune démocratie de Nankin en pleine évolution féconde! » Quelle duperie! Alors que, dans la réalité, la pauvre Chine n'est plus qu'une épave qui devient de plus en plus le jouet de Moscou. Cette duperie est le scandale du jour, de l'époque présente. Lorsque les peuples s'en rendront compte, la S. D. N. subira une éclipse totale. « Un gouvernement central et national existe en Chine », dit lord Lytton dans son rapport. Il l'affirme, mais c'est pour se démentir dans ses conclusions, puisqu'il recommande aux Puissance de mettre la Jeune Chine en *tutelle*.

Le problème fut ainsi clairement posé à Genève : d'un côté le Japon, grand pays fortement organisé dont la population, aussi homogène que disciplinée, révèle une communauté parfaite des aspirations, des buts; de l'autre côté, la Chine, aujourd'hui à la dérive, virant à toutes les impulsions venant de factions politiques dominées par des dictateurs militaires se battant entre eux pour les dépouilles opimes du pays.

Ce sont là des faits, des réalités indéniables; la S. D. N. aurait donc pu, depuis longtemps, découvrir le véritable agresseur, et, par suite, se déterminer, juger en pleine connaissance de cause, d'autant plus qu'il est indéniable que les délégués de Nankin à Genève ne représentent en rien la Chine, mais leur *seul clan*. Aussi leur souci est-il non de faciliter le retour de la paix en Extrême-Orient, mais plus simplement de *sauvegarder à tout prix leur fief de Nankin avec ses bénéfices*. D'ailleurs, ce clan ne s'intéresse nullement à la Mandchourie : ce n'est qu'une attitude, une question de « face » et aussi une soumission à la volonté de certaine grande puissance

dont il est le client. La S. D. N., si elle se fait encore des illusions sur la sincérité de la faction de Nankin qui la dupe et la bafoue si effrontément, n'ignore pas la collusion entre cette faction et la grande puissance dont il vient d'être question. Elle hésitait donc, n'osait se prononcer, surtout que toute la IIe Internationale donnait de la voix en faveur du Kouo Ming Tang, de la faction de Nankin : Lansbury en Angleterre, Vandervelde en Belgique, Blum en France. Celui-ci va même jusqu'à sommer la France de « prendre l'initiative d'aller *désarmer* le Japon tout de suite, *sans perdre une heure* ». C'est pur enfantillage sans doute, mais il y a tant de gens pour l'endosser! N'est-il pas étrange que tous les pacifistes et humanitaires professionnels, libéraux ou socialistes, soutiennent ardemment les féodaux du Kouo Ming Tang, au détriment des masses affamées et trop souvent massacrées? On comprendra lorsqu'au saura que les politiciens du Kouo Ming Tang se sont affublés d'une défroque de démocrates et, grâce à une propagande effrontée, font croire à l'existence réelle d'une jeune république en pleine évolution. En ce qui concerne les socialistes, ceux-ci, depuis le voyage en Chine de leur pontife Vandervelde, considèrent la Chine comme une « Terre promise au marxisme »; aussi les voit-on se dresser contre quiconque veut toucher à leur idole : la Jeune-Chine socialisante. Peu leur importe le servage, les souffrances des masses chinoises, leur douloureux calvaire depuis vingt ans. Aussi bien est-ce là le scandale du jour! Sauver le politicien d'abord, même le plus malfaisant; le déclarer « tabou »! Tel est le souci présent chez l'internationaliste. Et la S. D. N. s'incline. Le socialiste ne crie plus : « Mort aux tyrans! » Il les bénit au contraire, les défend de toute son ardeur; ceux de Chine tout au moins.

Mais quel est le résultat de cette politique? L'extension rapide du bolchévisme en Chine centrale et méri-

dionale, une extension si rapide qu'elle atteint aujourd'hui le Far-West chinois, le riche territoire du Setchouen jusqu'ici indemne et qui, en raison de son éloignement de la côte, a toujours été le grand foyer de résistance à toute révolution politique ou sociale. Est-ce que la S. D. N. pouvait sérieusement ignorer ces faits? On comprend qu'elle ait tenu à sauvegarder ses principes. si elle croit à leur violation, mais elle ne saurait écarter cette poignante *réalité* de l'anarchie chinoise, d'une guerre civile devenue chronique... Chronique aussi la famine qui, ces dernières années, a fauché des millions d'êtres, hommes, femmes et enfants, pendant que s'engraissent toukiun, politiciens, mercenaires et brigands. Mgr de Guébriant, qui est rentré récemment d'un long voyage en Chine occidentale, dans des régions que je connais bien pour y avoir vécu, m'a fait le plus douloureux tableau de la misère du peuple sous une révoltante tyrannie.

Mais j'en reviens à la S. D. N. : puisqu'elle semblait toujours croire qu'il existe en Chine une « jeune démocratie en marche » et qu'elle n'osait renier cette faction politique que, dans une heure d'égarement, elle admit dans son conseil, il m'était facile de lui fournir un moyen de s'évader de l'impasse où elle s'était engagée. Et ce moyen s'appuie sur des données solides, irréfutables, celles de l'*histoire* et de l'*ethnographie*.

En effet, que dit l'histoire? Que la Mandchourie, pas plus que la Mongolie, n'a jamais été une terre chinoise. Si la Jeune-Chine était moins ignorante des grands faits historiques ou plutôt si elle n'avait l'habitude de les nier dès qu'ils la gênent, elle avouerait que les vastes territoires ci-dessus n'ont jamais fait partie intégrante de la Chine, au contraire : leurs peuples l'ont souvent, au cours des siècles, conquise, dominée. Mais est-ce que le Kouo Ming Tang, qui compte à peine deux provinces sur dixhuit sous son autorité, ne revendique pas aussi l'Indo-

Chine, la Birmanie et même Java? Il est vrai qu'il y a vingt ans à peine, le Chinois considérait encore comme ses tributaires toutes les nations du monde. « Tien hia », « sous le Ciel », il y avait lui, le « grand civilisé », le « pur », et tout le reste de l'humanité n'était que « Mantze », « barbares » méprisables.

Mais j'en reviens à la Mandchourie. Je passe sous silence la Mongolie, où domine aujourd'hui le Bolchévik sans que la faction de Nankin ait jamais songé à protester, pas plus d'ailleurs que la S. D. N. ou les Etats-Unis, aujourd'hui si soucieux de défendre la Mandchourie. Mais le territoire mandchou, qu'est-il exactement?

Si l'on se reporte à l'histoire ancienne, cette contrée a été le berceau originel non du Chinois, ce peuple hybride ethniquement, si mal caractérisé, mais de tribus nomades turco-mongoles, très guerrières, qui, au cours des siècles, n'ont cessé de se ruer périodiquement sur la Chine et de lui imposer leur loi, leurs dynasties. La dernière de ces tribus conquérantes fut celle qui, au dix-septième siècle de notre ère, établit à Pékin le règne des Tsinn, renversés en 1911.

Ce qu'il importe de faire ressortir, c'est que le Chinois n'a jamais reconnu, à aucune époque, les Mandchous comme étant des frères de race; au contraire, il les tenait en profond dédain, les traitant de « Mantze », ni plus ni moins que l'Européen. Je parle d'expérience : j'ai en effet vécu des années dans la capitale du Setchouen, à Tchentou, où existait un camp d'officiers et de soldats mandchous avec leurs familles. Or, ces maîtres de la Chine étaient considérés par le peuple plutôt en ennemis qu'en compatriotes. Et si vous aviez à vous venger d'un Chinois importun, il suffisait de le qualifier de « lou tsai », ou « esclave de Mandchou », pour qu'il décampât aussitôt, vexé à fond. Lors de la révolution de 1911, tous les Mandchous isolés dans l'intérieur furent massacrés par les Chinois.

Bref, le Mandchou n'a jamais été considéré par le Chinois comme faisant partie de sa famille : il a toujours été pour lui l'étranger haï. Le Mandchou, d'ailleurs, le lui rendait bien : aussi la dynastie impériale des Tsinn, originaire de Mandchourie, interdisait-elle sa terre natale à tout sujet chinois. Et c'est seulement depuis la disparition de cette dynastie, en 1911, que le Chinois a émigré en Mandchourie, émigration qui a pris un grand développement depuis que l'anarchie, sous le Kouo Ming Tang, avec ses massacres et ses ruines, a provoqué l'exode d'énormes masses de paysans. Ces masses hésitaient d'autant moins qu'elles savaient devoir trouver la sécurité sous la protection japonaise .

Mais c'est par un retour sur le passé qu'on se rend mieux compte de la vraie situation et du rôle historique de la Mandchourie, de cet immense *glacis* où tant de races se sont heurtées au cours des siècles. De ces chocs, il résulta des refoulements tant vers l'est que vers l'ouest et le sud. Aucun doute qu'un certain quantum de la population japonaise primitive ne soit venu du Continent, de la Mandchourie et de la Corée. Si l'histoire n'était là pour nous l'enseigner, l'anthropologie à elle seule y suffirait. C'est surtout dans le nord du Hondo, sur la mer du Japon, que j'ai rencontré ce type ethnique.

L'Aïnu, d'ailleurs, homme de race blanche, premier envahisseur du Hondo, est certainement venu du Continent. D'autres vagues de conquérants ont suivi : ceux du clan Yamato, les plus connus, puisque tout Japonais déclare descendre de ces fameux guerriers.

Bref, la Mandchourie n'est pas une terre chinoise : elle a été, à une époque ancienne, qui se compte par siècles, le champ de manœuvres de tribus nomades, très guerrières, qui ont un jour pénétré en Chine, en Corée ou au Japon, ou bien entrepris une longue, très lointaine chevauchée comme celle des Turcs qui, partis de

Mongolie, finirent par se stabiliser en Europe après avoir enlevé Byzance à la chrétienté.

Ces dernières années, la Mandchourie a été envahie pacifiquement par les Chinois du nord pour y trouver la paix et le millet quotidien. Le Japonais est venu lui aussi, sous l'aspect de l'industriel surtout, et de plus, heureusement, sous celui de *gardien de la paix*. Un intrus, a-t-on dit, ce Japonais; nullement, il réoccupe une place, des lieux que parcoururent autrefois ses ancêtres, soit pour paître leurs troupeaux, soit pour rompre des lances contre une tribu voisine. Pour le Chinois, la Mandchourie était la terre maudite d'où lui venaient tous ses malheurs au cours de tant de siècles. Jamais il ne put la soumettre, fut toujours conquis par elle.

L'émigrant chinois doit choisir : ou collaborer avec le Japonais, ou subir la loi de Moscou autrement tyrannique.

A propos de cette Mandchourie, il est question aujourd'hui de faire respecter l'intégrité de la Chine en invoquant le traité de Washington. Mais qui donc respecte ce traité? Pas même les Chinois. Est-ce que les clans politiques n'ont pas dépecé leur pays? Est-ce qu'il existe une Chine compacte, unifiée, suivant le postulat des signataires du traité de Washington qui, faisant foin des réalités, reçoivent aujourd'hui le démenti des faits?

D'un autre côté, il ne faut pas oublier que des troupes européennes et américaines occupent certains grands centres de la Chine, y tiennent *garnison*. Ce pays, en raison du chaos qui y règne, subit donc certaines servitudes; y toucher serait accroître ce chaos.

D'un autre côté, est-il nécessaire d'observer que le fait d'avoir été conquise par le Mandchou n'autorise en rien la Chine à réclamer le territoire de celui-ci? Une Allemagne annexée par la France serait-elle en droit aujourd'hui de déclarer la France terre allemande du fait de cette union?

Il faut aussi se rappeler l'existence de la Grande Muraille : n'est-ce pas un *symbole* ou plutôt la preuve tangible, irréfutable, d'un antagonisme millénaire? Elle fut en effet construite par le Chinois, dans quel but? Mais pour s'isoler de la Mandchourie, pour se protéger contre ses hordes. Donc, la Mandchourie, terre ennemie pour la Chine.

On peut ajouter que la nature elle-même a pris le soin d'isoler la Mandchourie de la grande plaine chinoise du nord, de la vallée du Fleuve Jaune : le plateau mongol, ses escarpements du Jehol, dominent cette plaine et forment même, vers l'est, une véritable chaîne de montagnes qui se termine à la mer dans le golfe du Petchili, à Shan Hai Kouan, passe étroite si souvent forcée par les envahisseurs de la Chine : Hsiong Nou, Toba, Khitan et Nu Tchen, sans compter les Mongols qui formèrent la dynastie Yuan (XIIIe siècle) et s'allièrent toujours avec les hordes mandchoues pour mettre à mal la Chine. Donc, la Mandchourie forme une région naturelle, une unité géographique isolée de la Chine proprement dite, de celle des 18 provinces, d'un territoire où politiquement n'ont jamais été intégrées les terres mongoles ou mandchoues. Le Chinois, d'ailleurs, n'a jamais eu de terme pour désigner la Mandchourie dans son ensemble : c'était une terre barbare qu'il affectait d'ignorer, c'était le « keou wai », le « pays au delà des passes » de la Grande Muraille. Et cette fameuse Muraille figurait réellement la *frontière,* la limite *septentrionale* de la Chine. C'est derrière elle que s'organisa toujours la défense du territoire chinois contre les hordes du « keou wai ». Rarement cette défense prit la forme de l'offensive en portant la guerre sur le sol ennemi, la Mandchourie. Par exemple, si ce pays fut occupé à l'époque des Ming, ce ne fut que très partiellement, à l'extrême-sud, dans la basse vallée du Liao. Et cette emprise se révéla si peu solide que la dynastie des Ming fut bientôt renversée (XVIIe

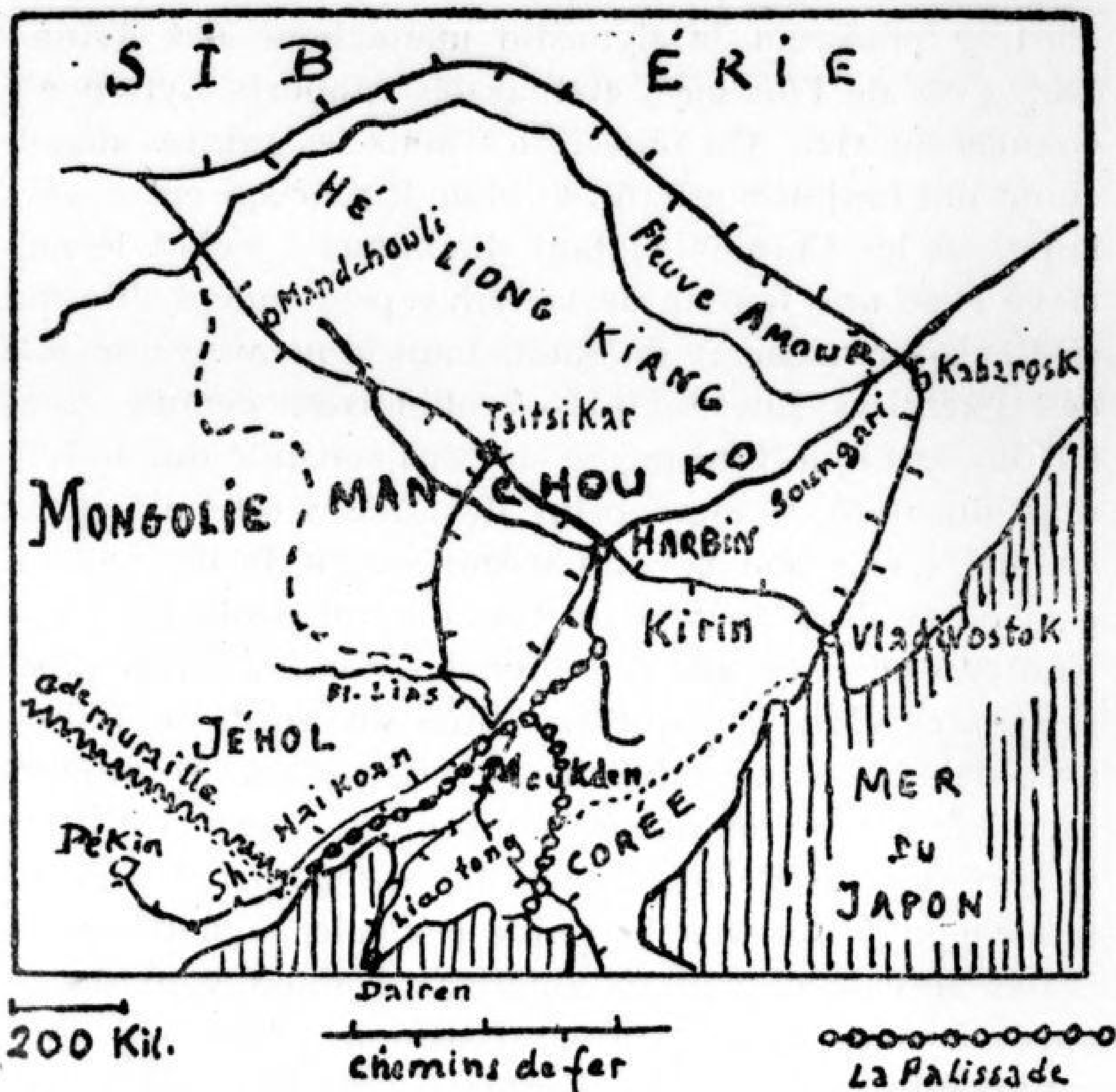
siècle) par la ruée mandchoue qui, jusqu'à notre époque, fournit à la Chine ses nouveaux maîtres : les Tsinn.

Il est intéressant d'observer que cette conquête de la Chine au XVIIe siècle ne fut pas réalisée par les seules forces mandchoues, mais aussi par les contingents mongols et même chinois (1). Les Annales de l'Empire nous disent en effet que, lors de l'entrée des vainqueurs à Pékin en 1644, la garde était représentée par huit bannières mandchoues, huit mongoles et huit chinoises. En 1909, j'ai encore vu la même organisation à Pékin comme garnison impériale.

Mais qu'étaient ces guerriers chinois qui se qualifiaient *Han jen* (fils de Han)? C'étaient de très anciens émigrants venus du Tche Li et surtout du Shantoung et vivant dans une *enclave* du vaste territoire mandchou, c'est-à-dire dans la presqu'île du Liaotong et la partie orientale de la basse vallée du Liao dont nous avons déjà parlé. La partie occidentale de cette vallée était occupée comme aujourd'hui par des tribus mongoles. Quant aux tribus mandchoues, elles occupaient le territoire au nord et au nord-est de l'enclave chinoise jusqu'au voisinage du fleuve Amour, entre la vallée du Sungari et celle de l'Oussouri, avec la chaîne Tchang Pai Shan formant la limite orientale. La fameuse « Palissade », pendant de la Grande Muraille, mais simplement représentée par un fossé et une ligne ininterrompue de saules, partait de la région de Shan Hai Kouan, se dirigeant vers le nord-nord-est jusqu'au haut Sungari. Mais, plus au sud, une section de la « Palissade » se rabattait au sud-est en côtoyant la frontière orientale de la presqu'île du Liaotong: c'est ainsi que se trouvait exactement limitée l'enclave chinoise entre Mongols et Mandchous .Les « Han Jen » qui occupaient cette enclave ne

(1) Certaines de ces données historiques m'ont été fournies par le général Ting, l'envoyé extraordinaire de Son Excell. Pou Y, régent du Mandchoukouo et puisées aux archives impériales de Moukden.

comptaient que des Chinois du nord, frères de race, sans aucun doute, des Mandchous et Mongols. Leurs mœurs, leurs traditions, étaient si peu différentes de celles des Mandchous que ceux-ci oubliaient leur fierté de conquérants et, par le mariage, s'unissaient couramment avec les Han jen. Si bien que les diverses familles mandchoues



et chinoises se fondirent peu à peu, au cours des siècles, en un groupe politique et social unique. Et comme l'organisation guerrière était le principal objectif des tribus mandchoues, qu'elle était leur orgueil d'hommes valeureux, jamais vaincus, le Han jen fut admis dans cette organisation des Bannières et il obtint même le grand honneur de pouvoir constituer les siennes sur le même pied que celles des clans mandchous et en nombre

égal. Il n'est donc pas étonnant que ces Chinois du Liao-tong se soient toujours rangés du côté des Mandchous et Mongols, qu'ils se soient battus avec ceux-ci contre la Chine à toutes les époques. D'ailleurs, ces Chinois des Bannières entraînèrent toujours avec eux les Han jen du nord, du Tcheli et du Shantoung; et ce furent leurs forces combinées qui conquirent le trône de Pékin en 1644, y placèrent la dynastie mandchoue des Tsinn : ceci, c'est de l'*histoire*, et tous les rapports Lytton n'y changeront rien. On objectera : mais les princes mandchous ont toujours interdit l'union, le mariage entre leurs sujets et les Chinois. Il faut distinguer : c'était le mariage avec une femme de la Chine proprement dite qui était rigoureusement défendu, mais non avec une fille des guerriers des Bannières chinoises, comme nous l'avons expliqué. J'ai même souvent constaté que le Chinois du nord, comme celui des Bannières, n'a guère changé, garde son particularisme, sa fierté de race : il a la haine et le mépris du Chinois du sud, le « Nan Mantze » ou « Barbare méridional », comme il le baptise. Il sait, ce *Han jen*, que la Chine du nord, en liaison avec les tribus mandchoues et mongoles, a toujours formé le *centre de gravité* politique du vaste territoire et que, dans toute lutte pour la suprématie, il a réussi finalement à dominer la Chine centrale et méridionale.

Des auteurs anglais ou américains, s'appuyant sur de pures hypothèses, tel Owen Lattimore dans son livre « Manchuria : cradle of conflict », veulent nous faire croire que le Mandchou, sitôt maître du pouvoir et installé à Pékin et autres grandes cités, se muait aussitôt en Chinois, perdait ses caractéristiques. Owen Lattimore en donne comme exemple l'adoption par les empereurs du cérémonial, des us et coutumes des anciennes cours chinoises. Mais qu'y a-t-il d'étonnant dans cette adoption? Les dynasties précédentes avaient été toutes fondées par des Nordiques dont le berceau était la Mand-

chourie, la Mongolie ou les provinces chinoises limitrophes. Ces Nordiques, si j'en juge par les éléments actuels, ne formaient pas une race homogène, mais le type humain de haute taille et généralement à peau blanche, qu'on observe à l'heure actuelle, représentait, sans aucun doute, le groupe conquérant, celui qui imposait sa loi à la masse. Chaque siècle, avant comme après l'ère chrétienne, nous savons qu'il y a eu flux et reflux entre le grand « réservoir » de tribus mongoles et mandchoues et les provinces chinoises du nord, c'est-à-dire qu'il y eut migration ou invasion périodiquement. Ces mouvements ne pouvaient donc que favoriser le mélange de ces divers groupes d'une même race et modifier leurs habitudes sociales ou économiques, d'où la transformation, par exemple, en agriculteurs, donc en sédentaires, de certains de ces nomades, de même qu'il en fut des Scythes dont nous parle Hérodote, ces Scythes qui, par leurs mœurs, leurs traditions, rappellent tant les Hsiong Nou (2) qui, de même que les Mongols et Mandchous, ont été souvent les maîtres de la Chine. D'où il s'ensuit que les Mandchous de la dynastie Tsinn, une fois sur le trône de Pékin et reprenant un cérémonial antique, ne faisaient autre chose qu'*imiter leurs ancêtres,* les précédents conquérants. Quant à la culture de ceux-ci, elle était très ancienne et ne différait guère dans ses principes de celle dite chinoise. On peut même ajouter que celle-ci, non la première en date, n'est pas née dans la Chine propre, mais fut apportée de l'ouest et du nord, si l'on en juge par les récentes découvertes, dont celles du professeur japonais Torii.

D'autre part, les grandes voies d'extension de cette culture furent à travers la Mongolie et la Mandchourie (3), cette Mandchourie particulièrement riche en vestiges préhistoriques. De Mongolie et de Mandchourie, cette civi-

(2) Qu'on identifie avec les Huns.
(3) Et pas seulement par la voie du Turkestan.

lisation pénétra en Chine du nord. D'ailleurs, si Mongols et Mandchous n'avaient été que des nomades barbares, comment auraient-ils pu organiser leurs conquêtes sur le vaste territoire chinois et les faire durer? On sait aussi par les Annales impériales que Mongols et Mandchous, loin de dédaigner l'agriculture, l'ont pratiquée partout où elle était facile.

J'ai parlé de flux et de reflux de clans ou tribus : en ce qui concerne les Bannières chinoises de Mandchourie, les *Han jen* qui les formaient étaient probablement des Mandchous qui, n'ayant pas réussi à se fixer au Tcheli ou au Shantoung, ou en ayant été chassés par un choc en retour, rentraient au foyer ancestral. Owen Lattimore reconnaît, d'après les Archives Impériales, que ces *Han jen* étaient considérés comme si peu différents des vrais Mandchous des clans, qu'ils étaient facilement adoptés par ceux-ci et versés dans leurs Bannières. Il ajoute même que les émigrés récents subissent rapidement l'influence du nouveau milieu et rentrent ainsi dans la grande famille actuelle, celle historiquement mandchoue par naissance ou par adoption.

Ces faits historiques ont, comme on le verra, une grande importance, quand il s'agira de déterminer si la population actuelle de Mandchourie est vraiment chinoise, comme le prétend lord Lytton pour justifier ses conclusions.

J'en viens aux anciennes Bannières chinoises : elles s'étaient si bien intégrées dans la grande famille mandchoue-mongole que, durant les trois siècles que les Tsinn régnèrent à Pékin, les *Han jen* furent les serviteurs fidèles de la dynastie et se confondirent avec les autres Bannières dans les camps des capitales provinciales. J'ai vécu des années à Tchentou au voisinage immédiat d'un de ces camps : or, je n'arrivais pas à distinguer les uns des autres les guerriers de la trinité mandchoue-mongole-chinoise Han. Ces hommes, avec leurs familles, vivaient

séparés de la population : c'était la consigne. Les grands chefs des Bannières redoutaient le contact avec la masse chinoise, dont la moralité plutôt lâche et la recherche d'une vie facile par tous les moyens étaient si loin des mâles vertus qui font les conquérants.

C'est pour la même raison que, durant plus de trois siècles, l'entrée en Mandchourie fut interdite à tout Chinois de la Chine proprement dite, sauf par permission spéciale de la famille impériale ou des chefs des Bannières.

Owen Lattimore, qui a inspiré la mission Lytton, croit nous donner une nouvelle preuve de prétendue transformation du Mandchou en rappelant qu'après la conquête l'élite des clans s'empressa d'adopter la culture chinoise. Ce qui est vrai, c'est que tous les Mandchous appelés à une fonction importante se mettaient à l'étude de la langue, des mœurs et des traditions des diverses régions de l'immense Empire afin d'acquérir une compréhension exacte de leurs devoirs envers le peuple conquis. Mais, dans ce nouveau milieu, le Mandchou restait Mandchou par ses caractéristiques et ses tendances. D'ailleurs, il ne saurait en être autrement : une race forte ne se laisse pas assimiler, absorber; fière de son passé, de sa vitalité de conquérante, elle reste elle-même, soucieuse avant tout de conserver les qualités qui lui assurent la domination des peuples.

Il est donc hors de doute que le conquérant mandchou garda en Chine toute sa personnalité traditionnelle et raciale. D'ailleurs, quelle étrange idée de croire qu'un peuple puisse changer d'*âme comme de chemise*! On ne saurait supprimer l'inconscient, les instincts ou sentiments qui ont façonné une âme au cours d'une longue histoire; on ne saurait neutraliser au commandement, par la seule volonté ou des influences superficielles, des imprégnations millénaires qui dominent notre moi, ont la force de véritables réflexes.

Non, l'âme ancestrale d'une race n'est pas un vain mot; elle ne meurt pas : sa vie est éternelle. Elle est la flamme qui active le foyer intérieur, psychique, provoque toutes nos réactions intimes. Elle est notre conscience, notre soutien dans la lutte contre l'influence d'un nouveau milieu, d'une nouvelle société humaine qui réagit sur nous, cherche à imposer ses concepts. C'est pourquoi le Mandchou ne s'est pas plus chinoisé que le Japonais ne s'est européanisé. Est-elle donc indéracinable, cette croyance simpliste qu'il suffit d'emmagasiner quelques-unes de nos idées, de les répéter comme perroquet, puis de s'affubler d'un complet veston, pour transformer un Noir ou un Jaune en un être nouveau? Rien de plus naïvement erroné : c'est confondre apparence et réalité. Notre homme, en vérité, ne perd rien de son facies psychique; son milieu intérieur ne change pas; il reste celui de sa race. Vous n'en ferez ni un Européen, ni un Américain.

Les Mandchous sont donc restés eux-mêmes et n'ont cessé, durant trois siècles de domination, de constituer un bloc solide dont l'autorité sur l'ensemble de la Chine était incontestable, comme j'ai pu en juger par moi-même par la sécurité dont je jouissais dans des régions perdues au cours de mes explorations. Il faut aussi se rappeler que la Mandchourie, durant cette période, resta *autonome*, sous le gouvernement d'un prince de la dynastie, et constituait la grande réserve de puissance, de cohésion de tout l'Empire. C'est là que les Bannières s'alimentaient en guerriers, que les clans se préparaient à fournir les grands chefs ou contrôleurs des administrations chinoises. La Mandchourie restait donc le *centrosome* du pouvoir des Tsinn, la région vitale *motrice et régulatrice* de l'Empire tout entier. L'organisation politique et sociale était si forte, si solidement étayée sur des traditions millénaires ayant fait leurs preuves, qu'il a fallu, pour la saper, et, par suite, amener la chute du

régime, toute l'action incessante, tenace, de l'Européen ou de l'Américain, son infiltration et intervention constante dans tous les domaines, même celui familial et éducatif. *C'est nous, les étrangers, et surtout l'Américain,* qui avons détruit le colosse impérial pour mettre à la place de petits politiciens sans valeur aucune, vaguement façonnés à notre image, lesquels, depuis 1911, ont fait de la Chine un enfer véritable, comme on l'a vu, un enfer pour toutes les classes laborieuses, pour les masses paysannes en particulier. Aussi, de désespoir, l'homme des champs passe-t-il trop souvent au communisme, devient un « Jacques rouge ». Et cependant sa résignation à la tyrannie est si grande! Mais cette fois la coupe d'amertume (*sin k'ou*) était trop pleine : il a réagi, s'est jeté dans une folle aventure.

On sait en effet que tout un gouvernement soviétique s'est créé en Chine centrale, couvrant une superficie de plus d'un million de kilomètres carrés avec une armée véritable, dont les cadres ont été formés à Berlin et à Moscou.

Tel est le résultat pour la Chine d'une action étrangère imprudente qui, en fomentant la révolution de 1911, a brisé l'unité de la Chine et en a fait l'épave dont j'ai parlé. L'ardeur d'une certaine république à transformer à grande allure le peuple chinois, à le faire passer brusquement de l'âge patriarcal à l'âge démocratique, a été une profonde erreur, une erreur contre le bon sens. Sous le vain prétexte, par exemple, de libérer la femme, des éducateurs américains sont allés jusqu'à saper la famille, cette grande force morale de la Chine, son meilleur frein; ils ont ainsi brisé l'équilibre social d'un vieux peuple : d'où le chaos actuel. Ces éducateurs, pleins de bonnes intentions, ont voulu être des rédempteurs; et, dans la dure réalité, ils n'ont été que des naufrageurs sociaux. Dans leur zèle d'apôtres démocrates, ils sont allés jusqu'à préparer, organiser le coup d'Etat de 1911, le renverse-

ment de la dynastie mandchoue : il leur fallait tout de suite une république, une grande république jaune, « sœur de la grande Démocratie américaine », suivant une formule consacrée.

Le résultat : depuis vingt ans, c'est, pour le pauvre peuple chinois, « sin k'ou, t'sien sin ouan k'ou », c'est-à-dire « angoisses, mille peines et souffrances ».

Dire que si la dynastie des Tsinn était restée au pouvoir, la Chine eût évolué graduellement, eût progressé en améliorant ses institutions dans le respect toutefois de ses traditions vitales, de celles qui avaient fait sa force, sa durée à travers les vicissitudes de son histoire! Tout le peuple chinois aujourd'hui a le profond regret de la disparition de la dynastie, bien qu'il l'ait toujours regardée comme étrangère; fait à noter lorsque le pseudo-gouvernement de Nankin réclame la Mandchourie comme province de Chine. Naturellement, le peuple, dans sa détresse actuelle, a toujours présente à l'esprit l'image du Fils du Ciel, du Patriarche suprême, père de la grande famille chinoise. Il espère en son retour, en escompte la fin de sa misère. Déjà, toute la Chine du nord se prépare à l'union avec le Mandchoukouo, à la formation d'un bloc nordique sous un nouveau « Tientze » ou « Fils du Ciel », l'empereur Pou Y, dernier descendant de la dynastie des Tsinn. D'ailleurs, cette Chine du nord ne s'est jamais ralliée au pseudo-gouvernement de Nankin; elle a toujours tenu en profond mépris les petits politiciens du Kouo Ming Tang.

J'en viens maintenant à une question très importante, puisque la décision finale, le verdict de la S. D. N., reposait sur elle et a servi à le justifier : c'est la question de la nationalité des peuples qui occupent aujourd'hui la Mandchourie. La mission Lytton ne s'est pas embarrassée dans des recherches ethniques ou historiques. Sans la moindre hésitation, elle déclare la Mandchourie peuplée presque uniquement de Chinois et, par suite, inéluc-

tablement chinoise. C'est là une erreur grossière, inadmissible : rien de plus facile que de le prouver : déjà, l'aperçu historique donné plus haut nous met en garde contre pareille assertion. En effet, quelle a été la première mesure prise par les Tsinn sitôt maîtres à Pékin pour empêcher l'envahissement de leur terre natale par le Chinois? Défense expresse de toute émigration vers la Mandchourie, défense qui s'étendit sur près de trois siècles et ne fut annulée qu'en 1906. Quelques groupes de Chinois furent admis de temps en temps, mais seulement des hommes du nord, qui devenaient les fermiers, les serfs plutôt, des grandes familles mongoles ou mandchoues et cultivaient leurs domaines. En ajoutant à ces nouveaux fermiers ceux très anciens d'avant la conquête de 1644 et hommes-lige de la famille impériale, des dix princes héréditaires et aussi des Bannières, on arrive à un chiffre de trois à quatre millions environ à la chute des Tsinn. On ne saurait être plus précis, puisqu'il n'existe pas d'état civil en Mandchourie, pas plus qu'en Chine. Tout ce monde attaché à la glèbe n'a jamais revendiqué la nationalité chinoise, vague entité, d'ailleurs, n'ayant aucun sens pour lui et ne figurant dans sa langue sous aucun vocable. Ces paysans chinois étaient complètement « mandchouisés », absorbés par les possesseurs du sol à un degré beaucoup plus marqué que de nombreux Irlandais, Français ou Allemands qui ont émigré aux Etats-Unis et se déclarent sans hésiter Américains. D'ailleurs, le peuple en Chine pense « provincialement », presque jamais « nationalement »; l'idée de patrie chez lui est des plus floues, même chez les bruyants politiciens de Canton ou de Nankin, qui remplissent le monde de leur bourdonnement de frelon dit « nationaliste ». Ce nationalisme, d'ailleurs, n'est qu'une étiquette empruntée à l'Europe et que rien ne matérialise.

Mais quel est le chiffre global de la population de Mandchourie? Il oscillerait entre 25 et 30 millions, mais

ce n'est qu'une estimation, puisqu'il n'y a jamais eu de recensement. Ce sont les Japonais qui donnent ce chiffre dans leur *Manchuria Year book*. Naturellement, cet annuaire n'a aucune prétention à la vérité ethnique et ne fait aucune distinction entre les anciens habitants, autochtones ou émigrés des époques reculées, et la masse de paysans chinois qui, ces dernières années, fuyant la misère et la mort, sont venus chercher un refuge en Mandchourie et tendent à s'y fixer. Cet exode est très récent : il remonte à une dizaine d'années au plus, lorsque l'anarchie a crû en Chine par l'alliance du Kouo Ming Tang avec Moscou. On estime le nombre de ces émigrants récents à 5 ou 6 millions, et c'est un maximum. Si, d'autre part, on admet que la population totale de Mandchourie est de 25 millions d'âmes (le chiffre de 30 millions devant être exagéré, ainsi que je l'ai toujours observé en Chine), il s'ensuit que *20 millions* environ des habitants actuels sont les descendants des *vieilles familles mongoles, mandchoues et chinoises,* ces dernières faisant partie, comme il a été expliqué, de la formation des Bannières, privilège qui réalisait leur fusion dans le corps de nation mandchou-mongol. Et l'origine de cette fusion remonte aux époques les plus reculées, à nous ne savons combien de siècles. Dans ces conditions, les vrais Chinois ne comptent que pour 20 % dans le total de la population actuelle du Mandchoukouo et encore sont-ils des Nordiques, c'est-à-dire des frères de race des Mandchous et Mongols, des descendants de ceux qui se rangèrent du côté des Tsinn pour assurer leur domination sur la Chine.

Or, que dit le rapport Lytton? Que, depuis 1906, « des millions de paysans chinois ont émigré en Mandchourie. Ces paysans prirent possession du sol et de ce fait la Mandchourie se trouve maintenant *définitivement* chinoise. » Vous avez bien lu : des millions de paysans; c'est d'une affirmation aussi vague que se contente lord Lyt-

ton. Il n'est pas allé au delà, il ne s'est livré à aucune recherche sur l'origine ethnique de la population, et il n'a pas craint de formuler, avec quelle légèreté! que des « millions d'émigrés récents chinois » (en réalité 5 à 6 millions) suffisaient pour *submerger* l'ancienne population et lui ravir son statut national mandchou-mongol, la déposséder de ses droits millénaires de premier occupant (4).

Donc, la vérité ethnique, démographique, n'est pas plus respectée que la vérité historique dans le rapport Lytton en ce qui concerne la Mandchourie. Quant à la partie traitant de la Chine proprement dite, si les faits politiques énumérés répondent généralement à la réalité, l'interprétation en est souvent fausse, absurde même, et d'une partialité par trop évidente à l'égard de la faction de Nankin, partialité qui eût été beaucoup plus marquée encore si le général Claudel n'y avait mis son veto.

Bref, les erreurs et les contradictions du rapport Lytton, celles-ci d'une réelle gravité, font de ce document un dossier plus que médiocre, trop souvent incohérent et même dangereux pour la paix, en raison de certaines conclusions. Mais aussi pourquoi la S. D. N. a-t-elle envoyé comme chef de mission en Chine un homme d'une grande valeur et conscience sans doute, mais qui présente cette carence rédhibitoire d'ignorer la Chine, de n'y avoir jamais vécu? Il s'est donc trouvé perdu dans ce maquis. Et ce qui montre l'étendue de son incompréhension et la ténacité de ses illusions, c'est que le 21 février, à Paris, lord Lytton osait déclarer que « l'anarchie en Chine n'est qu'une apparence; c'est le Japon qui serait déséquilibré ». Le jugement de l'histoire, sinon de l'opinion, ne pourra qu'être sévère pour lord Lytton, son rapport et ses déclarations. Rapport et déclarations jugent la valeur

(4) Que penserait le Français si, du fait de l'immigration chez lui de 4 à 5 millions d'Italiens depuis 20 ans, une commission de la S. D. N. venait déclarer, après enquête, que la France est désormais *italienne*? C'est ainsi qu'a raisonné lord Lytton.

de l'enquête en Chine. Mais quel danger pour la paix que ce pacifiste qui se range du côté de Nankin, donc du côté des féodaux, des fauteurs de guerre civile!

Et cependant, c'est *sur son rapport* uniquement que s'est basé le Comité des Dix-Neuf pour rendre son verdict. C'était d'ailleurs la planche de salut pour ce comité : que sait-il, en effet, de l'Asie, de ses peuples, de leurs réactions? L'un de ses membres m'a écrit : « Ce n'est pas un comité de juristes, de théoriciens ou d'amateurs, c'est une réunion de représentants officiels de 19 Etats. Et j'ajoute que toutes les résolutions ont été prises unanimement. » On discerne mal pourquoi le fait d'être représentant officiel d'un pays vous confère des connaissances spéciales, surtout de l'Asie. En outre l'unanimité des résolutions ne saurait nous étonner : c'est l'unanimité dans l'incompréhension et l'idée absurde que la S. D. N. défend le concept *démocratique* et *pacifiste* en soutenant le clan de Nankin, lequel clan serait en Asie le porte-drapeau de ce concept. Peut-il exister plus folle illusion? Les tyrans du Kouo Ming Tang, des démocrates, des pacifistes! Mais voilà vingt ans qu'ils se battent entre eux pour les meilleurs fiefs, au prix d'indicibles souffrances pour le peuple chinois qui, de désespoir, passe trop souvent au gouvernement soviétique de la Chine centrale, car, au moins, celui-ci fournit à tous ses adeptes le pain ou le riz quotidien.

J'ai dit plus haut la partialité du rapport Lytton, son omission ou altération de faits historiques et ethniques de la plus haute importance, faits très embarrassants d'ailleurs pour la S. D. N. Mais tout s'explique si l'on réfléchit que le but de l'enquête Lytton en Mandchourie était, avant tout, de chercher un moyen de couvrir les erreurs de la S. D. N., en particulier cette faute irréparable : l'admission dans son conseil d'une faction politique, d'un gouvernement-fantôme. Pour sa défense donc, pour la justification de sa ridicule politique, la S. D. N.

et ses envoyés en Chine n'hésitent pas à déclarer faussement qu'il existe un gouvernement *central, national* en Chine avec des droits sur la Mandchourie; d'où il s'ensuit que le Mandchoukouo ne saurait être reconnu comme terre libre, que le Japon devra faire amende honorable pour son audace.

Mais, pour qu'on puisse juger la valeur d'ensemble du rapport Lytton, il suffit de relever certaines contradictions des plus notoires. Par exemple, celle où la mission, après avoir fait le tableau le plus sombre d'une Chine disloquée, anarchique, après avoir été obligée de reconnaître que ce chaos sanglant est dû à la faction de Nankin, s'oublie à vouloir livrer la Mandchourie à cette faction. Plus loin, le rapport se risque à faire cet étrange constat: « que la faction de Nankin a vraiment acquis du mérite ». Mais si la mission Lytton estime que le clan de Nankin a des qualités, a bien mérité de la Chine et, par suite, est capable de gouverner, pourquoi donc recommande-t-elle aux Puissances de le mettre en *tutelle* et de réorganiser *elles-mêmes* la pauvre Chine? Tout n'est que contradiction dans ce rapport : en veut-on une nouvelle preuve? La mission Lytton a été obligée de reconnaître que la faction de Nankin, agressivement xénophobe, fait foin de tous les traités et, par suite, de tous les droits de l'étranger. Or, cette mission recommande au Japon de solutionner la question de Mandchourie par des tractations avec Nankin et la mise sur pied de nauveaux traités. Un enfant dirait : « A quoi bon? »

Un autre exemple : le rapport Lytton fait un grand éloge du Japon, explique qu'il a transformé la Mandchourie et l'a mise en valeur au bénéfice surtout des indigènes et de millions de Chinois émigrés, qu'il y a maintenu l'ordre malgré Nankin et Moscou. On s'attend donc à la conclusion que le Japon doit rester en Mandchourie, ne serait-ce que pour empêcher le Bolchévik

de s'y incruster. Nullement. On dit au Japonais : « Va-t'en! Nous allons créer en Mandchourie une gendarmerie à nous. » Or, ce n'est pas ce pays qui en a besoin, mais la Chine elle-même, pantelante sous le talon de millions de reîtres et de bandits. Toujours la contradiction, l'oubli des prémisses dans ce rapport que le « Times » baptise « admirable ».

Pourquoi aussi les envoyés de la S. D. N. refusent-ils l'indépendance au Mandchoukouo? N'est-ce pas renier le principe wilsonien? Et notre Ligue des Droits de l'Homme, que pense-t-elle de pareille attitude? N'est-ce pas elle qui a établi comme axiome que « la résistance à l'oppression était un droit et le plus sacré des devoirs »? Or, jamais peuple n'a été plus opprimé que le peuple mandchou par les toukiun d'origine chinoise. Que peut donc attendre cette ligue pour défendre la cause du Mandchoukouo?

Faut-il encore d'autres preuves de l'incohérence du rapport Lytton? Il n'y a qu'à lire ce qu'il dit du Mandchoukouo ou ne dit pas. Par exemple, il oublie de mentionner ce fait si important que la dynastie des Tsinn a toujours été considérée par le peuple chinois comme une dynastie *étrangère,* ainsi que celle des Yuan ou Mongols. Quant à la Mandchourie, nous l'avons signalé, ce n'était pour ce peuple qu'une terre située hors de Chine (kouan wai), au delà de la Grande Muraille : donc un *pays étranger.* Mais, en ce qui regarde la population de Mandchourie, le rapport Lytton s'étend complaisamment en hypothèses ou affirmations des plus curieuses. Celle-ci par exemple : que tout groupe humain, s'il vit en contact quelque peu prolongé avec le Chinois, perd tout de suite sa personnalité raciale, se fond dans le particularisme de ce dernier, est, en un mot, « assimilé », parce que le Chinois « is all-absorbing », possède cette mirifique capacité! Cliché absurde que la mission Lytton a ramassé dans les ports de Chine. Mais, de cette affirmation, la

mission va jusqu'à supprimer 80 % des habitants de Mandchourie : les anciens. Comment, direz-vous? Simplement en déclarant que le Mandchoukouo renferme une population « overwhelmingly chinese », c'est-à-dire un pourcentage écrasant de Chinois. Or, nous savons que ce pourcentage d'émigrés est de 20 %; nous avons donc raison de dire que lord Lytton oublie, escamote 80 % de la population, soit les descendants des Mandchous, des Mongols et des Chinois des Bannières, confondus dans le même groupe ethnique et social.

Il y a encore cette naïve remarque de la mission Lytton : que les émigrés chinois conservent des *relations* avec leur village d'origine. Est-ce une raison de plus pour chinoiser la Mandchourie?

Mais pourquoi, dira-t-on, lord Lytton veut-il absolument que cette Mandchourie soit chinoise, peuplée presque uniquement par des Chinois? Parce que Nankin, autrement, n'aurait aucune raison de revendiquer le Mandchoukouo, et ainsi toute l'accusation portée contre le Japon d'avoir violé les frontières de Chine *tomberait d'elle-même*. Et la S. D. N., qui s'est jetée à corps perdu dans cette aventure pour s'efforcer de relever son prestige dans le monde, perdrait une fois de plus la « face » et gravement.

Lord Lytton n'est pas plus heureux quand il cherche à prouver que le peuple de Mandchourie est de cœur avec la Chine dans ses aspirations. Comme il ignorait le milieu où il opérait, il a pris au sérieux 1.500 ou 1.600 lettres reçues par la mission, hostiles au nouveau gouvernement. Mais ces lettres, pour qui connaît les méthodes chinoises, étaient dictées sous la menace ou fabriquées à tant la ligne, donc sans valeur. De pareilles lettres écrites spontanément par des paysans ou ouvriers à une mission officielle étrangère, quelle plaisanterie! Ces pauvres gens ne l'oseraient jamais. L'idée même ne peut leur en venir. Cependant, le rapport Lytton enregistre candidement :

« Ces lettres donnaient l'impression d'exprimer avec *spontanéité* des opinions *sincères.* » On n'est pas plus ignorant de la Chine et de ses caractéristiques! Mais toutes ces erreurs ou illusions sont enregistrées à Genève. Et c'est ainsi que trop souvent se règlent les affaires de ce monde, que le sort d'un pays est à la merci d'*une carence officielle.*

Sur un point important, la mission Lytton nous fournit encore une preuve marquée de cette carence. Elle déclare nettement que la Mandchourie n'a pu se proclamer indépendante que sous la pression du Japon. C'est une sérieuse erreur, dont les conséquences sont déplorables, car le comité des Dix-Neuf en a été très impressionné. Erreur sérieuse, dis-je; en octobre 1928, j'étais, en effet, en Mandchourie, à Moukden, et le dictateur Tchang Hsué Liang, fils de Tchang Tso Ling, me demandait une entrevue. Etant renseigné, sachant que gouverneurs et généraux du pays, soit mandchous, soit chinois, menaçaient de l'abandonner en raison de sa collusion avec la faction de Nankin, je conseillai à Tchang de rompre sans hésiter avec le Kouo Ming Tang, dont l'action était néfaste pour la paix sur son territoire. Tchang n'a pas osé rompre et il a perdu son beau royaume, vaste comme la France et l'Espagne réunies.

Je n'ai donc pas été surpris de la naissance du Mandchoukouo (mars 1932), aboutissement d'un effort d'indépendance en pleine préparation en 1928. L'initiative de cette libération a été celle des chefs et notables des anciennes Bannières ou clans mandchous, mongols et chinois.

En outre, s'est fait sentir l'influence des grandes familles mandchoues, obligées de fuir la Chine lors de la révolution de 1911, pour échapper au massacre qui était fait de leur congénères, y compris femmes et enfants. Ces familles, souvent d'une haute lignée de conquérants, n'ont jamais pardonné à la Jeune-Chine, au Kouo Ming

Tang, sa cruauté et les indignes humiliations qu'il leur a fait subir. En Mandchourie, ce fut la curée : les jeunes politiciens du Kouo Ming Tang, dits « républicains », confisquèrent toutes les grandes propriétés à leur bénéfice. Aussi, la réaction, la révolte, gronda bientôt au souvenir de ces spoliations et de ces massacres; elle a éclaté cette année, la Mandchourie ressaisissant son indépendance, elle jamais soumise, d'ailleurs, mais berceau de tant de conquérants de la Chine. Toute sa gloire ancienne lui est revenue à la mémoire, toutes les victorieuses chevauchées des siècles passés. La Mandchourie se devait donc de revivre sa vie indépendante, de secouer le joug odieux du Kouo Ming Tang.

C'est fait aujourd'hui, non sous la pression du Japon, comme on l'a dit, mais par le réveil, la *résurrection de l'âme ancestrale chez un grand peuple qui a terriblement souffert.* Des millions d'anciens Chinois émigrés, tant spoliés ces dernières années, sont de cœur avec ces Mandchous qui ont partagé leur sol avec eux. Quant aux Mongols, frères de race, leurs princes *accourent de tous côtés* vers la Mandchourie, même du si lointain Kou Kou Nor, pour saluer le nouveau *Mok Khan*, l'« Empereur ».

Or, il est grave de constater que la mission Lytton n'a rien compris à cet éveil d'une très grande nationalité : faisant foin de toute tradition historique et de toute réalité ethnique, elle s'évertue à rapetisser ce grand fait international.

Donc, les envoyés de la S. D. N. renient le principe wilsonien, le principe des nationalités qui est cependant la charte de cette Société. Ils n'ont même pas compris qu'il est urgent de constituer un *Etat-Tampon* entre la Russie soviétique et la Chine déjà si contaminée, Etat qui ne peut être que le Mandchoukouo.

Il est non moins incompréhensible que la faction de Nankin réclame le territoire mandchou : comme on l'a vu, cette prétention ne repose sur rien, ni du point de vue

historique, ni du point de vue ethnique, encore moins d'un droit de conquête, puisque la Chine a toujours été vaincue dans ses luttes avec les Mandchous et Mongols. Les politiciens de Nankin vont jusqu'à déclarer que, du fait de l'abdication des Tsinn, en 1912, la Mandchourie cesse d'être territoire impérial, l'apanage de l'ancienne dynastie, et devient ainsi province chinoise. Pareille prétention ne mérite pas d'être discutée. Comme si Hsuan Tong, le dernier descendant des fameux conquérants mandchous, avait pu, en abdiquant, abandonner l'héritage de ses pères, sa terre toujours victorieuse, pour la placer sous l'autorité du pays vaincu ou plutôt d'un petit clan de politiciens profondément méprisés par Chinois et Mandchous et qui ne représentent qu'eux-mêmes, sauf pour la S. D. N. et la IIe Internationale!

Dans toute cette question de Mandchourie, ce qui étonne le plus, c'est de voir la mission Lytton adopter toutes les déclarations fantaisistes des politiciens de Nankin, toutes leurs déformations effrontées de la vérité; bien mieux, la mission étale sa partialité choquante au grand jour, surtout dans certaine annexe du rapport. Cette mission très coûteuse n'aura servi qu'à aggraver le conflit, à préparer une ère de complications inextricables. Et dans son incompréhension des faits, si inquiétante pour l'avenir, le comité des Dix-Neuf n'a pas été moins imprudent que ces enquêteurs : n'a-t-il pas consacré leur carence?

Quant au Japon, on a fait tout pour le rejeter de la S. D. N., même la France, par l'attitude étrange de sa délégation, nageant en pleine idéologie; on lui a blessé la « face » au bénéfice d'une horde de toukiun, de féodaux. Aussi, craignez d'en subir le contre-coup en Europe, car s'il est un grand peuple soucieux de la paix en Asie, il a aussi la rancune tenace.

Mais quel est l'enseignement à tirer de pareil résultat, de pareille faillite de la S. D. N. et de son secrétariat,

aussi incompétent que le comité des Dix-Neuf? C'est que Genève n'aurait jamais dû se mêler du conflit sino-japonais, d'un problème asiatique trop complexe pour elle et si différent des situations prévues par la S. D. N. Et la solution de ce problème reste toujours celle de négociations directes entre la Chine et le Japon. Ce qui surtout apparaît inadmissible, c'est que le comité des Dix-Neuf se fasse l'instrument inconscient d'un petit clan politique qui l'a bafoué et aujourd'hui rit à plein gosier de l'avoir si bien dupé qu'il a obtenu gain de cause. La déclaration Paul-Boncour à la Chambre l'a, en particulier, follement amusé. Quant au pauvre peuple chinois, qui voit ses tyrans absous et encouragés, il va maudire une fois de plus la S. D. N.

Le gâchis actuel est sans issue pour le cénacle de Genève, puisqu'il condamne le *gendarme*, répudie toute force. C'est sans doute par ses homélies qu'il compte réduire les cinq millions de reîtres et de bandits qui écument la Chine. Si la S. D. N. ne s'était pas occupée de ce conflit, il y a beau temps qu'il serait réglé : elle a *entretenu* la guerre. D'ailleurs, le verdict de son comité ne résout rien : quelle sanction effective peut être prise? Nous allons envoyer des corps d'armées et des flottes en cette Mandchourie qui se dérobe à l'oppression d'un toukiun? Il faudrait aussi ne pas oublier qu'en aboutissant à *affaiblir* le Japon, nous *fortifions* d'autant la Russie bolchévique. Donc, quelle imprudence de toucher à la *seule force* de stabilité sociale et d'équilibre politique qui existe en Asie! Est-ce vraiment le moment d'errer à ce degré? La S. D. N. prend devant l'histoire une bien lourde responsabilité. Et qui en fera les frais? Les peuples. Sauve-t-elle au moins ses principes? Nullement, puisqu'elle se range du côté de l'*anarchie contre l'ordre*, du côté de l'anarchie chinoise. Quelle étrange leçon de moralité politique elle donne ainsi au monde! Croit-elle, la S. D. N., conduire ainsi les nations à la paix? Mais

ce qu'elle prépare, c'est la guerre, une nouvelle grande guerre. Et, le feu une fois mis à l'Asie, pense-t-elle pouvoir l'arrêter par ses oracles? C'est l'univers entier qui flambera, et ce seront les peuples qui paieront, une fois de plus, de leur sang, les erreurs de leurs bergers. Jamais d'aussi pauvres équipes n'avaient encore gouverné le monde.

Elles n'ont rien su prévoir ou comprendre, rien empêcher depuis 1920. Et pendant qu'elles rendaient le verdict du 24 février contre le Japon, elles se bouchaient les oreilles pour ne pas entendre le *han iuen,* le cri de vengeance, la clameur étouffée, mais formidable, des masses chinoises, de tout un peuple martyr qui avait cru dans la justice de Genève et voit la S. D. N. donner raison à ses féodaux, à ses tyrans et consolider leur pouvoir alors qu'il entretenait, depuis un an, l'espoir d'être débarrassé par elle d'un régime odieux. Mais la voix du peuple chinois, de cette énorme masse humaine, c'est, pour le cénacle de Genève, *Vox clamantis in deserto.*

Cependant les Puissances seront bientôt acculées à une décision: à celle de sauver la Chine d'un *effondrement* total dont seul profiterait Moscou. Le chaos actuel, sous la dictature du Kouo Ming Tang, de Nankin en particulier, nous mène à grande vitesse vers cet effondrement. Si le côté humanitaire laisse indifférente la S. D. N., elle ne doit pas oublier, dans la crise économique actuelle, que la Chine est un grand marché pour nos peuples, un marché qu'il est urgent de sauvegarder. A Londres, le Japon vient, par la voix de M. Matsuoka, d'inviter les Puissances à agir: vont-elles encore faire la sourde oreille et se contenter de brimer le gendarme japonais, cet *agresseur,* comme il a été qualifié à Genève? Agresseur: mais aucun Européen ayant vécu en Chine, ces dernières années, n'aurait l'idée d'accuser le Japon d'agression. Pour qui connaît le Jeune-Chinois, c'est celui-ci le provocateur. Et c'est pure candeur de la part de certains de nos parlemen-

taires d'ajouter foi à cette propagande de Nankin qui a eu l'effronterie d'assimiler l'action du Japon en Mandchourie à l'invasion de la Belgique et de la France par l'Allemagne. Cette farce des Jeunes-Chinois a d'ailleurs eu plein succès: aussi riront-ils longtemps de la « stupidité du Barbare français », ainsi qu'ils nous baptisent.

Mais il y a certains dessous des plus curieux, des plus comiques même dans le conflit sino-japonais, qu'il est utile de signaler parce qu'ils en disent long. Par exemple, Nankin était d'accord, l'an dernier, avec Tokio pour l'*évacuation* de la Mandchourie *sans combat* et pour la non-résistance à Shanghaï. Cette collusion a été d'ailleurs le secret de Polichinelle, et la S. D. N. n'a pu l'ignorer. C'est uniquement la jalousie du clan de Canton qui a fait avorter cette belle combinaison, si bien chinoise. Oui, c'est là le patriotisme des coryphées de Nankin. Ce que voulait ce clan si menacé de crouler, c'était l'appui du Japon... à n'importe quel prix!

La propagande de Nankin a bien cherché par tous les moyens à masquer ces turpitudes et surtout l'état d'anarchie actuelle, grandissant avec l'extension de la jacquerie communiste. Mais toute cette propagande mensongère ne peut faire illusion sur les conséquences d'un tel chaos et donner le change à des nations coloniales d'une longue expérience, comme la France et l'Angleterre. A quel mobile donc ont-elles obéi à Genève, le 24 février, surtout qu'elles ne peuvent se méprendre sur la valeur réelle du rapport Lytton, sur son incohérence? Aussi, pourquoi cette comédie de la défense de la *démocratie,* ainsi que des principes de la S. D. N.? La défense de quelle démocratie? De celle de Nankin, cette fiction, cette duperie? La vérité n'est-elle pas que ces nations ont été fascinées, paralysées par la grande ombre de l'oncle Sam, laquelle s'est toujours projetée sur le comité des Dix-Neuf? L'impérialisme américain exagère: c'est au monde entier qu'il tend à imposer sa loi. Et les peuples d'ailleurs obéissent comme

autant de toutous. Voyez plutôt: Un cénacle de quarante nations en est ainsi venu à commettre la *summa injuria* en affectant de réaliser le *summum jus*. Et ce qui est non moins grave, il a préparé, dans son inconscience, une entente presque fatale du Japon avec Moscou et Berlin.

La S. D. N. a donc bien travaillé pour la paix!

Mais va-t-elle en rester là? Son devoir n'est-il pas de ramener le Japon à Genève?

Dr A. LEGENDRE.

SOUFFRANCE

—

J'apportai à ma pauvre enfant un tout petit chien gris et duveteux. Je voulais la distraire. En effet, quelle joie! Katia, ma femme, souriait en regardant notre malade. Il est pourtant difficile de la regarder et de sourire: sur son visage, devenu minuscule et comme modelé avec de la cire jaune, les yeux seuls semblent grandir toujours; et ses oreilles paraissent faites de papier mince et transparent.

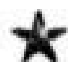
Depuis de longs mois Mania ne trotte plus. Elle a six ans. Je sais qu'elle doit mourir. Son agonie sera longue, je le sais bien aussi. Je l'observe; chaque jour apporte un nouveau signe alarmant: la petite boucle blonde qui tombe sur son front bombé est déjà sèche, presque morte. Katia le voit aussi, mais nous n'en parlons pas; nous nous taisons.

Nous avons soigné la petite dès le début de sa maladie; nous la soignons toujours. Mais le mal aussi grave que lent (quelque chose dans les os) demande un traitement sérieux; les médecins nous parlent d'un voyage aux eaux, du Midi ou d'un sanatorium — que sais-je! Des choses irréalisables, en tous cas. Je suis sans travail et nous vivons au jour le jour. Mais je ne m'en tourmente pas trop. Evidemment, si cette fille de milliardaire qui, pour avoir des sensations nouvelles (dépenser l'argent *gagné*), a pris une place dans un bar, si, dis-je, elle m'avait cédé sa place, nous aurions fait pour la petite ce qu'exigent les spécialistes... Je me dis, pourtant: dans ce cas, ne nous serait-il pas né une espérance qui resterait tout de même vaine?

Quand Mania a ses accès de douleur — ils deviennent de plus en plus fréquents, — elle ne crie pas; elle gémit faiblement, mais de grosses larmes, l'une après l'autre, coulent sur ses tempes et mouillent l'oreiller. Parfois, ses grands yeux, pleins d'une attente indicible, se tournent vers moi: comme si je pouvais la secourir!

Katia reste derrière le lit; l'enfant ne la voit pas. C'est moi seul qui vois son visage pâle inondé de larmes qui coulent, silencieuses et rapides, et que Katia ne songe même pas à essuyer.

Katia est bien malade aussi. Depuis sa pleurésie qu'elle a supportée seule, debout, pour le travail du ménage et pour soigner l'enfant malade, elle ne s'est pas remise. Aussi a-t-elle, comme la petite, besoin de soleil, de repos... de repos surtout. Mais il est inutile de songer à ce qui ne peut se faire, et je ne m'en occupe pas. Katia non plus. D'ailleurs elle n'a pas le temps de penser à elle-même, elle ne pense qu'à son enfant. Moi, je les observe toutes les deux. Quand nous aurons fini de suivre l'agonie de Mania, je resterai seul pour voir Katia approcher à sa fin.



Notre pièce unique est à peine assez spacieuse pour contenir deux lits, un grand et un petit, quelques chaises et une table. Le fourneau à gaz dans un coin, une fenêtre dans le vide (nous sommes au sixième) et c'est tout. Le ménage n'est pas long à faire, mais l'escalier qui est raide fatigue beaucoup Katia. Katia ne se plaint pas du désordre qu'apporte le petit chien, bruyant, traînant quelque pantoufle ou n'importe quoi: la petite malade est trop heureuse de l'avoir. Elle l'appelle « Museau-Noir » et l'adore. Museau-Noir le lui rend bien: les pantoufles, les bouts de torchon quelconques, tout ce qu'il déniche pour jouer avec, il le lui apporte. La nuit, il dort en boule à ses pieds.

Un soir, je rentrais un peu las, mais content: j'apportais cinquante francs, le prix de sept glaces-vitrines que j'avais lavées. C'était une chance; les cinquante francs arrivaient bien à propos. Quant au travail, il n'est pas dur: on est libre, pendant la besogne, de s'adonner à ses pensées, à ses rêveries. Le plus difficile c'est de la trouver, cette besogne.

Mais voici la petite voix de l'enfant:

— Papa, Museau-Noir est malade. Regarde donc!

Je m'approchai du lit. Katia, qui préparait notre repas au fourneau, dit, sans se retourner, d'une voix encourageante:

— Ce ne sera rien! Il est un peu fatigué!...

— Non, non! protesta la petite. Il ne mange plus, il ne me regarde même plus!

En effet, la petite créature est visiblement mal: elle respire avec difficulté, son nez est chaud. Mais c'est Mania qui m'inquiète surtout; elle me suit de ses yeux agrandis où je lis une attente, une question: pourquoi tardes-tu de faire que tout redevienne bien? Ah! si je le pouvais!

Cela a empiré pendant la nuit. Le chien tremblait, il glapissait ou poussait des cris avec une voix presque humaine. Personne n'a fermé l'œil. Mania ne se coucha même pas, toute la nuit elle resta assise dans son lit. A l'aube, elle joignit ses petites mains maigres et me supplia:

— Papa, appelle donc le médecin. Va vite, appelle! Je n'en puis plus. Il a mal, il pleure. Papa chéri! Vite! Vite!

Evidemment, il n'était pas possible d'aller chercher un vétérinaire pour l'emmener en banlieue, au sixième étage, en ayant vingt francs dans la poche (les autre trente francs ne comptaient plus, l'épicière d'à côté devenait menaçante).

— Chérie, dis-je à ma petite, le médecin ne voudra pas se déranger. Donne-moi ton malade, je le porterai dans un hôpital pour les bêtes. On l'y guérira vite.

Mais elle ne voulait pas de cela. Elle enlaça avec ses bras, pareils à deux minces rubans blancs, la boule duveteuse et me lança un regard sévère et défiant.

— Non, je ne te le donnerai pas. Tu le dis comme cela, pour que je te croie, mais tu ne t'en soucie pas. Si tu l'emportes, je ne le reverrai plus. Qu'il reste plutôt avec moi!

Cela dura encore deux jours et deux nuits. Quand Museau-Noir mourut enfin, je le pris du lit de Mania, pour l'empaqueter dans un journal avant de le jeter dans la Seine. Je ne me rappelle plus ce que nous disions, Katia et moi, à la petite, cherchant à la consoler. Mais elle ne nous répondait rien. Enfin, je dis:

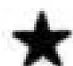
— Je t'apporterai un autre chien, ma chère Mimi, un autre beaucoup plus joli. Je te le promets.

Elle garda le silence d'abord. Puis elle prononça d'un ton presque impérieux:

— Je n'en veux pas. Je n'en veux pas un autre. Je veux celui-ci, le même.

Elle n'ajouta rien, se tourna vers le mur et ferma les yeux.

Le temps passait... Hier je remarquai que les lèvres de l'enfant se collaient déjà à ses dents, — petites dents de lait, bleuâtres. Pendant ses nuits de souffrance, elle ne me regarde plus avec son regard d'attente. Elle n'ouvre même plus les yeux. Mais sous ses cils fermés les larmes coulent, coulent toujours, silencieuses, en mouillant l'oreiller.



Il faut cependant que je parle un peu de moi-même. Pas précisément de moi, de ma personnalité: comme un certain Cyrille Ivanov, émigré russe, je ne suis pas assez intéressant. Mais j'appartiens à la plus grande majorité des hommes, — on l'appelle « la moyenne », — et cela compte. Malgré la diversité de ces hommes, leurs émo-

tions, leurs joies et leurs peines sont à peu près semblables. C'est pourquoi en parlant de moi je parlerai plutôt de « nous », de nous tous. Quoique nous représentions la partie la plus considérable de l'humanité, rarement on entend notre voix, la plupart ne voulant ou ne sachant pas se raconter. Moi, grâce à ma nature slave, peut-être, j'ai l'habitude de raisonner, de discerner, de m'analyser, de faire face à la vie. Mais jamais je n'oublie que mes doutes, mes craintes, mes douleurs, des milliers d'autres êtres humains, — mes semblables, mes « frères », les « moyens », — les partagent avec moi.

Suis-je un des plus malheureux? Je ne le crois pas. Un malheur, c'est invariablement une *perte*. Mais sur quelle balance un malheur peut-il être pesé? J'ai perdu mon pays, ma profession, mes travaux scientifiques qui m'étaient chers; je suis réduit à laver les vitres. Mais si un banquier américain, ayant perdu la moitié de ses millions, sent sa perte aussi vivement que je ressens la mienne, nos malheurs sont pareils. J'ai Katia et Mania, mais je sais que presque tous parmi nous ont leurs Katia et Mania, aimées avec la même ardeur et la même crainte... souvent inconsciente, il est vrai.

Oui, je sais tout cela. Mais je sais une chose encore... Les autres, ceux qui n'y pensent pas, sont plus heureux que moi. Je sais qu'il existe la souffrance la plus intolérable de toutes, et je la connais. C'est de voir la souffrance des autres, surtout des êtres aimés. Cette souffrance peut atteindre la limite où la vie cesse d'avoir tout sens et toute valeur.

La nuit, couché, les yeux ouverts dans le noir, écoutant le silence coupé par la respiration précipitée de Katia et parfois par un faible gémissement de ma fille mourante, je songe: pourquoi faut-il que cette enfant endure une agonie si lente, si terrible? Pourquoi faut-il que la mère suive de ses regards la mort qui s'approche chaque jour plus près du petit lit? Et moi, pourquoi faut-il que je

tolère ce couteau enfoncé toujours plus profondément dans mon cœur? Si je me levais sans bruit pour ouvrir tout doucement les deux petits robinets, là, dans le coin?...

Oh! j'entends déjà des cris, des protestations, des blâmes qui me viennent de tous côtés. Les meilleurs de mes « frères » (parmi les « moyens » il y a aussi les « bons » et les « moins bons ») me parlent du droit et de l'humanité; on me reproche d'être un égoïste ou un désespéré, on méprise ma « faiblesse ». N'empêche que chacun de ces juges indignés est prêt à faire la même chose — ou pire — demain, pourvu qu'il se trouve dans une situation analogue à la mienne ou simplement déplaisante. Encore agira-t-il spontanément, sans se douter qu'il résout par son acte un problème; et s'il finit par ne pas ouvrir quelque robinet ou ne pas faire feu sur sa maîtresse, ce ne seraient pas, bien sûr, ses réflexions sur la « lâcheté » ou « l'égoïsme » qui l'auraient retenu!

Mais passons. Je ne sais pas encore si j'ouvrirai les robinets. On en ouvre chaque jour, personne ne s'en occupe, ce n'est qu'un fait divers. La question n'est pas là. Mais, sans juger les autres, ne parlant que de mon propre cas, je veux affirmer ceci : un certain Cyrille Ivanov, se trouvant dans une certaine situation (la mienne), est *libre* d'ouvrir les robinets, il *peut* le faire sans offenser les lois humaines ou divines, car il n'y en a aucune qui le lui défende.

La morale humaine courante, la morale de tout le monde, n'avons-nous pas démontré son impuissance? On ne s'en souvient que pour juger les actes des autres, mais dès qu'on est devant son acte propre, elle ne compte plus. Quant aux lois divines... Il faut que je m'explique sur ce point.

Ma famille tenant à la religion, j'ai été élevé dans de certaines traditions. Jeune étudiant, je m'occupais sérieusement de philosophie, d'histoire des religions, etc...

Donc, je puis dire que la question ne m'est pas étrangère. Mais si on me demande qui je suis actuellement, — un rationaliste? un indifférent? si j'ai la foi? je ne saurai répondre. Ces définitions n'ont rien à voir avec ce qui me tient au cœur et ce qui peut se traduire en trois mots: « J'aime tendrement Jésus de Nazareth », — c'est tout. Je l'aime d'un amour indestructible, — inguérissable, si l'on peut dire, — et c'est à cause de lui, peut-être, que toute prière m'est devenue impossible. Cela date du moment où j'ai compris, — profondément, comme si j'y assistais, — ce qui se passa au Mont des Oliviers: « Mon Père, tu peux tout... Fais que je ne boive pas ce calice... » Il ne l'a pas fait. La prière n'a pas été exaucée, — et quelle prière! En sueur de sang, c'est le Fils qui priait! Que sommes-nous, les petits, les insignifiants, pour ennuyer Dieu avec nos implorations, nos pauvres prières, avec toutes nos souffrances? Je souffre l'enfer en regardant souffrir ma petite innocemment, mais l'Autre, n'était-il pas l'Innocent des innocents?

Néanmoins, si l'on croit qu'aucun être humain ne trouve jamais d'armes pour combattre la souffrance, puisqu'il n'en existe pas au monde, on se trompe: ces armes existent. Il existe un moyen, un seul, de vivre et de ne pas connaître la souffrance. Seulement ce moyen n'est propre qu'à ceux qui se trouvent au sommet de l'humanité, aux « élus ».

Qui sont-ils? On les nomme « les Saints », ou, comme Bergson, les mystiques accomplis, « les hommes pénétrés de l'élan vital »; — le nom importe peu. L'amour d'un homme pareil n'a plus rien de commun avec notre amour pour une Mania ou une Katia, l'amour torturé par la pitié, par la peur: son amour à lui a changé de qualité. Tandis que nous autres, la majorité moyenne, ne tenons qu'au « plaisir » et au « bien-être » (c'est encore Bergson qui l'affirme), — un élu aspire à la « joie ». A la « joie des joies », plutôt, car celui qui la possède

est au-dessus de ses propres souffrances, ainsi que des souffrances d'autrui. Eliminées par la joie permanente, elles ne sont plus souffrances pour lui.

Je ne suis pas de ceux qui atteignent les sommets, je l'ai déjà dit. Mais avec un peu d'imagination, on se représente bien l'état de grâce d'un élu. Supposons donc, pour un moment, que j'en suis un. Me voici dans ma chambre, la même, avec les mêmes Katia et Mania, mais que j'aime d'un amour changé dans sa qualité. Katia tousse toujours et n'a d'yeux que pour son enfant malade. Mania entoure de ses bras frêles Museau-Noir et se tait: ses lèvres sont collées à ses dents. Je les contemple toutes les deux; mais loin de moi la douleur aiguë qui me transperçait autrefois le cœur: mon amour changé et ma joie des joies ne me permettent pas de souffrir. Oh! je ne suis pas indifférent: je suis consumé par l'ardent désir de voir Katia partager mon bonheur. Que ne ferais-je pour l'aider à monter au sommet où je suis!

Bon, mais si même Katia pouvait, après de longs et pénibles efforts, atteindre à ma hauteur, que faire de Mania? Elle n'y parviendra pas, elle n'en a même pas le temps. Elle a devant elle encore une trentaine de nuits de tortures; encore un Museau-Noir, peut-être, mourant dans ses bras; mais ne sais-je pas que, même dans sa dernière nuit, la nouvelle joie qui tue la souffrance ne lui sera donnée et qu'elle aimera son dernier Museau-Noir d'un amour dit « naturel », — avec tout le déchirement de la douleur?

Que dire du Museau-Noir lui-même? Celui-ci et les milliers de ses semblables mourront toujours sur les lits des Mania, ou ailleurs. Pour eux pas d'espoir, l'unique issue leur étant fermée. Quel miracle ridicule les ferait escalader les sommets humains?

Bergson (toujours Bergson!) cherche à nous consoler: les êtres à qui les sommets ne sont pas accessibles souffrent, dit-il, comme en état de somnambulisme; leurs

souffrances ne sont jamais aussi fortes que nous les imaginons...

Donc, c'est pour rien que la petite Mania se lamentait sur son Museau-Noir malade: il était presque insensible. Moi, à mon tour, je n'ai aucune raison de m'inquiéter des gémissements de Mania: ne souffre-t-elle pas, elle aussi, en une sorte de somnambulisme?

Non, assez, assez, je m'égare, je m'éloigne de la question principale. Commençons par écarter la supposition momentanée que je suis un élu arrivé au bonheur. Me revoici tel que j'ai toujours été, sans un brin d'amour surnaturel, sans une goutte de joie suprême dans l'âme.

Je rentre chez moi, le soir. J'apporte encore quelques sous.

— Elle est mieux, me chuchote Katia (depuis trois jours elle a perdu la voix). Je l'ai portée chez V... cet après-midi. Il lui a fait une piqûre. Eh bien, il a recommandé les fruits... J'ai fait quelques dépenses... Ce n'est rien, nous paierons l'épicière la semaine prochaine...

Je souris en la voyant sourire.

— Regarde, comme elle a l'air enjoué, la petite! poursuit Katia. Je lui ai dit que son Museau-Noir va ressusciter et elle en est toute contente. Elle ne veut que savoir quand?... Sûr, elle est beaucoup mieux.

Je sais bien que ce « mieux » ne durera pas: tout au plus jusqu'à demain. Katia, au fond de son âme, le sait aussi bien que moi; néanmoins, elle a les yeux heureux. Je la regarde, je sens une main caressante se poser tout doucement sur mon cœur: c'est le repos. Décidément, nous sommes « mieux » tous les trois, cette nuit.

Ne faut-il pas choisir une nuit pareille, calme, quand tout le monde va « mieux », pour ouvrir les robinets? Nous tromperons la nuit de demain: elle ne nous aura pas! Je ne doute point que Katia ne me comprenne, si seulement je lui en parle. Mais on n'a pas besoin de paroles quand on se sent déjà si proches dans le silence.

Eh bien, et ce salut que j'ai décrit avec tant de soin? Tout mon mal ne vient-il pas de ce que moi je ne peux jamais l'atteindre, et que je déplore mon impuissance?

Non. Il est temps que je le dise: de ce salut — je ne veux pas. Si un ange du ciel me proposait de me porter sur ses ailes au sommet où, grâce aux dons sublimes, toute souffrance serait abolie pour moi, — je refuserais. Je ne doute pas de ces dons lumineux: amour, joie... Mais de cette joie — je ne veux pas. Ni de cet amour suprême que je ne changerais pas contre mon pauvre amour pour mes Katia et Mania, amour plein de la torture de la peur. Je sais: seul, l'autre, qui englobe toutes les Mania et Katia, a le pouvoir de m'enlever cette torture... mais je ne veux pas de lui.

Suis-je fou? Peut-être. Je n'admets pas qu'on puisse vouloir se trouver parmi les élus heureux, sachant bien que les innombrables Katia et Mania, tous les petits, les faibles, les inconscients restent à jamais dans le gouffre de la souffrance. Qu'un philosophe moderne prétende qu'ils souffrent dans une sorte de somnambulisme, — bon à lui; cette consolation, — si c'en est une, — ne me console pas. Je refuse de me réjouir en regardant ruisseler les larmes de Mania et mouiller son oreiller. Avec ce révolté de Baudelaire qu'un ange empoigna pour le tirer en haut, je répète: *Je ne veux pas!* Je préfère souffrir avec Katia et Mania, avec tous les êtres vivants condamnés à ne jamais trouver l'issue; souffrir comme eux, avec eux, jusqu'au bout: la souffrance de chacun de nous a une limite qui ne peut pas être dépassée. Je n'ouvrirai le robinet dans le coin que lorsque j'atteindrai la mienne.

Mania s'éveille. Elle m'appelle.

— Qu'as-tu, mon petit? Tu as mal?

— Non, papa. J'ai pas mal. J'ai rêvé... Oh! papa!

Doucement je pose mes lèvres sur son front bombé et moite. Non! Je ne me séparerai pas de mon enfant, je n'irai pas vers la porte de la béatitude qui ne s'ouvrira

jamais devant ma petite. Je ne veux pas l'aimer d'un « autre » amour: celui dont mon cœur est plein me suffit.

Qu'on me juge! Je suis prêt. Devant tous les juges de la terre et même devant le Juge des cieux, l'amour est mon défenseur. Quel jugement puis-je craindre?

Z. HIPPIUS.

LE JARDIN INUTILE

—

Ce soir, j'ai ouvert la porte de mon jardin...

La clé que je tiens dans ma main,
— la clé toute rouillée —
comment l'ai-je retrouvée après des mois,
après des mois de détresse,
dans le veuvage de mon jardin abandonné?
Je l'avais jetée, un jour,
pour ne plus être tenté de m'en servir.
Ce soir, en la retrouvant dans ma main,
j'ai compris combien il était vain de la vouloir détruire.

Depuis des mois,
et des mois,
je n'avais ouvert la porte de mon jardin.
Parfois, j'étais allé rôder aux alentours
et de loin j'avais aperçu,
étirant leurs branches dénudées,
la cime de quelques arbres.
Un jour, je me suis approché.
Les murs tombaient en ruines,
le temps, la pluie y creusaient des brèches,
découvrant la misère de mon jardin,
bientôt livrant passage au premier venu.
Alors, patiemment, j'ai réparé les fissures,
comblé les brèches,
maçonné les pierres une à une
pour préserver des indiscrets le sommeil de mon jardin.

Depuis des mois,
et des mois,
personne n'avait franchi le seuil de mon jardin.
Depuis des mois,

aucun pas de femme n'en avait foulé les allées
aujourd'hui désertes et mangées d'herbes folles,
aucune voix de femme n'en avait troublé le silence,
aucune main de femme n'en avait cueilli un fruit,
caressé une fleur,
aucune femme n'avait mêlé son parfum à ses parfums.

Ce soir, j'ai ouvert la porte de mon jardin
— la porte grinçant sur ses gonds —
et tu es entrée avec moi.
Qui es-tu,
toi qu'hier encore j'ignorais?
Te voici arrêtée à la porte de mon jardin,
hésitante, il me semble, et troublée.
Et moi, de m'y retrouver ce soir,
après des mois,
de m'y retrouver avec toi, hier encore inconnue,
je suis beaucoup plus hésitant et plus troublé que toi.

Qui es-tu,
toi qui entres ainsi dans mon jardin?
Ne me le dis pas encore.
Puisque tu es venue, je ne veux pas t'éconduire.
Mais j'ai peur.
J'ai peur qu'une présence nouvelle ne l'effarouche.
Je crains, pendant que je t'y guiderai,
un pas trop assuré ou maladroit,
un geste trop brusque,
un éclat de voix brisant durement le silence,
un sourire, un regard.
Je crains la moindre discordance
entre toi et mon jardin meurtri.

Tu t'es arrêtée sur le seuil,
tu contemples la tristesse des parterres,
la misère des arbres,
tu écoutes ce silence oppressant,
tu respires ce parfum de feuilles mortes,
de chrysanthèmes fanés,
et je vois ton sein qui s'émeut.

Je n'ose plus te regarder.
Je détourne la tête,
craignant la pensée que me livreraient tes yeux.
Mais tu as pris ma main,
— j'ai senti ton regard qui s'appuyait sur moi —
et je vois une larme fleurir le bord de ta paupière.

Maintenant, je me laisse guider par toi.
Comme avec précaution
ton pied se pose sur le sol envahi d'herbes folles,
comme ta voix, pour me parler,
a pris un timbre tendrement assourdi,
avec quel soin
ta main écarte les branches envahissantes!
Et cette douceur,
cette timidité presque respectueuse
m'émeuvent,
et ce souci que tu as eu
de ne venir qu'avec ta seule odeur.

Tu t'es arrêtée,
prêtant l'oreille à un bruissement si léger
que je ne l'avais pas perçu moi-même.
Devant la source désormais solitaire,
étouffée par les herbes,
et que je croyais tarie,
tu t'es arrêtée.
Dans le creux de ta main
tu as recueilli un peu de cette eau
qui répand sa fraîcheur inutile,
tu l'as portée à tes lèvres
que j'ai vu s'entr'ouvrir, comme pour un baiser.

Aurais-tu donc compris le sens de mon jardin,
toi que je ne connais pas encore?
Aurais-tu compris qu'au milieu de ses ruines,
sous ses meurtrissures et ses plaies,
il n'était pas tout à fait mort?
Aurais-tu compris que la ferveur d'une main
pourrait ranimer ces parterres,

reverdir ces plantes,
ces arbres aujourd'hui stériles?
Aurais-tu compris que la vie pouvait encore renaître
de ce sol, à nouveau fécondé par la magie d'une larme?

*

Alors, viens.
Asseyons-nous sur ce banc.
Ecoute-moi.

D'autres femmes, avant toi, sont venues dans ce jardin.
Les premières y ont trouvé des coins encore en friche,
une terre un peu fruste
poussant timidement sa sève
au cœur des plantes en bourgeons.
C'était, alors, un jardin sans grand éclat,
mais, sous sa gaucherie,
si sensible aux soins qu'on lui donnait,
si docile à laisser tourner et retourner son sol.
Ces femmes qui sont entrées dans mon jardin,
séduites par sa fraîcheur,
par son aspect intime et accueillant,
se sont plu à y promener leurs rêves,
leurs peines ou leurs sourires,
leurs désirs et leurs caprices.
D'autres l'ont dédaigné,
pour les mêmes raisons, peut-être,
ou parce qu'elles n'avaient pas su voir
des richesses qui elles-mêmes s'ignoraient.
Toutes, elles ont laissé,
plus ou moins profonde,
la trace de leur passage.

Après leur départ,
chaque fois,
j'ai dû réparer les dommages,
ramasser les branches et les fleurs brisées,
les fruits mordus rejetés dans l'herbe,
rafraîchir les gazons piétinés,
effacer l'empreinte des pas dans les allées.

Chaque fois,
j'ai dû remettre en état mon jardin.
Mais chaque fois, aussi,
après les nuits d'orage,
dans sa parure, dans son éclat renouvelés,
il s'est réveillé plus riche que la veille.
Chaque fois,
une germination imprévue
a fait éclore des fleurs plus belles,
mûrir des fruits plus savoureux.
Chaque fois,
un souffle printanier a balayé les feuilles mortes,
emporté les broussailles et les ronces.

*

Et quand celle qui vint la dernière,
— la dernière avant toi —
a pénétré dans mon jardin,
pour elle il s'est offert
dans le rayonnement d'un beau matin d'été,
avec ses floraisons épanouies
prêt à accueillir sa reine,
à la combler de tous ses biens accumulés.

J'ai tâché à lui expliquer le sens d'un jardin,
d'un jardin comme le mien,
à lui apprendre son langage,
la gaieté d'un matin triomphant,
l'intimité d'un soir qui s'éternise,
à lui faire aimer l'âme d'une fleur,
la sensualité d'un fruit,
et le charme d'un horizon entre tous élu.

Mais je crois bien qu'il n'était pas dans sa nature
de comprendre le sens d'un jardin.

Pourtant, malgré son inconstance,
elle l'a aimé, mon jardin,
aimé à sa manière.

Elle en a aimé la sécurité
où se réfugiait son inquiétude.
Elle a aimé la solidité de cette terre sous ses pas,
— puis, rassurée, la fuyait,
pour n'y revenir qu'au retour de ses craintes.
Mais il était trop sûr pour elle, mon jardin,
trop honnête son parfum.
Et, de lui, elle a voulu exiger
ce que justement il ne pouvait donner,
tout ce que j'avais eu tant de peine à y détruire.

Pour elle, je l'avais ouvert tout grand, mon jardin
Je lui en avais confié la clé
— cette clé que tu vois dans ma main tachée de rouille ·
elle pouvait y circuler à sa guise,
en respirer toutes les fleurs,
en goûter tous les fruits,
apaiser sa soif à la source transparente,
explorer les endroits les plus cachés
où je ne me risquais moi-même qu'en silence.

Et c'est pour ces raisons qu'elle l'a méprisé,
se lassant de le trop connaître.
J'aurais pu, il est vrai,
ménager des surprises à sa curiosité,
dissimuler l'accès de sentiers interdits...
Mais mon jardin n'a pas voulu se maquiller,
dérober ses secrets comme une honte, pour lui plaire.

Alors, dans l'anxiété jalouse
de gaspiller des biens qui l'encombraient,
de gâcher ce qu'elle ne pouvait atteindre,
fleur à fleur, arbre à arbre,
elle a commencé à saper autour d'elle...

Et quand elle est partie,
me laissant seul
au milieu de la dévastation de mon jardin,
seul au milieu des décombres,
trop meurtri pour les déblayer,
j'ai abandonné mon jardin.

Je l'ai abandonné à la mort,
et, pour ne pas le voir souffrir,
je n'y suis plus jamais entré.
Et je m'aperçois, aujourd'hui,
peut-être parce que tu es là,
qu'il n'était pas tout à fait mort.

Non, il n'était pas mort, mon jardin,
que ta présence réchauffe.
Mais que de soins et que de peines
pour recréer la vie qui l'animait jadis.
Depuis des mois,
le croyant endormi dans la mort,
je n'avais pas songé que cette tâche fût possible.
Et ce soir,
où un espoir timide tente de se former,
parce que tu es là, près de moi,
toi que je ne connais pas encore,
mais dont je sens la présence attentive,
la tendresse déjà proche,
ce soir, même,
je doute de pouvoir affronter cette tâche.

Et toi, tu le voudrais?
Tu es sûre de porter en toi
la patience, le courage nécessaires?
Tu ne crains pas
l'amertume des heures de fatigue,
la meurtrissure de tes pieds las,
de tes mains griffées par les ronces?

Alors, va.
Mais sois indulgente
aux pudeurs de mon jardin.
Ce n'est pas du premier jour
qu'il s'abandonnera,
ce n'est pas du premier jour
qu'il s'épanouira à la caresse de ta main.
Mais si, sans te rebuter, tu persistes,
quand mon jardin te connaîtra,

quand il vivra de toi,
alors, lui-même te laissera prendre sa clé
— sa clé vierge de rouille —
et te dévoilera peut-être, un soir,
quelques coins encore inexplorés
où je te conduirai par la main, en silence...



Mais, quel est donc ce miracle
qui s'est accompli soudain?
Quel enchantement a fleuri ces parterres?
Est-ce ta main, serrant ma main?
Est-ce les larmes voilant tes yeux
qui ont fécondé ces branches alourdies,
ta voix qui a suscité ces parfums,
réveillé le chant des oiseaux?
Est-ce la lumière de ton sourire
qui a ranimé la lumière du jour
dans la nuit de mon jardin?

J'entends, il me semble, une voix
qui murmure à mon oreille:

« *Mais oui, il me plaît, ton jardin,*
« *Ton clair jardin où je respire.*
« *Ne vois-tu pas que sa détresse,*
« *son abandon, son dénûment*
« *me l'ont rendu plus cher encore?*
« *Mais il n'y a pas de miracle*
« *dans le réveil de ton jardin :*
« *il m'apparaît tel que toujours*
« *il a été, et devait être,*
« *pour mes yeux qui savent y lire...* »

Est-ce ta voix qui ainsi parle?
Est-ce ta voix qui répond ainsi
à mes plus intimes pensées,
à des désirs informulés
depuis des mois et des mois de peine?

Oh! il est à toi, mon jardin,
à toi qui as su le comprendre.
Il est à toi,
prends possession de tous ses biens qui t'attendaient.

Et ne l'abandonne jamais...

*

Mais où es-tu?...
Où es-tu, mon amie?
Mon Dieu, je ne vois plus ton visage...
Ta main a quitté ma main,
et la nuit, soudain, m'environne.
Où es-tu, ô toi, mon amie,
qui avais su parler à mon attente?
N'as-tu pas pris un sentier détourné
où tu as égaré mon rêve?
Sans savoir ton nom, je t'appelle.
Rien ne répond,
rien ne répond à ma plainte
que le silence...
De nouveau, noir est mon jardin.
noir de la nuit qui m'environne,
noir d'un timide espoir déçu...

Es-tu partie?
Es-tu partie, mon amie inconnue?
Es-tu partie, me laissant seul,
seul, au milieu de mes décombres,
encore bien plus seul, à présent...
N'étais-tu donc qu'une ombre,
une ombre qui rôdait le soir
aux alentours de mon jardin?

Mais, si tu n'étais qu'une ombre,
pourquoi m'as-tu suivi, ce soir,
à la porte de mon jardin?
Pourquoi m'as-tu leurré d'un rêve,
d'un rêve où je devais sombrer?....

Ah! pourquoi ai-je ouvert, ce soir,
la porte rouillée de mon jardin...

LÉO PORTERET.

L'ARYTHMIE ET LES ARYTHMIQUES

—

L'eurythmie est un état naturel, ou scientifiquement provoqué à la suite d'expériences réitérées, qui assure à toutes les actions un parfait équilibre. Celui-ci ne peut être produit et stabilisé que par l'élimination de tout élément étranger à l'action générale. L'artiste qui, dans son œuvre créatrice ou dans son interprétation des œuvres d'autrui, ne sait pas subordonner les effets secondaires aux effets principaux, établir les pesanteurs, doser les proportions, mesurer les périodes, dans l'espace comme dans la durée, révèle un état d'arythmie, même si des facultés éminentes de conception ou de réalisation assurent à ses productions un caractère général d'originalité, de sensibilité et de puissance.

Le terme « arythmie », appliqué par les médecins à une irrégularité des contractions cardiaques, peut être donné aussi à toute irrégularité des fonctions musculaires (associations et dissociations des mouvements), des antagonismes et résistances de toute nature, de toutes les impulsions et réactions nerveuses. Et cela à la fois dans la durée, dans le dynamisme et dans l'espace. La spécialisation professionnelle peut et doit produire l'eurythmie dans les membres agissant d'une façon isolée en vue d'actions déterminées, sans pour cela l'obtenir dans l'*ensemble des mouvements*. Un pianiste, par exemple, peut être rythmique dans son jeu et arythmique dans son organisme entier, ou encore dans certaines actions musculaires et nerveuses étrangères à la mécanisation des bras et des mains. Tel musicien jouant rythmiquement une valse ou un tango peut être incapable de les danser, tandis

qu'un danseur, rythmicien parfait, jouera du piano sans mesure et sans accentuation. Tel autre, exécutant rythmiquement une œuvre instrumentale d'une façon impeccable, est incapable de diriger une œuvre orchestrale, parce que — lui qui sait enchaîner naturellement les rythmes pianistiques d'une façon souple et nuancée — il contracte jusqu'à l'extrême les muscles brachiaux dès qu'il a la baguette en main. Tel organiste très adroit dans la manipulation des registres s'avère incapable, quand il dirige un chœur, d'orienter ses gestes d'une façon naturelle, de scander les rythmes sans raideur, de suivre le rubato d'un chanteur ou d'un instrumentiste. D'autre part, tel chef d'orchestre, maître de ses mouvements quand il est debout et qu'il communique plastiquement sa pensée aux instrumentistes, est incapable au piano d'accompagner un soliste. Dans d'autres domaines que la musique il en est de même. L'horloger manipulant avec légèreté des mécanismes légers se montre maladroit dès qu'on lui demande des actions similaires nécessitant des actions rythmées plus complètes, intéressant l'organisme intégral, ou seulement certaines parties de l'organisme n'intéressant pas son métier particulier. Telle danseuse classique ne sait pas marcher naturellement, tel jardinier ne sait pas frotter les parquets, tel wattman ne sait pas conduire un attelage, tel soldat qui est parvenu à marcher métriquement ne sait pas chanter en mesure quand il reste en place, etc., etc.

Le pianiste spécialisé fait avec ses deux mains sur le clavier toutes les dissociations possibles dans un but nettement déterminé, comme le jongleur dissocie ses mouvements de bras et de torse pour suivre les courbes diverses des balles avec lesquelles il joue. Mais demandez à l'un ou à l'autre des dissociations d'une autre nature, ils auront tout autant de peine à les réaliser que les individus non pianistes et non jongleurs. Le virtuose du clavier ne connaît qu'un certain nombre de dissociations. Le jon-

gleur de même, à moins, bien entendu, qu'une éducation générale ait précédé leurs études spécialisées. Cette éducation générale préalable leur permet de se spécialiser plus vite, car une fois que l'homme est familiarisé avec les possibilités essentielles des dynamismes dans la durée comme dans l'espace, il se familiarise facilement aussi avec leur adaptation aux buts particuliers les plus divers. Si l'on veut bien réfléchir un moment à cette question, l'on trouvera aussi ridicule de voir un enfant entreprendre des études instrumentales sans une éducation préparatoire des centres moteurs, que de se figurer un médecin spécialiste se passant d'études de médecine générale, un mathématicien ne possédant pas à fond l'arithmétique. Un enfant apprend plus vite à tracer les signes de l'écriture sur le papier quand à l'école on lui a fait expérimenter avec ses bras, avec son corps entier, les mouvements spatiaux et les nuances dynamiques qui orientent les lignes dans tous les plans, et qui produisent par des *crescendo* et des *diminuendo* les « pleins » et les « déliés » que la plume est appelée à tracer avec le seul concours des doigts.

Il semble dès lors prouvé que l'exercice particulier du rythme dans tel ou tel membre ne rend pas eurythmique le corps entier, tandis que les exercices de rythmique générale peuvent être facilement adaptés aux manifestations rythmiques particulières. Ils préparent dans l'art de l'interprétation musicale les membres lourds, comme les légers, à se mouvoir avec aisance, à s'associer et à se dissocier et à parcourir sans résistance la gamme variée des nuances musculaires.

L'arythmie peut être un état général de maladresse et de déséquilibre produit par l'irrégularité des fonctions nerveuses, comme aussi, dans certains cas, par un désaccord entre le système nerveux et les fonctions musculaires. Mais les manifestations de l'arythmie sont de caractère très divers. Le déséquilibre des actions dans le

temps peut provenir soit d'une excitation excessive du système nerveux, soit d'un manque d'excitabilité des nerfs, soit encore d'interruptions dans leur fonctionnement. Dans d'autres cas, l'énergie trop brutale des antagonismes musculaires, l'emploi irraisonné de forces inutiles, le manque de souplesse dans la préparation des actions au cours des échanges et des arrêts des manifestations dynamiques, introduisent le désordre dans les commandements cérébraux. Dans d'autres occasions, ce sont les commandements qui manquent de précision et de clarté ou se contredisent, — à la suite d'un manque de continuité dans leur succession. Et voilà le désarroi dans les fonctions musculaires!

Chez le musicien, chez le pianiste ou l'organiste, signalons les cas d'arythmie les plus fréquents:

Incapacité de tenir un *tempo* à la suite d'une trop grande excitabilité ou d'une paresse maladive des muscles; retard d'une main sur l'autre; disproportion des effets dynamiques à la suite d'une confusion dans les sensations de départ et d'arrivée des mouvements. (Le pianiste confond la préparation avec l'action.) Inégalité dans les traits, accélération involontaire du jeu; manque de clarté dans le phrasé, par insuffisance de contrôle des inhibitions; *idem* dans le cas si fréquent où l'élève ne tient pas une note longue autant qu'il le faudrait. Manque d'énergie dans l'attaque du clavier à cause d'un manque de force et de stabilité dans la station assise. Manque de netteté dans les traits à cause du fonctionnement maladroit des pieds sur la pédale. Manque de clarté dans les traits par manque d'indépendance des deux mains...

D'aucuns confondent le sens métrique avec le sentiment rythmique. Ce dernier est toujours associé au sentiment du *tempo*, c'est-à-dire au choix instinctif de l'allure appropriée au genre d'action musicale et rythmique et à la reconnaissance spontanée des nuances de vitesse

ou lenteur des mouvements à effectuer. Les alternances et combinaisons de nuances dynamiques musicales correspondent exactement à l'équilibre élastique de nos fonctions musculaires dans leurs contractions et décontractions.

§

L'arythmie se révèle donc dans tout acte musculaire isolé nuisant à l'état général de l'organisme. Par exemple, dans la marche, toute participation inutile des bras, des épaules, de la hanche ou de la tête nuit à l'équilibre corporel. En effet, les membres supérieurs ont pour tâche de contrebalancer les actions mal réglées des membres inférieurs. Leur intervention exagérée révèle toujours l'arythmie, et l'expérience m'a démontré que tous les marcheurs accompagnant chacun de leurs pas d'un vigoureux balancé des bras sont des arythmiques. De même, les chanteurs qui ne peuvent chanter en mesure sans la collaboration des bras, accentuant lourdement chaque premier temps. Ceux qui n'ont pas assisté à des leçons spéciales de rythmique ne peuvent se faire une idée du nombre considérable d'individus arythmiques, ni de la quantité de différents genres d'arythmie. Il est, par exemple, rare de trouver un enfant ou un adulte capable de faire agir à volonté, synchroniquement, les membres supérieurs et les inférieurs dans des nuances différentes de durée ou d'énergie; d'accorder exactement dans la marche les mouvements des pieds et ceux des mains frappant un tambourin placé dans des plans différents; de réaliser un rythme simultanément avec les pieds et les mains sans se heurter à des résistances ou sans déformer le rythme; de tracer avec aisance une ligne droite, courbe ou brisée avec une main et un cercle ou un « huit » avec une autre; et, dans le domaine de la vie de tous les jours, de verser, par exemple, de l'eau dans un verre tout en saisissant un objet avec l'autre main; d'introduire un

bouton dans la boutonnière avec la main droite, tandis que la main gauche prend un livre dans la bibliothèque, etc., etc., chaque acte d'indépendance des mains demandant une étude particulière, à moins que l'on ait, dès l'enfance, reçu une éducation rythmique générale.

Il est difficile à un musicien constitutionnellement arythmique d'exercer avec autorité la profession de chef d'orchestre, qui demande, entre autres, des facilités naturelles de dissociation des mouvements. Le chef d'orchestre expérimenté doit, n'est-ce pas, pouvoir battre la mesure d'une main et indiquer les rythmes et périodes de l'autre? Eh bien, combien de chefs, très bons musiciens, n'ont-ils pas grand'peine à conquérir cette maîtrise! L'indépendance des membres est souvent naturelle; elle ne l'est pas toujours, et bien des chefs sont obligés d'étudier à l'avance leur partition au point de vue moteur, de façon à obtenir une « gestique » (1) propre à indiquer nettement aux instrumentistes les nuances dynamiques et métriques contradictoires. Combien souvent l'interprétation d'une composition orchestrale est-elle compromise par la simple maladresse physique d'un chef pourtant excellent musicien! Je n'ai pas eu, jusqu'à présent, l'occasion d'assister à des cours vraiment complets de direction orchestrale. Les procédés traditionnels couramment enseignés sont souvent excellents, mais me paraissent tout juste capables de conférer aux étudiants une gestique extérieure et superficielle. Or, le sens de l'indépendance tactile et la culture des mouvements dissociés touchent aux sources les plus profondes de l'organisme. C'est l'extériorisation de toute une « symphonie » de rythmes moteurs équilibrés. Je dis symphonie, car l'ensemble de ces rythmes obéit aux mêmes lois que celles qui régissent l'orchestration symphonique: oppositions et combinaisons de formes, contrastes et nuances,

(1) Le mot « gestique » ne figure évidemment pas dans le dictionnaire, mais il définit clairement l'art et la science du geste.

harmonisation des dynamismes, équilibre des périodes. L'intelligence musicale du chef d'orchestre doit être complétée par l'intelligence musculaire. Je ne crois pas me tromper en insinuant que beaucoup de chefs d'orchestre, même rythmiciens nés, ne sont parvenus à leur admirable clarté d'expression par le geste que par des exercices autodidactiques particuliers. J'entends des exercices ayant pour but de joindre l'analyse des rythmes sonores à l'intuition de certains moyens physiques judicieusement choisis, propres à concrétiser et humaniser les mouvements psychiques suscités par le rythme et l'harmonie des sons...

L'organiste, rythmique dans la façon d'exécuter avec les mains et les pieds les traits les plus difficiles des œuvres musicales, peut se révéler arythmique dans le maniement des registres. La technique tactile de la registration demande un sens aigu de l'orientation dans les divers degrés de hauteur et une claire conscience musculaire des plans spatiaux. Or, les mouvements des mains sur le plan horizontal du clavier sont en constante opposition avec ceux des bras se mouvant dans des plans contrastants. C'est pourquoi tant d'organistes ne peuvent pas se passer d'aides registreurs et révèlent ainsi des insuffisances qui doivent être cataloguées dans le domaine de l'arythmie. Cela ne les empêche pas, d'ailleurs, de s'avérer dans beaucoup de cas excellents organistes, car un être privé corporellement du sentiment rythmique ou métrique n'est pas pour cela privé du sens artistique, Dieu merci! Peu importe à l'art et au public qu'une registration soit opérée par l'organiste lui-même ou par des aides exécutant ses ordres; l'important est que le résultat artistique soit atteint... Les tourneurs de pages ne sont-ils pas souvent arythmiques en ce sens qu'ils tournent la page trop tard ou trop tôt, selon les fluctuations de leur tempérament ou de leurs facultés d'attention? Ce défaut de précision peut provenir parfois d'un manque de déci-

sion au moment de l'accomplissement de l'acte, ou encore d'une inhibition musculaire, d'une faiblesse nerveuse ou d'une hésitation dans le point de départ du mouvement.

§

De tous les membres, c'est évidemment la main qui possède la plus vive sensibilité et dont l'éducation est la plus facile à faire, car elle se plie volontiers aux automatismes et bénéficie d'une hérédité chargée de dissociations créées par la nécessité. C'est pourquoi bien des professeurs d'instruments se font des illusions sur les aptitudes rythmiques de leurs élèves, même s'ils s'aperçoivent des difficultés que leur créent l'exercice simultané ou les oppositions de la main et du bras, l'état d'agitation des doigts, la confusion dans les points de départ de l'attaque du son. Ils pensent, en effet, qu'une pratique persévérante peut à la longue corriger ces défauts. Mais ils ne prévoient pas que les corrections momentanées — même souvent renouvelées — d'une arythmie spécialisée ne peuvent créer que des états d'eurythmie exceptionnels. L'arythmie ne peut être radicalement guérie que lorsque les fonctions générales de l'organisme auront été complètement réglées, qu'une régularité constante se sera établie dans ses manifestations diverses et que se sera normalement développé l'instinct des harmonisations musculaires et nerveuses. Sans cet instinct, le *rubato* de l'élève pianiste ne s'affirmera jamais comme un acte de souplesse et d'élasticité, mais comme un signe de faiblesse nerveuse et de désarroi psycho-physique.

Les apparentes irrégularités de *tempo* qui caractérisent le *rubato* ne compromettent pas, chez le pianiste bon rythmicien, la régularité agogique des rythmes de périodes et de phrases. Le temps perdu pendant un *accelerendo,* par exemple, doit fatalement être retrouvé, grâce à l'intervention d'un *rallentendo* ou, à un moment donné,

d'un prolongement de durée. Un *rubato* bien réglé ne crée chez l'auditeur aucune sensation d'irrégularité, car il s'établit des compensations de durée entre l'accélération et le retard des traits, entre les diverses longueurs des notes. C'est ainsi qu'en poésie, un seul mot lourd suffit à équilibrer une longue phrase, et que dans les admirables périodes de La Fontaine, telle suite irrégulière de vers de huit, six ou dix syllabes équivaut, comme nombre de syllabes ou comme *volume* de sonorités, à des périodes régulières d'alexandrins... Le *rubato* factice et arbitraire de très nombreux pianistes est, quoi qu'en puissent penser des musiciens enlisés dans certaines traditions pianistiques, un signe certain d'arythmie. Il en est de même en ce qui concerne la rigidité exagérée du maintien du *tempo* dans les œuvres de Bach, rigidité qui est bien souvent le produit d'une inhibition. Le *rubato* n'est pas un abandon involontaire et irraisonné des lois de la métrique. Il est le produit normal d'une série de balancements rythmiques causés par la mise en contact des mouvements divers. Ceux-ci ont leur source aussi bien dans nos émotions et nos sentiments que dans notre corps entier, qu'il s'agisse des battements de notre cœur, de notre démarche, de notre respiration ou des actes naturels de nos bras, de notre torse et de nos jambes. Les hommes du temps présent, pour des raisons que chacun connaît, ont perdu le sens de la régularité dans leurs fonctions physiques et le sentiment de l'équilibre entre celles-ci et leurs facultés intellectuelles et animiques. D'un côté se tiennent les arts et les sciences, de l'autre les sports et les travaux manuels. Il s'agit pour l'éducateur de demain de *jeter, grâce à une « éducation » par le mouvement corporel ordonné dynamiquement dans le temps et dans l'espace,* un large pont sur l'abîme qui sépare l'esprit et le corps de l'homme d'aujourd'hui.

L'étude et la comparaison des sensations musculaires générales et des sensations produites par la sonorité

créent une complicité bienfaisante entre l'imagination de la nuance et la réalisation plastique (tactile dès qu'il s'agit d'interprétation instrumentale), et aussi entre l'imagination musculaire et la résultante sonore.

Avant d'accorder les mouvements isolés des membres, il faut acquérir la liberté de l'organisme entier, une adresse égale dans chaque membre, un instinct d'ordre à la fois psychologique et physiologique qui facilite le mouvement en en préparant à temps l'innervation. Celle-ci doit agir comme anacrouse et non pas se produire au moment même de l'exécution. La plupart des arythmies pianistiques résultent d'innervations produites trop tôt ou trop tard, de la dispute d'innervations différentes, de la participation d'innervations inutiles à une contraction nécessaire.

Tout rythme s'enchaîne à un autre rythme. Toute phrase se décompose en phrases plus petites, qui doivent se relier rythmiquement, s'équilibrer et s'harmoniser. La phrase elle-même doit être amenée puis enchaînée à la suivante, d'une façon harmonieuse et équilibrée, de façon à ce que l'ensemble de ces phrases constitue un tout rythmiquement organisé. La mise en place de chacune des parties de l'ensemble assure l'ordonnance générale et, réciproquement, l'évaluation exacte du grand rythme général assure à chacune de ses parties un rôle défini. Combien de musiciens ne terminent pas complètement une première phrase, préoccupés qu'ils sont de l'exécution de la suivante! D'autres s'attardent à réaliser la première et ne songent à la suivante qu'au moment même de son attaque, ce qui fait entrer en conflit deux innervations différentes. Ce conflit est souvent la cause aussi de la difficulté qu'ont certains élèves musiciens à déchiffrer au piano, et même aux instruments à archet, pour lesquels les notes sont cependant écrites sur une seule portée. Dans certains cas, ce sont les doigts (ou les bras) qui restent pour ainsi dire « accrochés » à la note, alors que

les yeux ont cependant déjà vu la note à jouer ensuite. Dans d'autres cas, ce sont les yeux qui ne se déplacent pas assez vite. Au piano, c'est pour les mêmes raisons que le lecteur ennemi des polyrythmies et dissociations se trouve empêché par son arythmie de réaliser les notes et accords inscrits sur deux portées superposées. L'œil, ou la main, reste accroché sur la portée supérieure et arrive en retard sur l'inférieure ou vice-versa. Pour faciliter la lecture, il faut apprendre au bras à se relaxer de façon à se déplacer dans le moment voulu, et à l'œil à se déplacer librement et rapidement dans l'espace. C'est grâce au même genre d'exercices que le pianiste réussira à peser sur la pédale juste au moment qu'il faut pour qu'un accord ne continue pas à sonner tandis que la main a déjà quitté le clavier pour produire une autre sonorité. Et ce sont des exercices généraux d'indépendance des pieds et des mains qui assureront à l'organiste la simultanéité des attaques de son.

§

L'on comprendra, dès lors, qu'une éducation rythmique générale soit nécessaire à l'élève musicien instrumentiste, *avant qu'il commence à faire des études de rythmique spécialisée.* Si vous voulez remettre à neuf un vêtement usagé, vous ne commencerez pas par enlever une petite tache isolée et à « restouper » un petit trou; vous procédez d'abord à un nettoyage général, puis à la révision des plus grosses pièces, et ce n'est qu'ensuite que vous vous occuperez des petits détails. Lorsqu'on prend un bain, on ne commence pas par se laver le bout du nez. Il en est de même en ce qui concerne la guérison de l'arythmie. L'éducateur (l'on pourrait dire le médecin) ne cherchera à « rythmiser » les doigts qu'après avoir rythmisé la main, à rythmiser la main qu'après avoir rythmisé le bras, l'épaule, le torse, le diaphragme, les jambes en marche et en station, enfin l'organisme entier.

Il va sans dire qu'après la rythmisation et l'harmonisation de tout l'appareil musculaire et du système nerveux, il faudra ensuite s'occuper spécialement de l'entretien des membres isolés et que, par conséquent, le maître de piano ne doit pas ignorer les études rythmiques générales faites par son élève. Comme les tempéraments varient à l'infini et que c'est l'ensemble des manifestations motrices qui révèle l'ensemble des particularités du tempérament, l'enseignement rythmique spécialisé ne doit être que la continuation de l'enseignement rythmique intégral. Il me semble indispensable que le maître de piano (ou de tout autre instrument) ait fait des études tout à fait complètes de rythmique — ce qui est rarement le cas dans les écoles de musique, — de même que le futur compositeur de musique ne peut aborder les études d'harmonie qu'après avoir fait des études générales de développement de l'oreille, et que le professeur de mathématiques a dû travailler à fond les lois fondamentales de l'arithmétique. N'est-il pas extraordinaire — je ne saurais trop le répéter — que le chef d'orchestre ne soit pas astreint à des études de rythmique corporelle, lui qui doit diriger la musique avec son corps? Et n'est-ce pas un fait très significatif que maint instrumentiste de grand talent se révèle, comme nous le disions tout à l'heure, chef d'orchestre gauche et maladroit, et que tel compositeur de ballet ne soit pas capable de danser en mesure? Il n'est, du reste, rien de plus ridicule au monde que de voir certains musiciens composer des airs de danse, alors qu'ils ne connaissent pas les ressources motrices du corps humain, et de voir, d'autre part, les danseurs interpréter corporellement des musiques que leur ignorance totale des lois et des sensations musicales empêche d'analyser, d'éprouver, de traduire et de revivre?

§

Le tragédien lyrique peut être atteint d'arythmie non

seulement dans ses attitudes et ses gestes, mais aussi dans son chant même. L'exagération des contractions ou relaxations dans le gosier, dans le cou et les épaules peut provoquer des notes fausses ou des sons gutturaux ou nasaux. Un manque de liberté et de souplesse dans la succession des contractions musculaires — et aussi l'intervention de contractions inopportunes — a comme résultat un manque d'unité dans le style, de liaison dans l'enchaînement des sons, d'égalité dans les nuances dynamiques et agogiques. La sensibilité insuffisante des muqueuses (lèvres, langue), la mauvaise disposition des dents dans l'espace buccal, nuisent à la netteté de l'articulation, à la justesse de la prononciation, à la sûreté d'attaque des sons. Et, enfin, le manque de souplesse ou de force du diaphragme compromet l'assurance générale du chant et la liberté du phrasé.

Mais l'arythmie du chanteur d'opéra se révèle surtout — et combien souvent! — dans la marche et dans l'enchaînement des gestes et des attitudes. Le manque de sensibilité des centres musculaires, l'harmonisation défectueuse des antagonismes rend la marche mal assurée, donne de la lourdeur aux déplacements brachiaux, empêche bras et jambes d'associer et de dissocier leurs actes. Le système nerveux mal réglé de l'artiste ne lui permet pas d'égaliser l'échange et la succession de ses mouvements. Il compromet son équilibre pendant l'arrêt et dans la marche lente et lui refuse toute indépendance dans les associations de mouvements des bras et des jambes, du torse et de la tête, de la parole et de la marche, de la voix et du geste. Ce manque de coordination entre les divers moyens d'expression corporelle, cet état d'arythmie générale ou localisée, s'opposent à l'établissement d'une harmonie musico-plastique. Ils créent une scission entre l'acte vocal et les autres manifestations musculaires. L'on devrait absolument, dans les classes d'opéra, étudier d'une façon approfondie les rapports en-

tre le chant et la parole — entre le sentiment musical et l'expression sonore — entre le sens des sonorités et des dynamismes et le sens musculaire qui imprègne de sensibilité et fait vibrer l'organisme entier. Plus que tous les autres membres, la main, qui joue le tout premier des rôles dans l'exécution des symphonies motrices les plus variées, a besoin d'une éducation rythmique complète pour l'établissement des qualités définitives d'élasticité, de souplesse et de force. Les automatismes des doigts doivent s'harmoniser avec ceux du poignet, du coude et du bras et être susceptibles d'être immédiatement interrompus ou modifiés. Les mouvements des diverses parties de la main et du bras doivent pouvoir être librement associés, dissociés et opposés, soit dans leur orientation spatiale, soit dans leur énergie et nuancisation.

Le genre d'arythmie que nous avons souvent l'occasion d'observer chez le chanteur de théâtre se rencontre naturellement aussi chez l'avocat, chez le prêtre, chez tout orateur public, et provient, le plus souvent, de l'emploi, dans la gesticulation et dans la succession des attitudes, de mouvements arbitraires et inutiles et aussi de l'ignorance du plus naturel point de départ des mouvements. L'ouvrier le plus habile est celui qui sait manier le plus naturellement l'outil, qui sait le placer au bon endroit dans sa main et varier la façon de le tenir selon la place qu'occupe l'objet de travail. La maladresse d'un chirurgien débutant ne provient-elle pas parfois de la mauvaise position de la main qui manie l'instrument, en face de l'attitude du sujet et du siège de son mal? Quant à l'orateur ayant reçu l'éducation rythmique nécessaire, il gesticulera d'une façon harmonieuse, sans pourtant chercher l'harmonie et la grâce des mouvements, uniquement parce qu'instinctivement il n'emploiera pour se mouvoir que les muscles nécessaires à l'action, d'où absence de lutte et établissement d'un équilibre permanent. Pour exprimer ses pensées, ses gestes agiront d'une façon immédiate et

convaincante, car celui auquel ils s'adressent et qu'il s'agit de convaincre n'aperçoit aucun tâtonnement dans l'espace, aucune hésitation, aucun conflit musculaire. Combien d'orateurs, par contre, gesticulent à l'infini, dans l'espoir de trouver le geste qui persuade et ne donnent qu'une impression d'agitation, faute de trouver le geste juste et naturel.

C'est ainsi que si des objets sont déposés sans ordre dans les tiroirs d'une commode, le malheureux qui cherche un objet déterminé est obligé d'ouvrir précipitamment les tiroirs l'un après l'autre et de bouleverser leur contenu, que ses gestes se multiplient et deviennent de plus en plus fébriles et précipités, que son esprit s'agite à l'unisson de ses mains, que ses nerfs s'agacent, que ses yeux s'enflamment, et que parfois de ses lèvres tremblantes s'échappent de regrettables paroles!

Mais, pour en revenir aux musiciens, il n'est pas que les artistes exécutants qui soient parfois atteints de la maladie de l'arythmie. Nous voyons celle-ci s'attaquer aussi à certains arbitres de notre vie musicale, aux représentants de la critique dont les articles révèlent parfois la lutte du tempérament et du caractère, le déséquilibre dans l'énoncé des opinions, le désaccord entre les sensations et les sentiments, le manque de suite dans les jugements. A d'aucuns la même œuvre donne des impressions différentes selon qu'ils l'écoutent avant ou après dîner, un soir de pluie ou un soir de lune. Tel d'entre eux qui apprécie avec faveur les premières pages d'une composition est choqué soudain par une suite d'accords et se trouve dès lors dérouté par le reste de l'œuvre. Un autre ne s'intéresse qu'à certains éléments de la musique, un autre encore n'éprouve à la première audition d'une composition musicale qu'une impression de désordre, et ne parvient que rétrospectivement à comprendre nettement le plan de l'ouvrage, et vice-versa. Nous connaissons tous le critique lunatique qui change

sans raison d'opinion, saute du coq à l'âne, ne sait ou ne peut expliquer le pourquoi de ses opinions, écrit et morigène à tort ou à travers et avec véhémence pour essayer de se calmer. Que d'articles écrits dans le style rubato où les jugements et les termes se succèdent sans s'enchaîner logiquement ni s'équilibrer, où l'esprit juge dans un sens, le système nerveux dans l'autre, où la raison dit oui, le cœur dit peut-être, et l'estomac dit non.

De l'ensemble des possibilités motrices du corps, de l'adresse de chaque membre et des membres associés, dépend l'établissement de la force générale et de ses manifestations particulières. Une autre harmonisation s'impose, celle des actes dépendant de la concentration et de ceux qui se manifestent d'une façon impulsive sous l'action spontanée des forces nerveuses. Les manifestations nerveuses, dès qu'elles se produisent sans contrôle, perdent de leur sûreté dans le temps et dans l'énergie. Lorsque le système nerveux est excité, la réalisation rythmique y gagne de la vie, mais risque aussi de perdre la clarté, la concision et l'ordonnance. Que de gens ont le cerveau vif, mais le corps mou, — le cerveau clair, mais les actes musculaires désordonnés et imprévus, — les idées généreuses et fortes, mais la voix pâteuse et l'articulation imprécise. O marâtre nature qui distribues aux humains des oui et des non simultanés! O bienheureuse éducation, qui permet à l'homme d'accorder ses vouloirs et ses pouvoirs, de convertir ses défauts en qualités et de s'affirmer sans se contredire!

E. JAQUES-DALCROZE.

OU EN EST LA QUESTION DE L'ÉDUCATION SEXUELLE ?

—

I

FAUT-IL LE DIRE ?

Le Français est toujours le plus spirituel de tous les peuples, mais il ne peut plus se vanter d'être à la tête du progrès en matière sociale. Que dis-je? Le congrès tenu dernièrement à Brno a souligné le retard de notre pays en tout ce qui concerne les questions sexuelles. Presque tous les peuples bénéficient en cette matière d'une législation plus évoluée que la nôtre. Tous discutent librement de ces questions. Mais pour nous, Français, il y a une vérité officielle qui prétend fixer notre opinion sur la plupart d'entre elles (loi de juillet 20) et qui nous interdit d'en parler.

La Ligue mondiale pour la Réforme de la sexualité, fondée en 1928, qui étudie ces problèmes dans l'esprit le plus large et les résout de la façon la plus humaine, comprend actuellement vingt-cinq pays. La section française n'a eu jusqu'ici qu'une existence effacée. Mais elle vient de se reconstituer sur de nouvelles bases et paraît décidée à rattraper le temps perdu.

L'un des principaux sujets inscrits à son programme est l'éducation sexuelle. Problème très débattu et qui n'a pas fini de préoccuper la conscience contemporaine. Moralistes, pédagogues et sociologues ont chacun leur point de vue, selon qu'ils sont d'esprit plus ou moins libéral.

Presque tous se rendent compte que les vieux usages ont besoin d'être réformés. Mais réformer des usages, cela ne va pas tout seul.

Les Austro-Allemands ont ici fait œuvre de novateurs: Freud, Adler, Hirschfeld, le nudisme et le naturisme sont leurs.

Le public parisien s'est rué l'hiver dernier sur un film viennois instructif à cet égard. *C'est le printemps* était un ouvrage de préoccupation pédagogique. On y voyait décrits certains des troubles psychologiques provoqués par la puberté. Atteints d'obsessions érotiques, des collégiens collectionnent des dessins et des poèmes... spéciaux. Mais tandis que l'un vit dans un milieu dénué de toute contrainte, l'autre est puni et terrorisé par un père aussi stupide que féroce, par des maîtres aussi rigoristes que traditionalistes; il verse dans le plus amer pessimisme, il se suicide. Cependant son camarade, suivant les impulsions de son instinct, engrosse une jeune fille qui recourt à la matrone... et meurt.

La morale de cette histoire n'était somme toute pas très limpide. Pourtant, les spectateurs étaient pour la plupart enchantés. « Il a raison, opinaient-ils; assez de cachotteries! de l'air, de la liberté... voilà ce qu'il faut à la jeunesse! »

C'est à l'issue de cette projection que je fis connaissance de M. Durand. M. Durand n'était pas un spectateur d'avant-garde.

— Vous voyez-vous, monsieur, me demanda-t-il, arrachant vos enfants à leurs jeux pour leur exposer la mécanique de l'amour et tout ce qui s'ensuit?

Notable commerçant, membre de la Ligue des Pères de famille, M. Durand se flattait d'être un honnête homme. Il tint à honneur d'éclairer ma religion. Tout d'abord, il abominait les faiseurs de théories et les novateurs inconsidérés. L'âme délicate des enfants, l'innocence de leurs pensées, la pureté de leurs cœurs, c'était pour lui des

choses sacrées. Et il n'admettait pas que, sous prétexte d'éducation spéciale, des pédants sans conscience viennent les souiller de leurs images malsaines.

— Car, disait-il, c'est en vain que vous prétendrez limiter vos révélations. L'enfant a une logique inexorable, et il poursuit son idée jusqu'à la dernière limite... Je connais une brave dame qui avait entrepris d'expliquer à son fils de dix ans les mystères de sa naissance. Elle se débattait dans les métaphores et les analogies, elle appelait à son secours la botanique et l'histoire naturelle... Mais le questionneur demeurait mécontent : « Tu me dis bien comment l'enfant sort du ventre de sa mère, mais comment y entre-t-il? » — D'ailleurs, poursuivit M. Durand, lorsque vous aurez tout exposé à l'enfant, savez-vous le résultat? « Tiens, tiens! se dira le petit bonhomme (ou la petite bonne femme), il faut que j'expérimente cette affaire-là! » Et il le fera! Belle morale en vérité que celle qui consiste à suggérer à de jeunes êtres innocents les actes de débauche les plus caractérisés!... Et l'âme de l'enfant restera à jamais souillée de l'empreinte grossière qu'y aura laissée cette initiation purement animale de l'amour.

— Mais, hasardai-je, il y a les maladies...

— Mme Durand, qui préside une ligue féminine et qui est doctoresse, monsieur, repousse avec horreur tout ce qui peut ressembler à une éducation prophylactique, parce qu'à ses yeux cet enseignement n'est en réalité qu'un encouragement à pratiquer la débauche sans courir aucun risque... Pour moi, je me permets seulement de vous demander si les étudiants en médecine, pourtant bien avertis du danger, sont plus que leurs camarades des autres Facultés à l'abri des coups de pied de Vénus ?

Décidément, la question n'est pas aussi simple qu'elle paraît au premier abord.

Cependant, M. Durand ne se contenta pas d'une demi-victoire. Il invoqua les autorités. Alphonse Daudet a,

paraît-il, prononcé une condamnation sans appel de l'éducation sexuelle :

Pour les garçons, disait le célèbre écrivain, ils apprennent bien assez dans les rues et dans les journaux, et pour les jeunes filles, non! il ne faut pas leur apprendre la physiologie... Ces vérités sont sales, elles ôtent des illusions, elles effraient et dégoûtent l'esprit et la nature d'une jeune fille.

Et le brave homme vitupère contre la dangereuse innovation, qui d'ailleurs a pour le moins deux cents ans de bouteille...

— C'est J.-J. Rousseau qui a imaginé cette insanité dans son fameux *Emile*... Nos parents en avaient fait justice... Et il faut qu'aujourd'hui les bolchévistes et anarchistes de tous poils essaient de nous imposer cette réforme, qui ne présente aucun avantage et qui par contre comporte des inconvénients effroyables... Non, monsieur. non!

— Vous êtes un rigoriste, monsieur Durand.

— Il est vrai, répondit cet honnête homme, que la plupart de mes confrères et de mes consœurs les mères de famille croient devoir admettre un minimum d'éducation sexuelle, mais ils ne reconnaissent à personne qu'à eux-mêmes le droit de le professer... Et, en fait, ils ne professent rien, absolument rien... Moi, je suis franc!

Ainsi parla M. Durand, honorable commerçant parisien et père d'une famille innombrable.

§

— L'éducation sexuelle, je m'en fous!

C'est notre moderne Diogène qui, sans périphrase, me livre son opinion. Je l'ai surpris au moment où, d'une main pieuse, il apportait la pâtée aux félins du Luxembourg... Léautaud est l'ennemi-né des préjugés et des conventions. J'aime son intrépide bon sens et son franc-parler. Et je lui ai demandé :

— Faut-il le dire, Léautaud?

Mais de sa voix caverneuse et chaude, Léautaud évoque le trouble charmant qui bouleverse Daphnis à la seule vue de Chloé, la merveilleuse ivresse de l'adolescent qui déchiffre, émerveillé et balbutiant, l'éternel hymne de l'amour...

— Que pourrez-vous ajouter à l'idylle avec vos commentaires et vos avertissements de magister?... Croyez-moi... laissez à Daphnis le soin d'éduquer Chloé, à Chloé le soin d'éduquer Daphnis...

— Tout cela est très joli, mais nous ne sommes pas des bergers de Longus. Nous avons corrigé la Nature, nous lui avons appris les belles manières.

— Vous l'avez châtrée...

— Nous avons civilisé l'instinct sexuel. Il a fallu qu'il se plie bon gré mal gré aux fantaisies despotiques des législateurs, des moralistes, des fondateurs de religion... De ce tigre, nous avons fait un chien savant... L'adolescent qui s'éveille à l'ivresse de l'amour voit se dresser devant lui mille barrières insurmontables... Vous aimez Chloé, Daphnis? A seize ans! vous n'y pensez pas! Repassez dans dix ou vingt ans, nous en recauserons... Quant à vous, mademoiselle Chloé, nous avons ce qu'il vous faut... Un octogénaire plein aux as... Et pas mal conservé, ma foi! Et Daphnis se désespère, et Chloé se lamente, obligés qu'ils sont tous deux d'étouffer leur amour que ces messieurs et ces dames les moralistes qualifient péremptoirement d'ignoble tendance à la débauche.

— Parfaitement, conclut Léautaud, et votre éducation sexuelle n'est qu'une œuvre de sophistication.

— De civilisation!

— Oh! pardon, fait-il avec un ricanement malicieux.

Et il disparaît sans faire plus de bruit qu'un chat, un de ces chats qui le consolent de la bêtise et de la méchanceté des hommes...

§

N'y a-t-il donc aucun moyen de concilier les exigences de la civilisation avec celles de l'appétit sexuel? Serait-ce un problème à classer auprès de la quadrature du cercle? Pourtant que d'articles, de conférences, de livres sur ce sujet! Laïcs et clercs, profanes et savants, conservateurs et révolutionnaires, tout le monde s'en est mêlé!

Me voici au pays de la Cannebière, chez l'auteur d'un des ouvrages les plus répandus sur le sujet. *L'Education sexuelle,* de Jean Marestan, approche de son deux centième mille. D'une lecture attrayante et facile, ce livre nous offre un exposé rigoureusement sincère, objectif. Conférencier réputé, l'auteur, qui est une manière d'apôtre, se présente comme un champion du rationalisme scientifique. Un des premiers en France, il a élevé la voix en faveur de la réforme de l'éducation sexuelle.

— Il faut, dit-il, qu'une morale biologique basée sur les besoins de la nature humaine et leur légitime satisfaction vienne remplacer les anciennes idées religieuses sur le droit et le devoir.

Et il fulmine avec éloquence contre les marchands de vertu, qui « causent plus de douleurs et de méfaits, de déchéances et de perversions, que la somptueuse luxure des cités antiques ».

— N'est-il pas pitoyable de voir une grande fille qui va sur ses dix ans, qui est capable de vous réciter dans l'ordre les noms des rois de France et tout ce qui s'ensuit, et qui croit dur comme fer que les enfants naissent dans les choux?

— Dans les choux! il n'y a plus en France une seule petite fille pour croire à cette niaiserie.

— Il y a la fille de ma voisine, fait-il en me montrant la cloison. Elle a un jeune frère âgé de cinq ans, mais pas le moindre soupçon de la différence des sexes.

— C'est la vieille morale bourgeoise.

— L'éducation sexuelle remédiera à ces puériles cachotteries. Appliquée intégralement, elle apportera encore d'autres bienfaits. Elle nous procurera une population de choix d'où seront exclus les déchets sociaux. Grâce à elle, tout couple humain digne de ce nom pourra, sans pour cela tomber dans les rigueurs d'un monstrueux ascétisme, n'engendrer que des héritiers bien venus physiquement et moralement, et non des candidats à l'hôpital ou à la prison.

— Beau programme!

— Actuellement impossible à réaliser en France, la loi de juillet 20 condamnant comme un crime le seul fait de *penser à la possibilité* d'un tel choix. Mais puisque la loi française ne nous interdit pas encore d'exprimer notre opinion sur quelque sujet que ce soit, nous pouvons du moins éclairer les jeunes, tant sur les phénomènes qui concernent la reproduction de l'homme que sur les maladies vénériennes. Nous empêcherons ainsi leurs imaginations de fermenter devant le mystère des sexes comme celle de Mme Barbe-Bleue devant la porte du petit cabinet, et d'autre part nous les aurons loyalement prévenus des dangers auxquels ils s'exposent en sacrifiant à la Vénus des trottoirs... ou au petit cousin trop empressé.

— En somme, il faut parler!

— Naturellement... Mais qu'est-ce que c'est que ça?

Ça, c'étaient des piaillements de femme affolée, des cris d'enfant qu'on brutalise, tout un hourvari qui venait d'éclater de l'autre côté de la cloison... Un drame, assurément! Nous nous précipitâmes chez la voisine qui, tout de suite, d'une voix haletante, nous mit au fait. Rentrant d'une courte absence, elle venait de trouver le jeune Séraphin complètement nu, et, devant lui, sa sœur, armée de ciseaux, s'apprêtait à sectionner... tout espoir de postérité!

Et la malheureuse mère vomissait des imprécations contre la jeune criminelle qui n'y comprenait rien.

— Mais, maman, répétait-elle avec une évidente bonne foi, je ne fais pas de mal... je voulais simplement lui couper ces vilaines peaux qui pendent...

— Quoi qu'il en soit, reprit le sympathique conférencier, l'idée de l'éducation sexuelle fait son chemin, en dépit de toutes les résistances. De toutes parts, et pour des raisons diverses, moralistes, pédagogues, médecins, groupés en innombrables ligues, ont compris qu'il était temps d'agir. La sainte Eglise catholique romaine elle-même est entrée dans le mouvement. Tous sont d'accord : il faut parler.

— Mais que dire? et comment le dire? et quand le dire?

— C'est ici que les opinions commencent à diverger.

II

CE QU'IL FAUT DIRE. — OPINIONS DES MORALISTES

Il est certain que l'appétit sexuel s'éveillera d'autant plus tôt qu'il sera sollicité par des exemples vivants, des images ou des discours appropriés. Néanmoins, la consigne du silence, si commode qu'elle soit et si rassurante qu'elle paraisse, n'est qu'une solution fallacieuse.

A sept, huit ou neuf ans, l'enfant en vient à demander: « D'où ça vient, les petits enfants? » La mère, habituellement si affectueuse, prend un petit air pincé pour lui répondre : « Tu es trop jeune, mon petit. » Le père, d'ordinaire si bienveillant, fronce de terribles sourcils et répond : « Ça ne te regarde pas! » — Ah! ah! conclut le jeune Toto ou l'aimable Tata, voilà un sujet sur lequel il vaudra mieux ne pas revenir... J'aurais pourtant bien voulu savoir...

Cependant, il ne manque pas, dans la rue ou à l'école, à l'atelier ou à la maison même, de professeurs de bonne volonté qui se font un plaisir d'initier le néophyte à l'usage des organes dont il ne faut pas dire le nom, et leur initiation est rarement de bon aloi... Mais le jeune Toto (ou l'aimable Tata), désormais instruit par l'expérience, cache jalousement à sa famille les secrets merveilleux qu'il vient d'acquérir... Et il s'engage dans la plus noire dissimulation...

Telle est l'évolution des faits dans la grande majorité des cas. Malheureusement, les parents sont tous les mêmes : ils ne veulent pas admettre que leur rejeton à eux soit pareil à ceux des autres.

Un médecin raconte qu'étant allé visiter un sien ami, gros propriétaire terrien, il découvrit chemin faisant deux gamins qui... forniquaient dans un petit bois. Roméo et Juliette déguerpirent à son approche, mais non sans qu'il les eût sévèrement dévisagés.

Quelques instants plus tard, le gros propriétaire lui présentait un notable commerçant qui voisinait amicalement, et bientôt les trois hommes bavardaient en toute cordialité. Le docteur ayant relaté le spectacle qui venait de s'offrir à sa vue, ces messieurs blâmèrent sans réserve l'éducation donnée aux jeunes campagnards, qui assistent sans vergogne à l'accouplement des animaux, voire à celui de leurs parents... Et tous deux de vanter les résultats de leur propre méthode éducative, toute de convenance et de décence!

La fille du propriétaire, malgré ses douze ans sonnés, était pure « comme un ange du bon Dieu ». Quant au fils du notable commerçant, jamais une pensée équivoque n'avait effleuré le cristal de son âme... Ah! les bienfaits de l'éducation!...

Là-dessus, entrée du jeune François et de la gracieuse Rosine... Le docteur, estomaqué, reconnaît en eux les

deux tourtereaux du petit bois... et il a toutes les peines du monde à tenir sa langue...

Cependant, il est père lui aussi. Et il pense que son héritier va sur ses dix ans. Une chance qu'il ne l'ait pas amené! N'importe, l'hésitation n'est plus permise: il faut avertir l'enfant, le mettre en garde contre les tentations possibles...

Rentré chez lui, le docteur convoque Robert. Or, ce n'est pas parce que c'est son fils, mais c'est un fait. Robert est un garçon très délicat et très gentil. Il a pour son père une affection et un respect sans bornes. A ses yeux, le docteur est une manière de divinité qui peut tout, qui sait tout, qui plane au-dessus des misères de ce monde... Que va-t-il rester de cette religion filiale lorsque le père lui-même aura loyalement exposé les conditions physiologiques de sa paternité. Tout compte fait, le docteur renvoie l'enfant à ses jeux.

Non qu'il renonce à sa décision! Mais il vient de penser à son vieil ami Brunier. Brunier est tout indiqué pour ce rôle d'initiateur. Il sait parler, lui... et puis, il n'éprouvera pas cette gêne qui paralyse la langue d'un père.

Quelques jours plus tard, Brunier est mis au fait.

— Quand tu voudras, répond-il avec bonne humeur, je suis justement libre.

— Non, fait le docteur, je te ferai signe un de ces jours.

...Il y a de cela vingt ans : Brunier attend toujours que son ami lui fasse signe.

§

Voilà le dilemme : si vous parlez, vous apportez aux enfants des suggestions dangereuses; mais si vous ne parlez pas, vous abandonnez les malheureux gosses aux mauvais exemples et aux influences désastreuses qui s'exercent en tous lieux et en tous milieux.

— Parlez donc! mais faites attention à vos paroles. Dites-en assez, mais pas trop. Satisfaites la curiosité de

l'enfant, mais ne l'excitez pas. Soyez véridiques, mais ne tombez pas dans la pornographie.

En vérité, c'est une question bien délicate.

Qu'en pensent MM. les moralistes?

Du temps où il n'était encore que le chanoine Verdier, Mgr l'archevêque de Paris a prononcé sur ce thème des paroles décisives :

Il serait douloureux et humiliant pour notre pauvre humanité de soutenir que le domaine où jaillissent les sources de la vie est le seul qui doit rester fermé à tout progrès pédagogique et même scientifique. Nous croyons que la tactique du silence, érigée en système ou voulue comme principe, est une tactique dangereuse, et manifestement nuisible à l'intérêt de l'enfant et à celui de la société.

Mais c'est surtout l'abbé Viollet qui s'est fait l'apôtre de cette idée. Il lui a consacré toute sa foi. Ses interventions au Club du Faubourg, ses conférences à Paris et en province, son œuvre de l'A.M.C. (Association du Mariage Chrétien) ont secoué la léthargie des consciences : Frères, il faut parler! Et son livre, *Education de la pureté et du sentiment*, expose ce qu'il faut dire et comment il faut le dire.

J'ai donc sollicité une entrevue de l'abbé Viollet. Entreprise laborieuse! M. l'abbé voyage beaucoup. Il anime de sa présence les réunions de jeunes, qu'il distrait en les moralisant, qu'il moralise en les distrayant. Enfin, me voici dans un cabinet-bibliothèque dont l'austérité confortable s'égaie çà et là d'une boiserie à la belle patine. Les vieilles reliures, correctement alignées dans leurs vitrines, attendent en un recueillement douillet : un appareil téléphonique bien sage sur le bureau contemple la lumière mélancolique qui monte d'une courette provinciale.

Le maître de céans est un homme doux et sympathique. Sa bonhomie souriante n'exclut toutefois pas la fermeté

de l'apôtre. Tout d'abord, nous tombons d'accord pour condamner cette pudibonderie catholique contre laquelle l'abbé a eu le mérite de réagir, cette absurde pudibonderie qui interdit à la jeune fille toute notion des organes compris entre les genoux et la ceinture... Et il sourit en me contant l'histoire d'une de ses paroissiennes, jeune fille pieuse et modèle de toutes les vertus, qui s'était crue enceinte parce que, d'un bras badin, un mauvais plaisant l'avait prise par la taille!

— Mais, dit l'abbé, la question que vous appelez éducation sexuelle est beaucoup plus large. C'est avant tout une question morale, et nous protestons avec énergie contre la tendance de ceux qui séparent l'éducation des sens de l'éducation intégrale. Nous abandonnons aux parents le côté technique de l'initiation, mais il me semble que l'enseignement collectif s'impose quand il s'agit d'éveiller dans la jeunesse le sens moral relativement aux choses du cœur et du sentiment.

— On ne saurait mieux dire.

— La morale, poursuit l'abbé, exige que les instincts soient dirigés par la raison. Nous devons orienter les vagues aspirations de l'adolescent et empêcher qu'elles ne dévient vers les jouissances égoïstes et malsaines du sexe ou les relations coupables avec les femmes.

— En somme, vous supprimez l'amour.

Bien qu'il ait laissé tomber pas mal de sel dans le poivre de sa barbe, l'abbé est jeune, très jeune...

— Je le discipline! proteste-t-il. Il faut montrer à l'adolescent que s'amuser avec son propre corps ou le corps des autres, c'est pécher contre l'amour et commettre un crime contre celle que l'on épousera un jour et contre les enfants que l'on mettra au monde. Il faut lui expliquer que les forces qui apparaissent en lui sont destinées à réaliser le plus grand acte d'amour qui soit au monde : le don de la vie à des créatures nouvelles.

Je ne puis réprimer un sourire.

— Oh! je sais, reprend l'excellent homme, bien des gens s'imaginent que la chasteté masculine est une utopie... d'ailleurs dangereuse pour la santé. Mais c'est une erreur! La chasteté est la plus belle de toutes les vertus. Les prêtres ne sont-ils pas chastes? En vérité, l'homme est un animal *moral*. Son devoir est de vaincre, d'étouffer l'instinct, lorsque l'instinct est contraire aux principes de la morale.

— Mais, monsieur l'abbé, les hommes du siècle sont de pauvres pécheurs et non des moines enfermés dans un monastère.

— C'est bien pourquoi nous devons lutter de toutes nos forces contre l'expansion des exemples immoraux et des œuvres malsaines, contre le scandaleux développement de la pornographie.

— Mais, monsieur l'abbé, l'amour est-il donc toujours une chose immorale?

— Toujours! décrète-t-il avec un bon sourire... à moins qu'il ne soit sanctifié par le mariage. C'est une des tâches essentielles de l'éducation des adolescents que de leur apprendre à se rencontrer sans qu'il en résulte je ne sais quels troubles de l'imagination et de la sensibilité pour les jeunes filles, quelles tentations de séduction pour les garçons.

Ainsi, le bon abbé Viollet, s'il a tenté d'humaniser la doctrine catholique sur ce chapitre, n'en a nullement atténué le caractère, qui est de tourner le dos délibérément aux exigences les plus évidentes de notre nature, soit qu'elle refuse implacablement le divorce aux époux mal assortis, soit qu'elle impose le célibat à des hommes jeunes et pleins de santé. Pourtant, beaucoup de catholiques considèrent le directeur de l'A.M.C. comme un audacieux, sinon un téméraire, et on a pu croire qu'il était personnellement visé lorsqu'en septembre 1931 la Congrégation du Saint-Office proclama condamnation solennelle de « la méthode appelée Education sexuelle », en

même temps qu'elle recommandait les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie et surtout une dévotion filiale à la Très Sainte Vierge Marie, comme spécifiques contre les tentations de la chair. Et pour rester fidèle à sa mission de Puissance Rétrograde, le Saint-Office condamnait également l'Eugénisme comme contraire aux termes de l'Encyclique sur le mariage chrétien *Casti Connubii*...

Mais non! en juin 1932, nous apprenons que S. S. le pape Pie XI appelle la bénédiction de Dieu sur l'A.M.C. et félicite nommément l'abbé Viollet, son animateur.

§

Mais si telle est l'opinion du plus libéral des moralistes chrétiens, quelle doit être celle du plus austère? Le farouche censeur de notre époque, celui qui, pour nous amener à l'état de purs esprits, rigoureusement asexués, met en pièces toute publication où s'inscrit soit une nudité, soit une parole leste, l'abbé Bethléem en un mot, que pense-t-il de cette question?

Il me reçoit dans une petite salle à manger banale, et je suis surpris à son aspect. Je m'attendais à quelque frère Jean des Entomeures, athlétique et sanguin. Pas du tout! ce terrible iconoclaste m'accueille d'un ton bienveillant et courtois. Il est frais et rose, presque timide d'aspect, presque fluet de stature... Quant à l'éducation sexuelle, il n'a pas d'opinion personnelle sur ce chapitre; il n'est pas ultra-Viollet, il se contente d'approuver la campagne de son éminent confrère, et de professer la plus grande admiration pour l'Encyclique *Casti Connubii*.

§

Mais nos moralistes ne sont pas tous catholiques. Nous avons aussi des protestants, des juifs, des laïcs. Nous avons aussi des féministes, des femmes du monde, un nombre incomputable de ligues, qui toutes prétendent ramener dans le bon chemin notre monde lamentable-

ment dépravé. Toutes d'ailleurs se croient hautement originales, mais, en fait, toutes expriment des interdictions analogues à celles de l'abbé Viollet. Seulement, elles ne les étayent pas sur les mêmes principes. Pour les laïcs, la Morale doit se suffire à elle-même.

Est-il donc si difficile de réduire au silence l'appétit sexuel? Il est vrai que Freud a mis en lumière les dangers du « refoulement », lesquels étaient d'ailleurs connus avant lui. Qu'à cela ne tienne! « Nos inclinations, si nous nous appliquons *non pas à les refouler*, mais à les discipliner, s'éteignent d'elles-mêmes », déclare une grave mère de famille. Et voilà la question résolue!

Cette dispersion des efforts vers l'organisation d'une morale sexuelle trouve d'ailleurs son unité dans un organisme qui se dénomme *La Voix des jeunes*. La *Voix des jeunes* n'est ni une Fédération de Ligues ni un Syndicat de Fédérations. Elle s'intitule « Groupe d'action des Jeunesses françaises contre les fléaux sociaux » et elle comprend des catholiques, des juifs, des protestants, des libres penseurs, des républicains socialistes, des éclaireuses, des travailleuses sociales, des étudiantes internationales, des chevaliers de la paix, des jeunes théosophes et tant d'autres que je m'excuse de ne pouvoir citer.

Le secrétaire général de la *Voix des jeunes*, M. Badoche, me reçoit rue de Babylone, entre un voyage et un coup de téléphone. Jeune lui-même, plein de généreuse ardeur et d'inébranlable conviction, il m'expose le but poursuivi: dégager la formule d'une règle morale qui, dépouillée du bariolage des particularismes, s'affirme comme une règle essentiellement humaine, et, cette formule une fois trouvée, en faire un moyen d'action, voire une arme de combat pour lutter contre les divers fléaux qui démoralisent notre société, alcoolisme, syphilis, taudis, pornographie, etc., etc.

Je présente tous mes compliments : voilà un programme qui ne manque pas d'ampleur.

— Nous avons derrière nous deux à trois millions d'adhérents qui comptent entre quinze et trente ans. Or, l'éducation, disons sentimentale, est un de nos plus graves soucis. C'est pourquoi nous avons cru devoir lutter avant tout contre l'envahissement des publications licencieuses.

— Comme l'abbé Bethléem!

M. Badoche proteste avec énergie : il approuve les convictions de l'abbé Bethléem, mais il réprouve ses procédés. La *Voix des jeunes* a la prétention d'agir et non de spéculer, mais elle prétend aussi n'agir qu'avec des armes *légales.* A quoi sert l'indignation du père de famille qui lève vers le ciel des bras impuissants? A quoi servent les esclandres de Polyeucte Bethléem? La *Voix des jeunes,* au contraire, ayant réuni des assemblées, provoqué des discussions et fait signer des pétitions, a obtenu du Préfet de Police (Service technique de la voie publique et de l'éclairage) qu'un certain nombre de publications nommément désignées soient éliminées des étalages des kiosques municipaux de la région parisienne.

D'autre part, la *Voix des jeunes* ne fait appel qu'à des conclusions établies par loyale discussion. « Convaincue de l'inefficacité des mesures d'ordre si elles ne sont pas soutenues par une opinion publique éclairée et vigilante », elle s'applique à éclairer et à alerter l'opinion publique par le tract et la conférence.

En effet, le tract intitulé *A propos de l'éducation des sens et du sentiment de l'enfance et de l'adolescence* est un petit manuel d'éducation sexuelle et un petit manuel fort bien composé.

— Il a obtenu l'approbation du cardinal Dubois et de la Ligue des Droits de l'Homme, de la Fédération protestante et de la Fédération du Consistoire, de l'abbé Viollet et de M. Albert Bayet.

Je m'en vais, serrant sur mon cœur le parfait Bréviaire de la morale bourgeoise en matière sexuelle.

On n'y fait aucun appel à aucune puissance transcendantale, ni à aucune révélation : simplement l'adolescent y est mis en demeure *au nom de sa dignité d'homme* de s'abstenir de tout exercice érotique hors de l'état de mariage. Le Bréviaire veut bien reconnaître que la continence est d'observance difficile.

Mais, dit-il, elle offre de si précieux avantages qu'aucun homme consciencieux ne peut hésiter à l'admettre et à se ranger virilement sous sa loi.

Voilà donc une affaire liquidée. L'antinomie entre l'instinct sexuel et les conventions de la morale, nos moralistes la résolvent en supprimant le premier terme. L'appétit sexuel réduit au silence, tout s'arrange le mieux du monde.

Seulement, voilà...

Ah! quel dommage que ces MM. les moralistes n'aient pas encore pensé à supprimer la faim et la soif, comme manifestations d'une nature par trop animale!

Mais il y a d'autres points de vue que celui de la morale actuelle, par exemple celui des novateurs et des gens exclusivement pratiques, qui, eux, regardent les choses par l'autre bout de la lorgnette...

III

NOVATEURS ET HYGIÉNISTES. — CONCLUSIONS

Ce dimanche de juin est une apothéose de la canicule. Une petite brise, qui a à peine la force de se traîner, apporte jusqu'à nous les refrains à la mode et les fox-trott dernier cri que dévident sans répit les gramos du continent. Mais les vertueux naturistes ne prêtent aucune attention au chant de ces sirènes à disques. En dépit de la chaleur torride, ils s'amusent à pourchasser un malheureux ballon qui va et vient, ballotté de mouvements contradictoires. D'autres s'ébrouent dans l'herbe toute neuve, comme des poulains dans un pré.

Je sens que je vais me convertir au nudisme. Déjà, j'ai enlevé mon chapeau.

— Au moins, dis-je, vous n'êtes pas gênés par vos vêtements.

Le docteur fait une moue. Assurément, ce n'est pas son faux col qui le gêne, ni sa cravate. Mais il y a ce slip! Ce slip qui leur est imposé par la Préfecture, et qui fait ressembler ses adeptes aux vulgaires clients d'un établissement de bains! Seuls, ici, les enfants jusqu'à l'âge de six ou sept ans peuvent se promener en costume de ver de terre.

Toutefois, dans l'intimité de la famille, les nudistes pratiquent le nu intégral, en sorte que les jeunes, ayant toujours vécu familièrement au milieu de corps masculins ou féminins, ne songent plus, la puberté venue, à s'hypnotiser sur la différence des sexes. Sourires égrillards, propos grivois, obsessions licencieuses, tout cela est inconnu du jeune nudiste à qui ses parents exposent tout bonnement les choses à mesure qu'il exprime le désir de les connaître.

Et le docteur me présente un jeune athlète de treize à quatorze ans qui, tout comme les collégiens de *C'est le printemps,* en était arrivé à ne plus pouvoir penser à autre chose. Taciturne, voire sournois, il s'absorbait, comme disent les bons Pères, dans la délectation morose, déplorant que toujours un hasard malencontreux ou plutôt une malechance inconcevable coupât les images de nudité, interrompît les scènes d'érotisme au moment où il allait enfin voir, savoir!

A présent, il est renseigné, il est tranquille.

— Voyez-vous, conclut l'apôtre du nudisme, habituer l'enfant à considérer son corps avec toutes ses parties et toutes ses fonctions comme une chose naturelle, voilà la véritable éducation.

— Il faudrait donc que tout le monde fût nudiste!

— Cela, déclare le docteur, résoudrait bien des difficultés.

Et discrètement, il plonge sa main dans son slip pour en ramener un petit carré de toile dont il s'essuie les narines.

Il est certain que l'expérience est intéressante, mais, en regagnant le territoires des Hommes Vêtus, j'essaie de m'imaginer le grave professeur Machin mêlant sa nudité à celle de ses sept filles et composant avec elles dans le salon familial de petits groupes décoratifs, tel un Silène pansu et poilu, noyé dans une guirlande de nymphes folâtres.

§

Avec Eugène Humbert, directeur fondateur de *La grande Réforme,* nous abordons la solution libérale. Eugène Humbert et sa talentueuse collaboratrice, Jeanne Humbert, rêvent d'une société où s'harmoniseraient nos appétits moraux et nos besoins animaux... Sans doute, les moralistes de tous les temps ont raison de vouloir discipliner les appétits de l'homme. Mais étrangler n'est pas discipliner. Entre l'ivrogne et le buveur d'eau, il y a place pour l'honnête consommateur. Ni don Juan, ni saint Labre : un homme.

— N'est-ce pas le bon sens même? demande le directeur de *la grande Réforme.* Il faut croire pourtant que le bon sens n'est pas toujours un parti de tout repos, puisque les deux apôtres ont l'un et l'autre gémi pendant des mois sur la paille humide des cachots pour délit d'opinion, en application de la loi de juillet 1920. Ah! cette loi de juillet 1920! qui prétendait contraindre les Français (Algériens et Tunisiens compris) à fabriquer en séries industrielles des soldats de 2ᵉ classe et qui n'a réussi qu'à abolir la liberté de pensée en France... Mais patience! reprend le courageux lutteur, la vérité est en marche. Elle finira bien par triompher.

J'en accepte l'augure, bien que le bon sens, à lui tout seul, semble une arme bien frêle quand il s'agit de démolir un mur de traditions séculaires.

Par chance, la question de l'éducation sexuelle n'est pas seulement une question morale. Elle comporte un côté pratique, la prophylaxie des maladies vénériennes, qui intéresse au plus haut point l'avenir du pays. Blennorrhagie et syphilis sont, en effet, de redoutables maladies qui ne lèsent pas seulement l'individu, mais compromettent sa descendance.

Ce côté social de la question semble un argument irrésistible. Il faut, disent les médecins, que les jeunes gens soient prévenus, d'une part, des dangers qu'ils courent en s'exposant sans précautions, d'autre part, des soins qu'ils devront prendre sans retard si leur malechance les gratifie d'une de ces maladies qu'on a tort d'appeler honteuses, mais qui sont d'autant plus dangereuses qu'elles sont plus mal ou plus tardivement soignées.

§

Notre grand accoucheur parisien, le Dr Devraigne, qu'on trouve toujours au premier rang lorsqu'il s'agit d'œuvres intéressant l'enfance, auteur d'ailleurs d'un film de propagande sur la syphilis, *Il était une fois trois amis*, veut bien me consacrer un peu de ce temps que les clients se disputent.

C'est un homme simple et droit. Médecin avant tout. Médecin tout au long et de la bonne lignée. Il semble que ma question réveille une blessure mal fermée.

— L'éducation sexuelle... je pense bien que c'est une question intéressante! Mais nous ne faisons rien! Toutes les fois qu'on veut organiser quelque chose de sérieux, il se trouve des ligues, des associations d'éducateurs ou de parents qui, sous prétexte de vous aider, vous paralysent... Il ne faut jamais mentir aux enfants, il faut leur dire la vérité progressivement depuis l'âge de sept ans,

qu'ils disent! Mais, devant la moindre proposition concrète, ils s'effarouchent. Pas de suggestion malsaine!... Et ils envoient leurs enfants au confessionnal, où les bons prêtres leur posent les questions les plus indiscrètes et les plus suggestives sur leurs habitudes intimes!

— La Môôrale! comme eût dit Brid'oison.

Le bon docteur lève les bras au ciel :

— Qu'est-ce que vous voulez répondre à une brave mère de famille qui vous déclare : « Nous n'admettons l'acte sacré de transmission de la vie que dans le mariage, en vue de la création de la famille »? Qu'est-ce que vous voulez répondre à la directrice d'une Ecole Normale d'institutrices qui vous déclare : « Nous avons l'impression très vive que nos élèves en savent beaucoup plus long que nous sur ces questions, et que nos précautions pour en parler sainement et avec l'élévation qui convient leur paraissent désuètes »?

§

Même désenchantement de la part du Dr Sicard de Plauzoles, qui me reçoit rue de Lisbonne, au siège de l'*Union Internationale contre le Péril Vénérien* ». Grand apôtre de l'Eugénisme et de la Génération consciente, qu'il considère comme les seuls moyens de sauver la race et auxquels il consacre une infatigable activité, le Dr Sicard de Plauzoles a écrit sur ces sujets des pages définitives. Et il déplore de voir son effort entravé par cette loi de juillet 1920, qu'il a d'ailleurs flétrie d'une façon magistrale dans les *Cahiers des Droits de l'Homme.*

Quant à l'éducation sexuelle, le médecin sociologue évoque le drame atroce et quotidien de l'adolescent qui vient de gagner un mauvais lot aux jeux de l'amour et du hasard. Que fait-il? Que peut-il faire? Ses parents ignorent et doivent continuer à ignorer tout ce qui concerne sa vie sexuelle. Il n'a autour de lui que des ignorants qui ricanent et des donneurs de mauvais conseils... Alors il

laisse son mal s'aggraver ou se jette dans les bras des escrocs spécialisés.

— Il faut avertir ces malheureux. Dès 1901, le professeur Fournier rédigeait, et la Société Française de Prophylaxie sanitaire et morale lançait à leur intention cette brochure : *Pour nos fils quand ils auront dix-huit ans* (conseils d'un médecin). Cette même société, aidée de plusieurs autres parmi lesquelles la Ligue Nationale Française contre le Péril Vénérien, n'a cessé de lutter depuis cette époque pour obtenir qu'un cours spécial sur ces matières fût officiellement professé aux adolescents. Mais il y a la morale et les moralistes, les catholiques surtout! Partout, des ligueurs et des ligueuses enragés de vertu élèvent leurs protestations. Nous voulons faciliter la débauche, empêcher la vengeance divine de s'appesantir sur les misérables pécheurs, etc., etc. Résultat : nos adolescents continuent à être des anges de pureté... hantés par le perfide gonocoque et dévorés par le tréponème pâle.

Ce n'est toutefois pas à dire que l'effort des hygiénistes et des médecins soit demeuré vain. Les pouvoirs publics s'intéressent désormais à la question et de la façon la plus active. Deux organismes distincts : le Service de prophylaxie des maladies vénériennes et l'Office national d'Hygiène sociale (qui siègent 26, boulevard de Vaugirard) sont consacrés, le premier à toutes les œuvres de dépistage ou de traitement des maladies en question, le second à la réalisation de toutes formes de propagande (film, tract, conférence) pouvant servir la Cause.

Enfin, des résultats concrets! Je remercie le savant auteur d'*Education sexuelle et Génération consciente*, et je vole vers le boulevard de Vaugirard.

§

O stupeur! voici un service de l'administration fran-

çaise où le visiteur est reçu d'une façon courtoise et où tout se trouve orienté vers le bien public. Saluons...

— L'Office National d'Hygiène, dit le Dr Bourgoin, a pour but de centraliser tous les documents et renseignements, d'effectuer en France et aux colonies une propagande continue et méthodique auprès du public, en vue de lui faire connaître les mesures d'hygiène et de prophylaxie nécessaires à la conservation de la santé, d'assurer la liaison entre les Pouvoirs publics et les œuvres privées.

En fait, le domaine de l'Office déborde de beaucoup le cadre de notre étude. Mais rien qu'à considérer ce qui nous intéresse, quelle activité et quelle ingéniosité! Chaque jour, d'ailleurs, apporte une réalisation nouvelle. Tracts, brochures, affiches, films, conférences, tous les moyens sont mis en œuvre avec un minutieux souci d'adaptation au milieu. On subventionne la pièce de Le Gouriadec, le *Mortel Baiser;* on colle dans les ports et dans les vespasiennes des affiches comportant des conseils prophylactiques, indiquant des adresses de dispensaires; on distribue des tracts dans les hôpitaux; on fait appliquer des plaques émaillées dans les usines; on distribue aux malades des carnets individuels de traitement qui fournissent aux voyageurs toutes les adresses utiles et permettent une surveillance médicale facile et sûre.

Les conférences ne sont pas épargnées : dix camions-cinéma circulent à travers la France d'une façon permanente, transportant autant de conférenciers compétents qui viennent se mettre à la disposition du Préfet et, pendant trois semaines chaque année, évangélisent la jeunesse du département. On intéresse le spectateur et on l'instruit, on l'amuse et on le convainc. Villes, petites villes, villages même, tout le monde reçoit sa part de la bonne parole.

D'autres conférenciers se consacrent aux régiments,

aux Ecoles Normales, aux écoles professionnelles, aux grandes corporations.

Et nous ne craignons pas, le cas échéant, de recourir à la séduction. Tel, qui jette sans le regarder un prospectus banal, garde précieusement une image gracieuse. Voici, par exemple, un petit Amour nu, blond et rose sur fond tango. Il se ronge l'index en méditant quelque tour de sa façon. Hé! hé! voilà qui est prometteur... Tournez la page : vous apprendrez que les jeux du charmant polisson ne vont pas sans des risques graves, quels ils sont et comment y remédier.

— Et, demandai-je, le public ne se révolte pas contre le caractère technique de votre propagande?

— Il y a bien eu quelques histoires.

— Ah! ah!

— Un jour, c'était à un conseil de révision. Nous avons choisi cette solennité pour offrir aux jeunes une petite leçon de sagesse. Notre conférencier vient trouver les conscrits au moment où ils achèvent de se rhabiller et les aiguille vers une salle où il a préparé sa projection. Conférence-causerie avec présentation de pièces anatomiques empruntées au Musée Saint-Louis, distribution de tracts, tout se passe en général très simplement.

« Mais ce jour-là, un gendarme faraud avait surpris le manège de l'homme entre deux âges, entraînant à sa suite la jeunesse du patelin... Qu'est-ce qu'il pouvait bien fabriquer là dedans? Il entra et il vit... Il vit le conférencier distribuant aux conscrits des papiers sur lesquels, tout nu, blond et rose sur fond tango, un petit Amour... Il ne lui en fallut pas davantage! En dépit de ses protestations, il emmena au violon le dangereux satyre, distributeur de « cochonneries », et, pendant plus d'une heure, le Préfet réclama son médecin à tous les échos. »

N'empêche que les campagnes de l'Office d'Hygiène

sociale témoignent des plus louables efforts : s'il y a encore des jeunes gens ou même des adultes qui contractent des maladies vénériennes, ce n'est désormais pas faute d'avoir été prévenus...

§

Voilà où nous en sommes. La vieille morale bourgeoise qui, au nom de la pudeur et de la respectabilité, s'attache à tout cacher à l'enfant de ce qui concerne le sexe, se voit attaquée à la fois par des moralistes, des médecins et des hygiénistes.

L'appétit sexuel étant un de ceux qui tendent le plus brutalement à contrecarrer nos conventions de civilisés, les moralistes réclament pour lui une école de dressage formel, une éducation dans le sens où l'entendent les dompteurs.

Les médecins, frappés par les troubles que le mystère sexuel engendre chez certains adolescents, réclament une éducation dans le sens pédagogique du terme.

Les hygiénistes enfin, alarmés par l'effarante extension des maladies vénériennes, pensent que les jeunes doivent à tout le moins être informés des dangers auxquels ils sont exposés, et réclament une éducation technique minima.

D'où trois écoles d'éducation sexuelle, qui n'ont ni l'une ni l'autre rien de commun avec les écoles de courtisanes des temples d'Astarté, ni avec les enseignements du Kama Soutra.

La vieille morale, assaillie par tous ces adversaires, se défend avec énergie. Elle a pour elle des gens honorables, de situation assise, la Tradition, la Routine, des mystiques, des séniles, des gens dénués de tempérament. Elle invoque la décence, le bon sens. Elle fait appel à des contre-experts. Elle cède un peu de terrain pour mieux défendre le reste. Elle a découvert que certaines manifestations créent chez l'homme des appétits factices, et elle



s'imagine qu'en supprimant ces manifestations tout sera dit. Mais elle oublie que c'est en lui-même, dans ses glandes sexuelles, que l'adolescent trouve le principal aiguillon de la chair.

Ainsi la lutte se poursuit. La vérité est en marche, comme dit l'autre. Mais, jusqu'à présent, il ne semble pas qu'elle risque la contravention pour excès de vitesse.

MARCEL RÉJA.

Y A-T-IL DES CARACTÈRES NATIONAUX ?

—

I

On admet des caractères nationaux pour chaque Etat européen; pourtant, les caractères des diverses provinces diffèrent absolument.

De tous temps, les historiens et les géographes ont admis qu'il y avait des caractères nationaux, chaque nation étant composée d'une majorité de personnes ayant la même mentalité.

Déjà, dans l'antiquité, Jules César décrivait le caractère gaulois, Tacite celui des Germains.

Au début du XIXe siècle, Em. Kant indiquait dans un chapitre de son *Anthropologie* (1) les caractères français, anglais, italien, allemand...

Depuis, cette doctrine a été couramment admise par les littérateurs, avec Michelet, H. Heine, par les savants, avec Boucher de Perthes, par les psychologues, avec Fouillée. Ce dernier, en 1903, commit un gros volume sur « *la Psychologie des peuples européens* ». Ainsi le Français est vif, a une grande mobilité de sentiments, marquée par une physionomie changeante (le singe de l'Europe), aime la conversation, est gai, a l'esprit clair, est aimable, bienveillant, mais raisonneur, frondeur, léger, vaniteux, emporté. Ce tableau emporte l'approbation unanime; cependant, tout le monde s'accorde à attribuer à nos provinces des mentalités bien différentes de celle-ci.

(1) Em. Kant : *Anthropologie*, traduction J. Tissot, Paris 1863.

Sans doute, ces mentalités provinciales n'ont guère attiré l'attention. Les géographes en parlent incidemment, d'une façon brève, comme si elles étaient sans intérêt; encore ceux qui daignent les signaler sont-ils rares (2).

Ajoutons quelques descriptions de romanciers comme Balzac, G. Sand, A. Daudet, écrites au point de vue de l'art, qui ne peuvent faire état dans la science.

Notons enfin quelques aperçus de critiques littéraires qui trouvent un goût de terroir dans les œuvres de certains écrivains. Ainsi, Montaigne et Montesquieu étaient Gascons (Sainte-Beuve). Le Picard colérique a donné son ardeur de polémique, d'invectives, de violences, à Pierre L'Ermite, aux Guise, à Saint-Simon, à Calvin, à Camille Desmoulins, à Robespierre. La Touraine a produit des esprits clairs, lucides, aimables, comme Descartes et Balzac (Michelet). Pour comprendre Clemenceau et Poincaré, il faut savoir que l'un était Lorrain, l'autre Vendéen.

C'est surtout par l'observation personnelle à une époque où presque tous voyagent que nous distinguons :

Le Provençal, sobre, vif, exubérant, gai, insouciant, confiant, sociable, sans rancune, mais bavard, brailleur, menteur, grossier, égoïste, sensuel, paresseux, inconstant, en général peu courageux, au geste prompt, au verbe haut, aimant les plaisanteries triviales ou « galéjades ». Sa mentalité a été bien dépeinte au XVIIe siècle par d'Urfé dans son *Astrée* avec le personnage d'Hylas, et de nos jours par Alphonse Daudet avec son *Tartarin*.

Le Berrichon est doux, égal d'humeur, travailleur, hospitalier, mais lourd, apathique, misonéiste.

Le Bourguignon est actif, entreprenant, persévérant,

(2) Vidal de La Blache : *Tableau de la géographie de la France*, t. I, l'*Histoire de France* d'E. Lavisse; Joanne, *Dictionnaire géographique de la France*. Ce dernier ouvrage, suivant la division par départements, donne sur ce point des indications imprécises.

franc; il a l'imagination féconde, brillante, il aime le plaisir et la bonne chère.

Le Vendéen est renfermé, sournois, têtu, rancuneux, silencieux avec une physionomie figée, travailleur, courageux, hospitalier, religieux, misonéiste.

Le Breton est dur au travail, rude, courageux, renfermé, tenace, têtu, superstitieux, rêveur, mélancolique, mais ivrogne et malpropre.

Le Picard est calme, taciturne, sérieux, têtu, frugal, sobre, hospitalier, mais avec des colères subites et terribles, etc...

Nous retrouvons dans ces caractères bien peu de celui décrit comme français; nous dirons plus loin pourquoi.

Il en est de même chez les autres nations.

L'Espagnol aurait le caractère fier, orgueilleux, distant; il parle peu, vit isolé, solennel, réservé et paresseux; on relève ces qualités chez le Castillan; mais le Catalan, le Valençais, le Mahonais, l'Aragonais, l'Andalou, en sont loin et chacun a son caractère propre.

L'Italien, dit-on, est gai, artiste, souple, vaniteux, exagéré, passionné, mais le Piémontais, le Napolitain, le Sicilien, etc., sont tout différents.

L'Anglais ne ressemble ni à l'Ecossais, ni au Gallot (3); le Prussien diffère du Rhénan, du Bavarois, du Saxon, etc.

De tous temps on a distingué les divers caractères provinciaux. Dans l'antiquité, les Grecs opposaient l'Athénien cultivé, amant du beau et du vrai, apte à percevoir les nuances des choses et à trouver leurs rapports, dialecticien, logicien, rationaliste, à la fois sociable et individualiste, au Spartiate, au Béotien, à l'Arcadien, à l'Eolien, etc., tous gens au parler dur et grossier comme leurs mœurs.

(3) Emerson, après avoir décrit le caractère anglais, en note les variantes. Il distingue les Ecossais, les Gallots, et les Anglais revenus des Indes avec une maladie de foie. Il aurait pu faire bien d'autres distinctions.

Actuellement, le peuple exprime nos caractères provinciaux par des locutions pittoresques telles que : « Vendéen, ventre de choux! Angevin, sac à vin; Breton, tête de cochon, têtu comme un Breton; Picard, tête chaude; Artésien, boyau rouge (colère); Normand, pattes croches; Tourangelle, propre et belle; Nantaise, chaude comme braise », etc. Ou encore par des dictons : Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois font cent bêtes; il faut trois Bretons pour faire un Picard, etc.

Par contre, les Français, n'ayant pas pour les étrangers les mêmes facilités d'observation, ne les analysent point. Déjà les Grecs confondaient tous les autres peuples sous l'appellation de barbares. Nous représentons les types étrangers, anglais, américain, allemand, par des caricatures qui exagèrent leurs défauts, et ces peuples agissent de même à notre égard.

II

Les caractères dits nationaux sont ceux de la classe dirigeante.

Pourtant, tout n'est pas faux dans la théorie des caractères nationaux, mais il faut leur donner une autre acception.

Les historiens et les psychologues ont pris comme type national le caractère de la classe sociale dirigeante, éclairée, instruite, adonnée aux professions libérales, qui s'est façonnée par la même éducation et souvent par un séjour commun dans la capitale.

Eux-mêmes font partie de cette classe; ils sont avec elle en contact permanent, donc bien placés pour l'observer. Et ils se restreignent à cette étude, ils font comme nos artistes qui portraicturent les Anglais et les Américains venus à Paris et, d'accord avec leurs compatriotes, les prennent comme des types nationaux (4). Déjà Jules

(4) Et comme ce sont surtout les défauts qu'on voit et qui blessent, les dessins tournent à la caricature et le jugement est hostile. Ainsi les Français confondent les Allemands sous l'appellation méprisante de

César faisait de même en décrivant le caractère gaulois d'après la classe dirigeante, la plèbe alors ne comptait pas.

Le fait est frappant pour le caractère dit français, car la classe dirigeante y est d'autant plus homogène que la France est plus centralisée et que la capitale prédomine. Elie de Beaumont avait reconnu le rôle qu'avaient joué dans la formation de l'unité française les grandes voies de communication qui toutes convergent sur Paris, y amenant nos provinciaux. Ils y sont quelque temps dépaysés et se serrent les coudes dans de petits cénacles qui se réunissent pour des dîners, des bals, des soirées. Puis ils s'adaptent et se fondent en ce type qu'on nous décrit comme le type français. Encore ne faudrait-il pas gratter fort pour retrouver des survivances de leur mentalité provinciale (5).

Les créateurs des caractères nationaux ne se sont pas contentés de les décrire, ils ont voulu en indiquer la cause.

Les uns ont invoqué la race : ils ont parlé de race française, race allemande, race anglaise, etc. Or, aujourd'hui, il est démontré que la nation française comprend plusieurs races, de même les nations allemande, anglaise, etc.

D'autres ont vu un rapport étroit entre le caractère et la langue, celle-ci provenant de celui-là. Ils expliquent ainsi que ceux qui usent d'une langue particulière, Bretons, Basques, Catalans, Corses, Alsaciens, n'ont point le caractère français.

Mais on trouve des différences de caractère aussi marquées entre le Vendéen, le Normand, le Wallon, le Provençal, et leur langage ne se distingue que par un accent et des locutions spéciales.

« Boches » et les Allemands font de même en appliquant aux Français le nom de « Velches ».

(5) Mêmes observations pour les caractères anglais, allemand, etc. qui sont ceux de la seule classe instruite et dirigeante.

La solidarité qui existe entre les citoyens d'une nation est faite d'intérêts, d'aspirations, de croyances, de sentiments communs, d'un idéal vers lequel ils tendent, toutes causes qui proviennent du milieu, de l'histoire, de l'éducation.

A cela se réduit la ressemblance de caractères entre les provinces dont la réunion forme une nation.

Au contraire, il y a des caractères provinciaux, et ceux-ci sont en rapport avec les milieux climatiques, géologiques, alimentaires et sociaux.

III

Les caractères provinciaux peuvent se diviser en caractères locaux, qui parfois même particularisent une commune.

Il convient de pousser l'analyse plus loin que les provinces et de l'étendre aux arrondissements, aux cantons, même aux communes.

L'intuition populaire a sur ce point, comme sur celui des caractères provinciaux, précédé les travaux des savants. Chaque canton, chaque commune, note, s'il y a lieu, les oppositions mentales qui existent entre eux et leurs voisins. Ainsi, le Breton nantais méprise le Maraichin qui « amasse grain et vin ». Ou encore les habitants de quelque petite ville sont renommés pour leur bêtise aux yeux de leurs voisins : tels les habitants des Martigues pour les Marseillais, les gens de Six-Fours pour les Toulonnais. Quelques rares psychologues ont pensé à ce genre de recherches. Déjà, au début du XIX[e] siècle, Maine de Biran avait écrit « le plan d'une topographie médicale de l'arrondissement de Bergerac » ; il demandait qu'on notât la constitution physique et morale de ses habitants, leurs habitudes, leurs mœurs, leur manière de vivre, leur nourriture, leurs maladies. A la fin du XIX[e] siècle, Arsène Dumont étudia la mentalité de plusieurs communes pour

expliquer les variations qui existent dans la natalité : elle change suivant qu'on a affaire à des ouvriers imprévoyants et alcooliques, à de petits bourgeois, à des paysans petits propriétaires ou salariés, etc. (6).

Ici encore les géographes ne donnent que quelques menus renseignements. Mais les oppositions de caractères sont si nettes qu'il est classique de distinguer : en Lozère, le Gavaud lourd, volontaire, âpre au gain, se différenciant du Cévenol vif et plus ouvert; en Vivarais, le Bedos travailleur, mais finaud et cupide; en Aveyron, le Caussenard, habitant les plateaux calcaires, qui se nourrit de blé, et est fort, lourd, lent, tranquille, misonéiste, à l'opposé du Ségale, habitant les régions granitiques, qui vit de seigle, châtaignes, et est mince, vif, agité, philonéiste (7).

Les études sur le patois, la phonétique, les modes, les coutumes, les fêtes, la cuisine, les mœurs, en un mot sur tout le folklore, devraient être reprises et complétées.

Quand on connaîtra les caractères locaux, on pourra en tirer des synthèses valables.

Déjà les géographes ont indiqué l'opposition qui existe entre les Français de la montagne et ceux de la plaine. L'Auvergnat, le Limousin, le Cévenol, le Caussenard, le Savoyard, le Dauphinois, l'Alpin, l'Ariégeois, etc., sont gens rustiques, durs aux privations, sobres, aux mains rudes, aux joies grossières, travailleurs, énergiques, économes, âpres au gain. Ils descendent à Paris et dans toutes nos villes pour y exécuter des travaux pénibles et se constituer une épargne.

IV

Les caractères ethniques ne sont pas immuables. Ils se modifient parfois rapidement.

(6) Arsène Dumont : *Natalité et démocratie*, Paris, 1898.
(7) Durand de Gros : *Bulletins Soc. anthrop.*, Paris, 1868, pp. 135, 188, 228.

Les partisans des caractères nationaux ont admis leur pérennité.

Nous avons vu qu'ils ont donné comme national le caractère de la classe dirigeante. Ainsi, le Français bienveillant, poli, aimable, galant, expansif, causeur, fait partie des classes cultivées du XVIIIe siècle. Depuis, bienveillance, politesse, amabilité ont bien diminué sous la pression des nécessités de la vie matérielle et des révolutions sociales. Bernardin de Saint-Pierre regardait comme caractéristique de la mentalité française l'amour du roi (8). Qui le soutiendrait aujourd'hui?

L'esprit religieux qui caractérisait les Espagnols est en voie de disparition. Et Kant a affirmé que les Allemands n'ont pas d'orgueil national : s'il vivait encore, il ne penserait plus de même.

Après les guerres du Premier Empire, le peuple anglais buvait sec, sacrait, paillardait, étalait ses vices. Tout cela disparut par une longue paix.

Cette évolution des caractères nationaux s'est manifestée dans la littérature : grande est l'opposition entre les écrivains du siècle de Louis XIV, du siècle des encyclopédistes, et les romantiques; et l'évolution de nos jours est plus rapide encore.

Le caractère change avec les conditions de vie.

Les gens qui se fixent dans un pays neuf consacrent tous leurs efforts aux productions matérielles, défrichements, maisons, routes, etc. L'Américain entre tout jeune dans la bataille de la vie. Des garçons, presque des enfants, s'occupent d'affaires avec autant d'aplomb que de vieux praticiens (Elisée Reclus). De même, les Argentins s'adonnent au commerce et ne trouvent pas de temps à consacrer aux travaux de l'esprit (Ed. Montet). Et les Sibériens sont devenus indifférents en matière d'art, de

(8) Bernardin de Saint-Pierre. *Vie et ouvrages de Jean-Jacques Rousseau*, édition critique par E. Souriau, Paris 1907, p. 118.

religion, de politique, à l'inverse des Russes d'où ils proviennent (Elisée Reclus).

Quand la mise en valeur du territoire est faite, une portion des citoyens se consacre aux travaux de l'esprit. Encore cultivent-ils surtout les sciences appliquées, comme on observe aux Etats-Unis.

Quand le commerce se développe dans un Etat, dans une ville, les citoyens deviennent actifs, avisés, pratiques, réfléchis, calculateurs.

L'Angleterre fut longtemps une nation d'agriculteurs; l'esprit commerçant ne s'y est éveillé que depuis deux siècles environ. L'Allemand, qui, au début du XIXe siècle, était sentimental, émotif, romantique, a changé de même. Au contraire, une route historique est-elle délaissée, un port n'est-il plus fréquenté, les aptitudes commerciales des habitants se perdent vite; le fait est frappant chez les Vénitiens et les Lisbonnais.

Dans les longues périodes de guerre, la classe militaire domine; les gens deviennent emportés, brutaux, superstitieux, comme il arriva au moyen âge.

Enfin, sous l'influence de grandes catastrophes, le caractère social change brusquement. La peste, le choléra firent éclore des idées de persécution; on accusait les Juifs et les lépreux de les propager au moyen de cornets pleins de sanic. Quand l'épidémie s'éteignit, une fureur de jouir s'empara des survivants; les unions se multiplièrent, tous se livrèrent au plaisir, au luxe, à la débauche. Même mentalité s'observe à la suite de longues guerres, après 1918 comme après 1815.

Ces changements, il est vrai, sont provisoires. Après quelques années, le peuple reprend son caractère antérieur.

V

Conclusions.

1° Les caractères dits nationaux sont ceux de la classe dirigeante;

2° Il est des caractères de province, voire même d'arrondissement, de canton, de commune, qui tiennent aux milieux géologique, climatique, alimentaire, social;

3° Les caractères ethniques peuvent se modifier, parfois rapidement, avec les conditions de vie;

4° Quand on connaîtra tous les caractères locaux, alors seulement on pourra en tirer des synthèses valables.

DOCTEUR FÉLIX REGNAULT

Ancien président de la Société Préhistorique Française.

LA VALLEE QUI RÊVE[1]

—

XIII

DANS LA COUR DES ORANGERS

Comme tous les ans pendant l'été, la maison de maître du domaine, haussée sur le monticule couvert de feuillage qui dominait la vallée, avec ses portes ouvertes, ses galeries fraîchement blanchies, son jardin et ses arbres bien soignés, semblait réveillée de son sommeil hivernal. La famille Herrera était là en vacances. Et si maintenant il n'y avait pas les fêtes bruyantes d'autrefois, si l'on ne jouait plus du piano ni de la guitare, à cause de la mort du maître, la maison était pleine d'animation et de réjouissance; galeries et cours résonnaient du tapage de voix gaies et quelquefois, aussi, des chants du fou qui servait de bouffon. Les années précédentes, seules les sœurs du maître accompagnaient la famille, et ce n'était que certains dimanches qu'on invitait les amis de la ville et qu'on faisait de grandes promenades. A présent, les nombreux parents de Mme Herrera et les fiancés des jeunes filles emplissaient continuellement la maison, et tous les jours se passaient en bavardages, en repas qui étaient des banquets, en promenades et en longues excursions à cheval. Si ce n'avait été le costume noir de la dame et des enfants, on n'eût pas cru que la famille était en deuil.

Maintenant les Herrera étaient accompagnés par les deux sœurs de Madame, vieilles filles dévotes et onc-

(1) Voyez *Mercure de France*, n°s 832, 833 et 834.

tueuses, par un de ses frères, cet Alejo qui avait été la cause du déshonneur de la malheureuse Trinidad, par trois neveux, un garçon et deux petites, et par le fiancé de la plus jeune des filles de la maison. Et voici que la veille était arrivé le frère préféré de la señora, don Juan Fernando, personnage fameux dans la famille, qui vivait à Valparaiso et avait épousé une tante du Héros du Pacifique, idole nationale, auquel on avait élevé trois monuments dans le pays. Tous, dans la maison, s'agitaient donc rayonnants. Madame ne finissait pas de donner des ordres aux domestiques, les jeunes gens avaient mis leurs plus beaux costumes, tandis que l'administrateur osait à peine rentrer dans la cour principale et que le fou montrait en vain ses favoris à la porte du corridor.

Ce matin-là, éblouissant de soleil et d'azur, les dames qui avaient terminé leurs oraisons ou leurs menus travaux, les jeunes gens qui étaient revenus de leurs promenades, se distrayaient dans le grand patio, ombragé d'une file d'orangers noirs et couvert de plantes fleuries, attendant l'heure du déjeuner. Dans la galerie d'en face, la maîtresse de la maison, doña Juana Clotilde, grasse et âgée, en robe et châle noirs qui faisaient ressortir la blancheur rosée de son visage et les reflets d'argent de ses cheveux, était assise sur un des bancs, entre ses deux sœurs: Ester, mince, la tête toute blanche, le nez violet, comme enflammé par une éternelle pleurnicherie; Pilar, ronde et joyeuse, ses cheveux encore foncés, ses seins énormes relevés jusqu'au menton. Sur l'autre banc, Zénon, le neveu, adolescent élancé et fade, était seul, mais très occupé à tailler un bâton dans une branche de cerisier. Vers une extrémité de la galerie, Clotilde, la fille aînée de la famille, brune, bruyante, et Teresa, l'aînée des nièces, blonde, au regard languide, bavardaient et riaient dans un remuement continuel, se prenant parfois par les mains. Tout près, Clarisa, la plus jeune nièce, petite,

frêle et triste, allait et venait, mordant à belles dents une pomme qui rimait avec ses larges yeux d'un vert tendre. Dans le jardin, à l'ombre d'un oranger, Liria, la cadette de la famille, fine et d'une beauté austère, et Erasmo, son fiancé, jeune homme fort et doux, au visage imberbe, causaient à voix basse, le regard fixé sur un massif d'œillets dont les fleurs s'ouvraient comme des étoiles aromatiques. Tandis qu'à l'autre bout de la galerie, près de l'aile du chai, l'aîné des garçons, Juan de la Cruz, adolescent rouge et grave, don Alejo, à la belle barbe déjà décolorée, tous deux en ponchos, parlaient en examinant les chevaux sur lesquels ils venaient d'arriver des champs.

— M. Barrera, l'ancien curé de la ville, disait doña Juana Clotilde, trouvait l'hacienda très jolie, surtout la situation de la maison sur la hauteur, avec vue sur les vallées... Ah ! M. Barrera ! C'était un savant. C'est lui qui avait dirigé la construction de l'église, qui est la plus belle de la province. Il avait beaucoup de livres de mystique et des jardins, avec des cadrans solaires. Une fois que j'allai lui rendre visite, il me fit cadeau d'une *Vie de sainte Thérèse,* avec des images précieuses.

— Le curé de Chillan, M. Las Heras, susurra Ester, est un saint et un grand prédicateur. Lorsqu'il fait quelque sermon, l'église est bondée. Il s'adonne particulièrement à combattre les impies, les radicaux. Il publie un journal où il les leur chante claires. Il a une maison pour les ouvriers où il les réunit les dimanches et les exhorte à suivre les bonnes idées. Et il attire les jeunes gens de bonne famille, il les dirige et leur inculque son ardeur pour défendre la foi. Erasmo (elle désigna des lèvres le fiancé de Liria), Erasmo est son préféré, car il est le plus ardent et le plus intelligent.

Doña Juana Clotilde s'inclina, souriante.

— Le curé de Chillan qui m'a laissé le plus de souvenirs, dit-elle, c'est M. Millan. Combien il était vertueux, et quel bon ami de ma mère il était! Tous, pauvres et

riches, le vénéraient. Il a bien mérité l'archevêché de Conception! Je me sens orgueilleuse qu'il ait béni mon mariage. C'est lui qui a commencé la grande restauration de l'église paroissiale. M. Les Heras l'a-t-il terminée?

— Pauvre M. Les Heras! s'exclama Ester comme en un sanglot. Il est toujours si occupé et il n'a pas de ressources!

Et, regardant à la dérobée la sœur riche :

— Ah! s'il y avait quelque âme sainte qui lui fournisse les moyens! Le Seigneur a dit : « Qui me bâtit un temple... »

Mme Herrera sourit doucement.

— Je ne l'oublierai pas, murmura-t-elle.

— Bah! lança Pilar. La charité doit commencer par la famille.

Doña Juana Clotilde la fixa :

— Ma petite, tu le sais, tant que je vivrai, vous ne manquerez...

— C'est que nous autres, les femmes, nous avons besoin de bien nous habiller, de nous embellir, interrompit Pilar qui, malgré ses cinquante ans, était coquette comme une jeune fille.

Et elle éclata d'un rire muet qui fendit sa face rose et fit trembler ses seins énormes.

— Tu ressembles beaucoup, disait Clotilde à Teresa, tu ressembles beaucoup à la meilleure amie que j'aie eue au collège de Conception : Adriana. Elle avait les yeux bleus, rêveurs, comme toi, et elle était si aimable, si caressante... Nous étions inséparables. Nous nous asseyions ensemble pendant la classe, et les dimanches, lorsque nous sortions, nous nous promenions sur la place, et les jeunes gens les plus élégants nous suivaient.

— Cela se peut, répliqua Teresa, enveloppant sa cousine de son doux regard. Pourtant, je crois qu'à présent ce n'est pas à elle que tu dois penser le plus, mais à

certaine personne que tu as connue cet hiver à Santiago.

— Méchante! s'exclama Clotilde, se dandinant. Tu parles de Marcial? Bien sûr! C'est mon fiancé, et il est beau garçon : grand, aux yeux clairs, aux longues moustaches. Et qu'il danse bien! Nous nous aimons beaucoup et nous nous marierons. Qu'est-ce que cela nous fait que Juan de la Cruz s'y oppose, qu'il crie, qu'il rage? Oh! Teresita, tu ne peux t'imaginer ce qu'il nous a fait souffrir! Tous les jours il rapportait des potins à maman, et à moi il me disait des horreurs...

Liria et Erasmo, sans lever les yeux des œillets, parlaient à voix si basse que de leur bavardage on n'entendait qu'un murmure et, de temps en temps, des mots indécis.

En échange, don Alejo et Juan de la Cruz devisaient bruyamment.

— Manchado, disait l'oncle, tapotant son cheval sur la croupe rougeâtre, ne peut pas être meilleur : bon trotteur, résistant. Il y a longtemps qu'il m'accompagne, et combien de voyages nous avons faits! Jamais il n'a faibli. Et il n'est pas encore vieux.

— Ce cheval, murmura Juan de la Cruz, désignant sa bête, est un des plus jeunes de l'hacienda : il n'est pas encore bien dompté. Mais il me plaît pour sa vivacité et parce qu'il aime faire des bonds.

— Juan Anselmo, mon neveu, a voulu m'acheter Manchado, continua le vieux, mais je n'ai pas voulu m'en défaire. Juan Anselmo est pour moi très aimable. Je ne sers plus de grand'chose, je l'aide en ce que je puis. Son hacienda est immense et très belle. Mais il n'est pas un homme de campagne. Il a été élevé à Santiago et c'était un enfant gâté. Puis il est député et il ne peut rester tout le temps loin de la capitale.

Et, après un bref accès de toux :

— Si Juana Clotilde voulait, je t'échangerais Manchado contre ce cheval. Un animal sauvage ne te convient

pas. Je le dompterais bien, et il me servirait pour les longs voyages que je fais à l'hacienda de Juan Anselmo.

Dans la côte qui montait de l'allée de peupliers vers la cour, deux gamins s'avançaient : Alonso, le plus jeune enfant de la famille, mince et brun; Marcos, le filleul de l'administrateur, petit, rachitique et bigle. En apercevant don Alejo, Marcos s'arrêta brusquement, et, retirant de ses poches deux grandes poignées de baies sylvestres, il les passa à Alonso.

Alonso sourit et gagna la galerie, les mains pleines de baies dorées.

— Des cobils! cria-t-il. Qui veut des cobils?

Zenon, qui avait fini de tailler sa canne, se mit debout, secouant ses longues jambes pour étirer son pantalon. Clarisa s'approcha à pas indécis. Alonso servit des fruits aux dames et distribua le reste entre le garçon et la petite. Puis il sortit de ses poches une autre poignée.

— Et vous autres? cria-t-il à Teresa et à Clotilde. Vous n'en voulez pas?

Les jeunes filles s'approchèrent souriantes, se tenant par la taille.

— Tant! dit Teresa en puisant dans les mains remplies de l'enfant. Où en as-tu tant trouvé?

— Dans le bois de la cascade, du côté de la vigne.

— Oh! s'exclama la jeune fille, fermant les yeux à demi, comme si elle s'endormait. Ce doit être où nous avons joué quand nous étions petits, une fois que nous étions venus en visite avec maman.

— C'est là même, répliqua Alonso, rayonnant.

— Je me souviens très bien de ce temps où nous vivions à la ville, murmura Teresa, quand papa travaillait en compagnie de mon oncle José Manuel.

— Il est très ingénieux, ton père, lui dit doña Juana Clotilde. Quand José Manuel le connut, il fit une grande amitié avec lui et il l'invita à venir à la ville travailler ensemble. Ton père est très ingénieux, mais il n'a pas de

tact pour les affaires, voilà ce que disait José Manuel.

— Il n'a pas pu faire fortune, murmura la jeune fille.

— Ta mère était une des sœurs que j'aimais le plus, murmura doña Juana Clotilde en soupirant. Tant que je vivrai, il ne vous manquera rien. Et Clarisa restera chez moi tout le temps qu'elle voudra, la pauvre petite.

— Moi, oui, je pourrais faire fortune! s'exclama Zenon effrontément. Mais j'ai un défaut : j'arrive en retard partout. Ah! si j'avais une montre!

Un rire spontané détendit tous les visages.

— Tu l'auras un jour, lui dit la señora lorsqu'elle put se faire entendre.

Alarmés par le tapage, Liria et Erasmo, qui étaient toujours dans le jardin, levèrent les yeux comme s'ils se réveillaient, et, amusés, se dirigèrent vers la galerie.

— Ah! vous étiez là! s'écria Alonso, moqueur, allant à leur rencontre. Je ne sais pas s'il me restera encore des cobils.

Et, tirant de sa poche une poignée de baies qui paraissaient choisies, tellement elles étaient belles, il la leur tendit.

Pacifico, l'administrateur, surgit du corridor qui conduisait de l'autre côté de l'édifice. Couvert d'un léger poncho à raies noires et pourpres, il dressait son visage clair aux yeux limpides, aux blondes moustaches tombantes. Il leva son large chapeau de paille en un vague salut général et s'arrêta devant la maîtresse.

— L'épidémie continue de ravager la troupe des juments, madame, lui dit-il. Le pâtre est venu me dire que ce matin il en a trouvé plusieurs atteintes. Et nous avons tant de blé à battre encore!

Juan de la Cruz et don Alejo, qui s'étaient joints au groupe, s'approchèrent de l'homme.

— Il faut que je voie ces bêtes, dit don Alejo. J'irai aux champs... après déjeuner.

Et, voyant que Juan de la Cruz se retirait avec Pacifico,

commentant le cas, il s'approcha de la sœur riche, et, s'inclinant, se mit à lui parler confidentiellement d'une voix blanche :

— Oh! s'exclama Alonso, tournant sur la pointe des pieds. Les corbeaux, ces oiseaux noirs, si laids, vont venir. Quand un animal meurt, ils arrivent comme si on les avertissait. Cet été, ils ne nous ont pas laissés tranquilles. Presque tous les jours, ils viennent en bandes énormes, serrées.

— Voilà Nico! s'écria Clotilde en étendant sa main vers le couloir.

Le fou, avec son aspect caractéristique de Sancho Pança un peu moins gros, déguisé en paysan chilien, s'avançait lentement. Vêtu de toile blanche et couvert d'un bonnet de feutre au bord relevé, il inclinait sa grosse figure brune, aux grands favoris à l'espagnole, comme s'il regardait ses pieds nus difformes, couleur de terre. Un chien beige le suivait, la gueule tendue vers lui.

Alonso vola à sa rencontre.

— Voyons, lui dit-il en le prenant par l'épaule. Tu vas nous dire pourquoi il vient tant de corbeaux dans l'hacienda.

L'étrange personnage battit des paupières au point de faire disparaître ses prunelles vagues, et, sans sortir de sa gravité :

— Parce qu'ils veulent la manger, murmura-t-il.

Puis, rejetant sa tête en arrière, ouvrant la bouche tant qu'il put, il éclata d'un rire bruyant interminable.

XIV

L'ONCLE MAGNIFIQUE

On entendit le craquement d'une porte qu'on ouvre, puis un bruit de pas vers l'extrémité de la galerie. Instantanément le silence se fit et tous se tournèrent de ce côté. Don Juan Fernando, le frère préféré de la señora,

qui était arrivé la veille et qui, après le petit déjeuner, s'était enfermé, apparaissait enfin. Très élégant dans un costume de drap gris, il s'avançait, imposant, superbe, le visage rose parmi la barbe frisée et blonde. De sa poche, un mouchoir s'échappait en cascade de soie crème; à ses mains, de riches bagues resplendissaient, et autour de lui il flottait comme un halo de parfum.

Les neveux s'alignèrent pour lui laisser le passage libre. L'administrateur recula jusqu'au corridor. Le chien s'échappa dans le jardin. Seul le bouffon ne s'émut pas, et même il fit mine d'aller vers celui qui arrivait. Rouge jusqu'aux oreilles, Juan de la Cruz l'éloigna brusquement.

Nico resta immobile, et, remuant beaucoup ses lèvres:

— Je voulais demander une cigarette au caballero, murmura-t-il.

Mais l'énergique jeune homme lui mit le pied au derrière :

— A la cuisine, vaurien!

Le fou s'échappa en riant aux éclats. Le chien le suivit en bondissant. Personne naturellement n'y fit attention. Don Juan Fernando était déjà là. Il salua d'un sourire radieux qui mit dans la profondeur de sa barbe une lueur rose :

— Excusez-moi, je vous ai fait attendre. J'avais à ranger quelques papiers.

Juan de la Cruz s'avança d'un pas :

— Alors, vous partez aujourd'hui, mon oncle? Vous ne voulez pas rester au moins un jour de plus?

— Je ne peux pas, mon petit. Je suis venu dans le Sud en un rapide voyage d'affaires. En arrivant à Chillan, je n'ai pu résister au désir de venir passer un jour avec vous...

— Et pour cela vous avez fait vingt lieues en voiture?

— Et bientôt j'en ferai encore autant.

— Oh! s'écrièrent les neveux, au comble de l'admiration et de la reconnaissance.

Mais la señora se mit debout, et tous entrèrent dans la salle à manger.

Ce déjeuner intime de la famille et de ses parents n'était pas moins splendide que les grands festins qui avaient lieu à l'hacienda du vivant du maître. S'il n'y avait pas l'abondance inouïe d'hier, si les assistants étaient peu nombreux, si le bouffon n'y prenait plus part, il y avait des viandes, des vins, des fruits en quantité plus que suffisante, les convives étaient de fins gourmets et de bons causeurs, et les enfants, avec leurs saillies, les faisaient rire.

Assis au côté de la maîtresse de la maison, don Juan Fernando, son front chauve luisant, sa belle barbe épanouie comme une toison d'or, parlait d'une voix profonde, captivante. Chacun l'écoutait, joyeux, flatté inconsciemment de se savoir son parent. Le portrait même du Héros du Pacifique, qui décorait la salle, semblait prêter attention. N'était-il pas, lui aussi, un neveu du personnage?

— Tu as bien fait de te fixer dans la capitale, disait le caballero à doña Juana Clotilde, en se servant une assiettée de pot-au-feu de poule, posément. Tu pourras ainsi éduquer tes enfants sans te séparer d'eux. Et tu pourras aussi marier bien tes filles...

Mais, remarquant que Clotilde pouffait de rire :

— Ah, c'est vrai! Elles sont déjà fiancées, Clotilde à ce jeune homme de Santiago duquel tu m'as parlé, Liria à monsieur...

Erasmo s'inclina, souriant, vers la nappe.

Mais Ester leva son nez rouge, comme un petit coq sa crête.

— Son père était étranger, dit-elle avec une arrogance ingénue. Il vint en Amérique pour des raisons de santé. Son oncle est cardinal à Rome. Sa mère, Rosenda, est une dame exemplaire : monsieur Las Heras la distingue entre ses fidèles. Elle est ma meilleure amie.

— Ah, ah! mâcha le caballero, prenant son verre empourpré de vin.

— Je voulais qu'elles attendent encore, gazouilla Mme Herrera, regardant ses filles avec des yeux languides. Elles sont trop jeunes.

L'aînée se mit à rire, faisant danser ses boucles :

— Maman voudrait que nous restions vieilles filles!

Don Juan Fernando rit également, mais sans bruit.

— Il est bon de se marier jeune, dit-il, contemplant son assiette de petites empanadas frites qu'on venait de lui servir. J'étais jeune encore lorsque je me suis marié avec Herminia, ma première femme. Rafael, notre bon frère aîné, m'avait amené à Santiago pour que je lui tienne compagnie. Il y habitait avec sa famille, menant grand train. Il avait de très bonnes relations, il donnait des bals et des fêtes auxquelles assistaient des gens de la grande société. Il voulait que ses enfants, Juan Anselmo et Gabriela, se marient bien... Ah! Rafael! Il était riche et somptueux.

— Et si gentil! s'exclama doña Juana Clotilde, mettant plus de sucre sur ses empanadas. Il était comme le père de toute la famille. Quand mon père tomba malade, il nous fit venir à Chillan pour nous avoir près de son hacienda, et il nous installa une grande maison. Ma mère l'adorait. Lorsque je me suis mariée, il me fit cadeau du costume de noce, de soie bleue pâle à longue traîne; à José Manuel, il donna une bague avec un camée splendide.

— J'étais très bien chez lui, continua le caballero. Je l'accompagnais dans ses promenades, dans sa voiture aux chevaux superbes, et le soir j'allais avec Juan Anselmo au théâtre ou aux arcades de la place. Mais peu après, j'allai travailler à Valparaiso. Comme j'avais de nombreuses recommandations, j'eus vite des amis excellents. Et un jour je fus présenté à la maison de celle qui devait être ma femme. Oh! c'était une famille riche, très

connue! Je ne me serais pas imaginé que j'épouserais une des jeunes filles.

— Pourquoi donc? dit doña Juana Clotilde, regardant son frère de biais. Notre famille est distinguée aussi. Ma mère était une grande dame. Si respectable et si délicate! Et ma grand'mère Mercédès? Si hautaine! Tous, même sa fille unique, ne lui disaient que Votre Grâce. Et mon grand-père Nicolas? Il était espagnol et noble : dans la maison on conservait son portrait avec sa cape rouge. Et nos bisaïeuls, don Anselmo et doña Tadea ? Quelle grande villa ils avaient à Santiago! Et combien d'argent gardait le caballero dans des sacs de cuir que les esclaves exposaient souvent au soleil!

— C'est vrai, murmura don Juan Fernando, s'inclinant. Mais, tu le sais bien, cette grande fortune se perdit du jour au lendemain. Et la famille, sans ressources, dut émigrer dans le Sud. De nos frères, seul Rafael réussit à faire fortune.

Et, après avoir bu une gorgée de vin :

— Mon mariage fut une chose providentielle. Il se fit en peu de temps et à la joie de tous. Si Herminia n'avait pas été riche, je l'aurais aimée de même. Mais notre bonheur ne dura pas. Lorsque notre fille, Conchita, naquit, Herminia tomba malade et rien ne put la sauver. Je restai seul avec l'enfant!

Don Alejo leva sa barbe grise de son assiette de mouton aux oignons :

— Ah! Conchita! s'exclama-t-il. Quelle petite, si intelligente, si sympathique! Lorsqu'elle vient en vacances à l'hacienda de Juan Anselmo, elle nous amuse tous.

Don Juan Fernando le remercia d'un sourire.

— Quelques années après, dit-il, sans laisser pour cela de manger, la guerre fut déclarée, et le combat naval eut lieu où Arturo, qui était neveu de ma femme (il regarda le portrait du Héros qui décorait la salle à manger), se sacrifia héroïquement pour la patrie. La Répu-

blique entière s'émut, mais à Valparaiso ce fut un délire; le peuple emplissait les rues, acclamant le héros sans pareil... Après, quand on inaugura le monument, on fit des fêtes comme on n'en avait jamais vu. Les autorités, les gens, le peuple, ne finissaient pas d'honorer la famille du héros. L'enthousiasme était indescriptible!

— Quel aura-t-il été en effet, murmura Juan de la Cruz, quand maman raconte que dans notre ville il fut si grand!

— C'est qu'Arturo est né ici, dans l'hacienda de ses parents, dit doña Juana Clotilde, mouillant ses lèvres dans son verre. C'est pour ça qu'on lui a érigé aussi un monument dans la ville.

Ils écoutaient tous, attentifs : les vieux, bercés par ce patriotisme sentimental, caractéristique de la race; les jeunes, transportés en plein rêve merveilleux. Don Juan Fernando souriait du fond de sa barbe, béatement.

— Par malheur, dit-il, renouant son discours, Herminia n'existait plus, et moi, je m'étais remarié. La solitude m'accablait et je n'avais personne pour soigner ma petite... Mon second mariage fut une chose inespérée. Au cours d'un voyage que nous faisions, Juan Anselmo et moi, nous nous arrêtâmes dans une ville où nous fîmes la connaissance d'une dame qui avait une fille très belle. Elle était presque une gamine, et elle ne remarqua pas Juan Anselmo, qui était aussi jeune et beau garçon, mais moi, qui comptais déjà pas mal d'années...

— La chance et le linceul nous viennent du ciel, interrompit Pilar, souriant largement. C'est ce que je dis. Tant que l'âme est dans le corps, on peut conserver l'espoir. Chacun a l'âge qu'il porte.

Alonso se retourna vivement vers la vieille demoiselle:

— Alors, ma tante, vous devrez attendre encore. Vous ne portez pas plus de quinze ans!

Ils rirent tous, bien qu'avec discrétion.

— Je suis très heureux avec Alicia, ma seconde femme, continua le caballero en emplissant son verre de vin mus-

cat. Nous avons six enfants et notre vie est tranquille. Oh! mes affaires ne marchent guère! J'ai beaucoup de frais, et la fortune que m'a laissée Herminia appartient à sa fille. Mais Alicia est forte, active, et moi, je me conserve bien...

— Tu es très jeune, lui dit la señora, regardant sa barbe dorée.

Le caballero s'inclina en riant sourdement.

— C'est que j'ai une femme jeune et jolie, murmura-t-il. Je suis obligé de paraître jeune.

— Ah, méchant ! s'exclama doña Juana Clotilde, rieuse, comprenant enfin la cause de la blondeur inaltérable de son vieux frère.

Le fou, cauteleux, laissa voir par la porte la moitié de son corps et jeta sur les assistants un regard hésitant. A son tour, le chien, qui le suivait, montra sa tête à la gueule tendue. Alonso et les jeunes filles restèrent perplexes, ne sachant que faire. Mais Juan de la Cruz lança à l'importun un regard terrible tout en faisant le geste de se mettre debout. Le bouffon s'échappa vivement, riant tant qu'il pouvait. Le chien disparut d'un saut.

Don Juan Fernando se tourna vers sa sœur, l'air interrogateur.

— C'est un pauvre innocent qui chante très bien, répondit doña Juana Clotilde, comme s'excusant. José Manuel s'amusait beaucoup avec lui : il le faisait chanter et faire des grimaces devant les invités. Il était si gai, José Manuel, et si gentil! Que le Seigneur le garde dans son saint royaume! Ah! je ne pourrai jamais me consoler!

Mais Clotilde dressa son front, impérieuse :

— Maman, ne vous affligez pas! Vous savez que cela vous fatigue, et il faut vous soigner pour pouvoir éduquer vos enfants.

Don Juan Fernando inclina sa tête chauve, approba-

teur, et, empoignant son couvert pour attaquer son dindon rôti :

— Es-tu contente à Santiago? demanda-t-il à sa sœur, afin de la distraire. Vis-tu là-bas avec le luxe qui correspond à ta fortune?

— Oh! très contente! répondit doña Juana Clotilde, déjà sereine. Il y a tant d'églises et tant de bons prédicateurs!

— Je crois que tu auras beaucoup de relations, que Clotilde aura trouvé un bon parti...

Juan de la Cruz plissa les lèvres :

— Elle pourrait en avoir trouvé un meilleur, murmura-t-il.

— Ah! ah! rit le caballero. Riche et orgueilleux, comme son oncle Rafael. Digne arrière-petit-fils de doña Mercedes la pointilleuse, de don Nicolas à la cape rouge!

Mais la señora intervint, sévère :

— L'orgueil est une grande faute. Le Seigneur a dit: « Celui qui se hausse sera humilié, celui qui s'humilie sera haussé. »

Les jeunes filles rirent, Erasmo se mordit la langue.

— Et les fils de ton mari? demanda don Juan Fernando à la señora, diplomatiquement. Ils ne sont plus avec toi?

— Non. Les deux garçons sont bien placés. Corina vit avec eux. Trinidad (elle s'arrêta, troublée) est morte.

Alonso et Juan de la Cruz regardèrent don Alejo. Le pacifique caballero, les yeux baissés, coupait en menus morceaux une grande tranche de melon qui débordait de son assiette et faisait surgir son buste comme d'un croissant de lune.

Don Juan Fernando toussa, un peu nerveux : il connaissait la triste fin de la jeune fille et le rôle peu honorable que son frère avait eu dans cette lamentable histoire.

— Je suis heureux que vous soyez bien à Santiago!

s'exclama-t-il pour dissimuler sa gêne. Je suis enraciné à Valparaiso, mais dernièrement j'ai eu l'idée de me transporter à la capitale, et peut-être réussirai-je à la réaliser. Alors je pourrai vous servir; j'ai à Santiago de bonnes relations...

Les domestiques servaient le thé, indispensable après tout déjeuner distingué. Alonso et les jeunes filles sortirent. Don Juan Fernando but quelques gorgées de thé, tira de sa poche un havane, l'alluma et se mit debout.

— Excusez-moi, j'ai encore quelque chose à faire.

Et, enveloppé dans le voile bleu de son cigare, il partit droit, laissant derrière lui un sillage de parfum.

XV

LES JEUNES GENS EXALTES

Seuls Mme Herrera, qui continuait de prendre son thé, et Juan de la Cruz, qui demeurait taciturne, restaient à la salle à manger. Le bourdonnement des mouches se déroulait dans le silence, comme un fil interminable. Mais bientôt le garçon leva le front, regarda sa mère.

— Vous avez entendu ce qu'a dit l'oncle Juan Fernando? murmura-t-il On dirait qu'il sait que le fiancé de Clotilde est un... quelconque.

— Non, Marcial est un garçon gentil, riche, et il fait son droit. Sa famille est de la province, mais distinguée; un de ses oncles était sénateur.

— Peut-être, mais lui, c'est un pauvre diable, sans talent, sans manières, et qui n'arrivera jamais à rien. Il ne sait même pas s'habiller!

Doña Juana Clotilde sourit, apitoyée. Elle se tut.

De la galerie en terrasse, la voix du fou qui chantait et les rires des jeunes filles arrivèrent. Juan de la Cruz se leva, nerveux, et, regardant sa mère de nouveau :

— L'oncle Alejo vous a-t-il parlé? Il veut échanger

son cheval, qui ne peut plus se tenir de vieillesse, pour le poulain que je suis en train de dresser.

— C'est qu'il a besoin d'un cheval plus jeune pour ses voyages...

Juan de la Cruz ne répliqua pas. Mais peu après, avec une ardeur subite :

— Maman! s'exclama-t-il, ouvrant les bras. Depuis que mon père est mort, toutes les personnes de votre famille vous entourent et vous les comblez; aux tantes et aux cousines, vous faites mille cadeaux; aux oncles, vous prêtez de l'argent qu'ils ne vous rendront jamais. Seul l'oncle Juan Fernando est désintéressé. Voilà un homme! hautain, distingué et si élégant!

— Juan Fernando est le frère que j'aime le plus, dit la señora. Mais tous sont des caballeros.

Le garçon resta à regarder en silence une des fenêtres, pleine de clarté et de feuillage. Le chant du bouffon et le rire des jeunes filles arrivaient du dehors, de plus en plus animés.

— Tout va mal depuis que papa est mort, reprit Juan de la Cruz, plus calme. Voilà six mois qu'on a commencé les partages et, jusqu'à présent on n'a rien fait. Cependant le juge et l'exécuteur testamentaire empochent et empochent... On dit que ce sont eux qui en retardent l'issue.

— Ne le crois pas, mon petit, murmura doña Juana Clotilde. Ortiz et don Pablo sont des personnes honorables.

— On m'a raconté que Jacinto passait sa vie à se saouler au magasin, continua Juan de la Cruz; en fêtes continuelles, scandaleuses.

— Des racontars, mon enfant. Jacinto est un jeune homme correct.

— On m'a dit que Pacifico passe son temps dans les terres qu'il a achetées. Il paraît que les travailleurs ne

faisaient que s'amuser et que Leonardo, le neveu de Crispin, s'est tué parce qu'il était saoul.

— Des racontars. Ton père considérait Pacifico comme un fils.

— J'ai appris que les gens de la Villa vendaient tout ce qu'ils pouvaient. On dit qu'Agustin s'est presque noyé pour avoir emmené à la ville, un jour de crue, une charrette comble. Il aurait mieux valu que son bête de père le retirât mort de l'eau!

— Mon enfant, s'exclama la señora, scandalisée. Il faut aimer son prochain comme soi-même!

— Mais, maman! cria le garçon, s'enhardissant à son tour. Vous n'entendez rien aux affaires, vous ne savez pas compter et vous ne voyez rien du tout.

— Dieu m'aidera, soupira doña Juana Clotilde, se levant de table.

Juan de la Cruz haussa les épaules, et, ouvrant une porte, il sortit dans la galerie postérieure, en terrasse sur la vallée.

La réverbération de midi était là éblouissante, mais la brise du Sud y maintenait une température agréable. Les jeunes gens entouraient le bouffon, s'amusant de ses farces : Clotilde, les deux cousines, Zenon assis sur le banc, Liria, Erasmo, Alonso, appuyés contre la balustrade peinte en bleu. Secouant ses pieds difformes, berçant doucement son gros corps, le fou dansait une vieille danse tout en chantant de sa voix puissante :

Ah!
J'ai glissé hier en dansant,
Ah!
Sur un brin d'iris en fleur,
Ah!
Comme le brin était fin,
Ah!
Nous glissâmes tous les deux.

— Epatant! s'exclama Zenon, riant au point de montrer ses gencives.

Erasmo tendit une cigarette au chanteur. Le fou la reçut tout vibrant de rire.

Accoudé sur la balustrade, Juan de la Cruz contemplait sans les voir les hautes collines des vignes, qui fermaient la vallée, crépues de cultures et qui paraissaient atteindre le ciel haut, sans un nuage.

Un gamin, bouffi, négligé, à l'aspect comique, s'avançait dans la galerie. Les yeux et la bouche si ouverts qu'ils faisaient dans sa figure enflammée trois trous d'ombre, la panse proéminente sous sa chemise à moitié dehors, il marchait vacillant, tenant dans sa main potelée un petit paquet. Tous le regardèrent : ceux de la maison amusés, les autre intrigués.

— Andres! s'écria Liria, allant au-devant du gamin. Tu m'apportes encore des œufs de perdrix?

— La Bouche-bée! cria Alonso, se tordant de rire.

— La Bouche-bée! répéta Nico, lançant un éclat de rire extravagant.

L'enfant voulut sourire, mais ses paupières ne purent se plier, ses lèvres ne réussirent pas à s'unir. Il tendit son paquet à la señorita. Mais Juan de la Cruz, qui s'était approché, s'interposa, sévère :

— Et tes frères? lui demanda-t-il. Sont-ils de retour?

Déconcerté, Andres cligna des yeux, agita ses lèvres nerveusement.

— Non, petit patron, bégaya-t-il enfin. Ma mère croit qu'ils ne reviendront plus... Mon père les battait beaucoup.

— Ce sont des vauriens! dit Juan de la Cruz. Cayetano fait très bien de les fouetter; ils reviendront...

Le gamin se glissa de côté et passa de nouveau son cadeau à Liria. Mais à ce moment, Juan de la Cruz raya l'espace d'un coup de poing formidable :

— Des vauriens!

Tremblant de peur, Andres ouvrit démesurément la bouche, et aussi les mains. Et avec quelle horreur il vit

que les carreaux du sol montaient vertigineusement jusqu'au paquet et le frappaient avec un bruit creux épouvantable. Désolé, il cacha alors sa figure derrière ses bras et il éclata en sanglots.

Tous, même le fou, se mirent à rire aux éclats. Mais Liria, s'efforçant de garder son sérieux, prit le petit par la main, tendrement. Et elle l'entraîna dans la salle à manger.

Le soleil commençait d'empourprer la galerie, et, malgré la brise, la chaleur devenait suffocante. Clotilde et les cousines entrèrent dans leurs chambres. Les garçons décidèrent d'aller passer l'heure de la sieste dans l'allée de peupliers.

Ils gagnèrent la belle avenue ombragée par les peupliers serrés et enguirlandés de mûres ou de rosiers sauvages; leurs pointes très hautes se mouvaient à peine dans le ciel ardent, d'un bleu presque gris. Bavardant, bavardant, ils arrivèrent près de la rivière qui resplendissait sous le soleil métalliquement, et s'assirent sur les bancs rustiques installés de chaque côté.

Erasmo rejeta en arrière son chapeau et sortit un paquet de cigarettes. Les trois aînés se mirent à fumer d'un air important. Alonso, qui avait pris la canne de Zenon, faisait des dessins extravagants sur la terre molle.

— As-tu vu les journaux qui sont arrivés aujourd'hui? dit Juan de la Cruz à Erasmo, s'efforçant de ne pas tousser. De fait, le Président s'est déclaré dictateur : les Chambres n'ont pas approuvé le budget et il reste tranquille, disposant du Trésor public.

— C'est ce qui devait arriver, répliqua le jeune homme en secouant du petit doigt la cendre de sa cigarette. Et sais-tu qui a décidé l'attitude de l'opposition? Les conservateurs. Maintenant on a pu voir la force qu'a le parti conservateur dans la République. Tous les hommes de prestige, les hommes puissants sont conservateurs.

Juan de la Cruz, les yeux scintillants, fit une moue affirmative.

— Mon père est libéral, lança Zenon. Moi aussi, je suis libéral.

— Tu ne devrais pas parler ainsi, lui dit Erasmo, toi qui appartiens à une famille distinguée. Tu n'as pas entendu ce qu'a raconté ton oncle?

— Les libéraux sont les pauvres diables! s'écria Juan de la Cruz. Marcial, le fiancé de Clotilde, est libéral.

— Ah, Marcial! dit Erasmo, riant en dessous. Les choses qu'il débite et la petite jaquette qu'il porte! Que c'est amusant!

— Mais je ne permettrai jamais, poursuivit le garçon furibond, que ma sœur se marie avec un libéral.

— Ah! ah! rit Alonso, levant les yeux de ses dessins. L'année dernière, quand tu étais au lycée de Concepcion, tu n'aurais pas parlé ainsi.

— Qu'en sais-tu, morveux! rugit Juan de la Cruz, rouge jusqu'aux cheveux.

Alonso se disloqua en un rire bruyant. Erasmo se mordit la langue sans pitié.

— M. Las Heras, dit-il d'une voix grasse, est une des têtes du parti conservateur. Il appartient à une vieille famille et il est prêtre! Dans le journal qu'il a fondé, il fait une campagne sans répit et il a dans ses mains presque tous les ouvriers; il les réunit les dimanches, dans une maison spéciale (un vrai club avec billard et autres jeux), et il leur parle très éloquemment. Moi, je l'aide : j'écris dans le journal, je suis toujours au club et je parle aussi aux ouvriers, et ils m'adorent.

— M. Las Heras m'a invité aussi, dit Zenon, mais je n'ai pas voulu y aller.

— Tu as mal fait, répliqua Erasmo posément. M. Las Heras est un grand appui. Les chefs du parti le considèrent beaucoup, et la personne qu'il recommande... Je l'aide avec enthousiasme; il m'aime et me distingue, et

il m'a promis que, lorsque je serai plus âgé... Je n'en dis pas plus long!

Juan de la Cruz n'avait pas de sympathie pour Erasmo: il le savait pauvre et fils d'un étranger qui, quoi qu'on en dise, avait dû venir chercher fortune. Ses fiançailles avec Liria (ces fiançailles subites qui paraissaient « combinées » par tante Ester) ne lui plaisaient pas beaucoup. Mais les idées politiques et aristocratiques que le jeune homme étalait l'avaient impressionné fortement, et son extériorité distinguée, sa parole brillante, ses belles cravates, la perle énorme qu'il y piquait, le tenaient inconsciemment subjugué. Les mots qu'il venait de proférer avaient achevé de le conquérir.

— Très bien! exclama-t-il, convaincu. Tu iras loin, mais fais ton droit : il est nécessaire d'être avocat pour entrer à la Chambre. Moi aussi, je vais faire mon droit. La politique me plaît beaucoup : c'est l'unique chemin pour arriver à être quelque chose.

Erasmo s'anima. A son tour, il ne sentait pas de sympathie pour Juan de la Cruz, mais il désirait l'avoir de son côté, pour les fins de son mariage.

— Et toi, Alonso, que veux-tu étudier? demanda-t-il à l'enfant, l'attrapant par les épaules, dans un geste spontané de joie.

— Que sais-je, répliqua Alonso sans lever le front.

Juan de la Cruz vit l'opportunité de se venger.

— Alonso va être peintre! s'exclama-t-il, sardonique.

Les jeunes gens rirent, amusés. Peintre! En voilà une profession!

L'enfant se froissa un peu. Il estimait profondément Erasmo, et son attitude moqueuse le peinait. Mais il réagit bientôt :

— Peintre, oui, dit-il en regardant son frère, pour te peindre, toi, en singe!

Erasmo et Zenon rirent avec plus d'entrain.

Au fond de l'allée, près de la rivière, un campagnard

parut à cheval : un vieux à la barbe grisonnante étalée sur son poncho sombre aux raies vertes, monté sur un mulet gris à longue queue.

— Quijada, le pâtre, murmura Alonso, souriant.

En arrivant près des jeunes gens, l'homme arrêta sa bête, et, s'adressant à Juan de la Cruz :

— Don Pacifico est-il à la maison? lui demanda-t-il respectueusement, en ôtant son grand chapeau de paille.

— Il doit être allé voir les moissonneurs, répondit le garçon. Et les juments malades sont-elles mortes?

— Elles devaient mourir, petit patron. Cette épidémie est très mauvaise.

— Je le disais bien! s'écria Alonso en se levant. Les corbeaux vont venir. Oiseaux maudits! Ils ne nous laissent pas la paix.

Et, regardant le pâtre :

— Sont-ils des oiseaux mauvais, les corbeaux? lui demanda-t-il. Vous qui savez tant de choses, vous devez le savoir...

— Sans doute, petit patron. Ne dit-on pas que ce sont les seules bêtes qui connaissent le chemin de la ville de Garabito, où le diable habite?...

Mais pourquoi le domestique venait-il de la maison, courant avec tant d'ardeur? Il s'approcha agité, tout rouge.

— Patron, dit-il à Juan de la Cruz, Madame vous demande.

— Hein? proféra le garçon en se mettant debout.

— Elle vous fait dire de venir tout de suite; elle vous attend au salon.

Juan de la Cruz partit à pas rapides. Alonso, intrigué, le suivit.

XVI

LES OISEAUX RAPACES

Au milieu du salon, assise dans un fauteuil, doña Juana Clotilde, une lettre ouverte dans ses mains, semblait en proie à une grande angoisse; son visage était tout empourpré, sa lèvre inférieure tremblait. Appuyée sur le piano, Clotilde inclinait le front, muette et pâle.

Juan de la Cruz tressaillit, comprenant qu'il s'agissait de quelque chose de grave.

— Oh, mon petit! gémit la brave dame. Voilà la lettre que Juan Fernando m'a apportée... J'étais dans ma chambre, en prière, lorsqu'il entra, me remit cette lettre et me demanda de lui répondre aussitôt.

Le garçon prit le papier d'une main nerveuse, et, immobile, il lut à voix basse. Alonso, qui s'était approché, lut aussi, par-dessus l'épaule de son frère :

Il y a des circonstances dans la vie qui nous obligent à faire certaines démarches que nous voudrions éviter. Je n'ai pas pu prospérer dans mes affaires à cause de ma famille très nombreuse, qui m'oblige à faire des dépenses croissantes. C'est pour cela que j'ai pris une assurance sur la vie, dans laquelle j'ai placé toutes mes économies, afin de laisser un héritage à ma femme et un patrimoine à mes enfants. Mais, ces dernières années, je n'ai pu faire les payements, et le directeur de la Compagnie m'a informé qu'il me donnait jusqu'à la fin du mois comme délai pour payer. Si je ne le fais pas, je perdrai tout droit, et ma famille restera déshéritée. Dans une telle situation, j'ai pensé à toi, qui es ma sœur préférée, comme tu le sais bien. Je te prie donc d'avoir la gentillesse de me prêter la somme dont j'ai besoin : quinze mille pesos. Nous te serons, ma femme et moi, profondément reconnaissants. Si par malheur tu ne voulais pas accéder à ma demande, je me verrais obligé de prendre le seul parti qui me reste : me sacrifier pour ma famille, m'ôter la vie pour assurer l'avenir de mes enfants. Il ne me reste donc que l'aide que tu peux me prêter ou la mort.

Juan de la Cruz, qui avait pâli au point de ne montrer que deux taches roses sur ses pommettes, demeura muet. Une impression de désillusion écrasante l'étreignait. « Comment! Cet oncle, qu'il croyait être le seul digne, était aussi venu pour de l'argent? Ah!... » Mais doña Juana Clotilde, inquète, avait besoin de son avis :

— Qu'en dis-tu?

Le garçon se dressa comme s'il avait reçu un soufflet. Le sang afflua de nouveau à ses joues.

— Non, s'écria-t-il. Ce n'est pas possible! Vous ne pouvez pas continuer à être la dupe de vos frères. Les autres enfin se contentaient de peu, mais celui-ci demande quinze mille pesos. C'est trop abuser!

— C'est ce que je dis, balbutia la señora, agitée. C'est trop. Je ne peux pas...

Mais Juan de la Cruz était redevenu livide : ses yeux s'éteignaient, ses lèvres frémissaient. Doña Juana Clotilde baissa le front..

— Mon petit, murmura-t-elle d'une voix changée. Et si c'était vrai? Et si ce malheureux, dans son désespoir, portait atteinte à sa vie?

Le garçon se dressa de nouveau, rouge d'indignation.

— Non, maman! C'est un stratagème; on sait que vous avez bon cœur. Un homme comme lui, expérimenté, viveur, élégant, pensez-vous qu'il va se suicider!

— Alors?...

— Répondez-lui nettement que vous ne pouvez pas. Vous ne pouvez pas, en réalité, continuer de gaspiller la fortune que papa a gagnée au prix de tant d'efforts.

— C'est cela, dit doña Clotilde, s'enhardissant de nouveau. Je dois répondre de cette fortune!

Et, se levant, résolue :

— Allons donc parler avec Juan Fernando.

Mais le garçon fit instinctivement un pas en arrière.

— Non, maman. Allez-y, vous, toute seule.

Mme Herrera le regarda, un peu surprise. Elle, si fai-

ble, si molle d'ordinaire, se sentait à présent pénétrée de cette énergie « providentielle » qui l'avait soutenue dans les angoisses de sa vie : la mort subite de son mari, la tragédie de la malheureuse Trinidad. Elle se redressa, sortit, gagna la galerie avec une promptitude étrange, étant donné son âge et son obésité, et frappa à la porte du frère téméraire. Don Juan Fernando ouvrit aussitôt. Doña Juana Clotilde entra, l'air calme. Elle n'accepta pas la chaise que le caballero lui offrait, et, sans plus de préambule :

— J'ai lu ta lettre, lui dit-elle d'une voix qui voulait être assurée. Je le regrette beaucoup, mais je ne peux pas te prêter ce que tu me demandes. Mon époux a travaillé toute sa vie pour laisser une fortune qui assure l'avenir de ses fils. Je dois rendre des comptes...

Droit, la figure tranquille dans sa belle barbe, comme d'habitude, don Juan Fernando ne dit rien. Les conquistadors espagnols qu'on voyait dans un tableau représentant la mort d'Atahualpa, accroché au mur derrière lui, ne montraient pas une plus belle arrogance en veillant l'Inca de l'Or.

— Cherche ailleurs, dit doña Juana Clotilde, adoucissant sa voix. Tu as beaucoup d'amis. Et le Seigneur a dit: « Aide-toi, le ciel t'aidera. »

— J'ai fait tout mon possible, répondit le caballero, sans sortir de son impassibilité, et c'est seulement après que je me suis permis de venir te déranger.

— Excuse-moi, je ne peux pas, balbutia Mme Herrera, et, un peu embarrassée, elle se dirigea vers la porte.

Mais tout à coup elle se retourna, nerveuse. Et, regardant de nouveau son frère, qui demeurait inaltérable :

— J'espère que tu ne feras pas ce que tu as dit dans ta lettre. La vie ne nous appartient pas; le Seigneur nous l'a donnée, seul le Seigneur peut nous l'enlever. Pense que tu as une âme!

Elle sortit plus tranquille, dans la conscience d'avoir

fait son devoir. Elle s'éloigna lentement, se signant avec dévotion.

Le soleil, moins ardent, poudrait d'un or doux les pivoines et les œillets du jardin. La brise, plus vive, agitait dans le ciel les cimes bleues des eucalyptus qui montaient de la vallée. Des vols criards de merles sifflaient autour des figuiers et des cerisiers du verger en pente; tandis que d'innombrables lézards mettaient des éclairs verts sur les roches grisâtres qui soutenaient la galerie postérieure.

Les portes commencèrent à s'ouvrir, et la famille, les parents, se retrouvèrent dans la cour des orangers, tranquilles, placides comme tous les jours, attendant le goûter pour partir ensuite se promener dans la campagne parée par la saison. Mais Juan de la Cruz semblait préoccupé, Clotilde était un peu pâle et la señora ne se montrait pas. Les autres bavardaient joyeusement.

Mais bientôt on entendit un bruit de roues, et la voiture de la maison, traînée par ses chevaux fougueux, grimpa rapidement et s'arrêta devant la galerie. Le vieux surveillant, qui servait de cocher, et le postillon descendirent, et, guidés par don Alejo, ils se dirigèrent vers la chambre du caballero, qui devait partir. Aussitôt ils sortirent les bagages, la malle, les valises.

Les tantes et les jeunes gens regardaient de temps à autre vers l'extrémité de la galerie : ils attendaient don Juan Fernando pour entrer dans la salle à manger. Quelle fut donc leur surprise lorsque enfin ils le virent apparaître en tenue de voyage, ganté, couvert de son cache-poussière en soie, dans les mains une petite valise de cuir de Russie.

Il s'avançait, dressé, rose, souriant dans sa belle barbe, comme toujours. Les dames se mirent debout et tous entourèrent le caballero, montrant leur surprise et leur empressement : « Comment? Il partait sans prendre le thé! Il était de bonne heure encore... » Mais don Juan Fernando s'excusa, aimable, raisonneur : « Il le regret-

tait beaucoup. Mais il voulait arriver vite à la ville pour se coucher tôt et pouvoir prendre le lendemain, de bonne heure, la diligence. Il les remerciait infiniment... »

Un peu agitée encore, doña Juana Clotilde apparut à la porte du salon. Elle admonesta aimablement, à son tour, le voyageur, mais, voyant la résolution de celui-ci, elle n'insista pas. Le caballero déposa dans la voiture les objets qui l'embarrassaient et il commença de prendre congé. Il donna l'accolade aux dames, serra la main aux jeunes gens, disant à chacun un mot tendre ou spirituel. A doña Juana Clotilde : « Je souhaite que tu restes en bonne santé et que tu reviennes bientôt à Santiago » ; aux jeunes filles : « que vous trouviez dans le mariage le bonheur attendu » ; à Pilar : « que tes espoirs se réalisent, tu es jeune encore » ; bavard, riant, gentil comme toujours. Les jeunes filles et les garçons souriaient, enchantés. Doña Juana Clotilde rayonnait de satisfaction.

Enfin, don Juan Fernando se dégagea de l'aimable groupe et monta en voiture, agile comme un jeune homme. Il sourit aux jeunes filles, galant, et, regardant Juan de la Cruz :

— Tu ne m'accompagnes pas?

— Mais si, mon oncle, certainement!

Et le garçon, qui ne pensait pas aller à la ville, grimpa d'un saut, et il s'installa au côté du voyageur.

Don Juan Fernando s'inclina en un dernier salut d'adieu. Et la voiture partit lentement.

Calmée, souriante, comme si on lui avait ôté un poids qui lui pressait le cœur, doña Juana Clotilde entra dans la salle à manger. Tous la suivirent, bruyants. Mais don Alejo courut entraver son cheval qui l'attendait près du chai. Alonzo se mit à regarder l'allée par où la voiture s'éloignait, sombre, rêveur. La présence de cet oncle inconnu lui avait produit une sensation singulière d'enchantement, mais le souvenir de cette maudite lettre le

bouleversait à un tel point qu'il était comme abasourdi.

Le petit Marcos l'appela du corridor.

— Venez voir le fou! Il est furieux et il dit des choses...

Alonso regarda don Alejo, qui achevait d'entraver son cheval, et, possédé d'une idée diabolique, il sauta vers l'enfant, le prit par le cou, par les épaules et il l'entraîna dans la galerie.

Surpris, Marcos regarda autour de lui, et, apercevant don Alejo, il lança un cri étrange; puis, se recroquevillant, il fit un grand effort, réussit à se libérer et se sauva à la course.

Alonso et don Alejo, qui revenait à la salle à manger, se rencontrèrent face à face.

— C'est Marcos! s'exclama le gamin, regardant le caballero avec une colère sauvage, Marcos! Vous ne le connaissez plus?

Blême, don Alejo baissa les yeux.

— Que veux-tu que je fasse? murmura-t-il d'une voix cassée. Je suis pauvre; je ne peux pas l'élever comme un fils. Il est bien, ici, chez Juana Clotilde.

A son tour, l'enfant inclina le front, honteux, remué jusqu'aux larmes. N'osant entrer ainsi dans la salle à manger, il s'éloigna dans la galerie, traînant un peu les pieds. Mais, en passant devant la chambre des jeunes filles, il leva les yeux et regarda dedans. Tournant le dos à la porte, debout devant la table de toilette, Clarisa, les bras levés, attachait ses cheveux épars avec un large ruban vert. En sursaut, l'enfant raccourcit le pas. Sa petite cousine lui manifestait, dans ses regards, ses paroles, ses moindres gestes, une admiration, une sympathie, une tendresse évidentes. Enflammé par d'autres illusions, il n'y faisait pas attention et même se moquait quelquefois d'elle. Mais le réveil de la puberté lui avait suggéré récemment des idées folles, et il se promettait maintenant de profiter de la première opportunité qui

s'offrirait. Celle-ci était excellente. Il revint sur ses pas, nerveux. Mais la petite sortait déjà, et, l'enveloppant de son tendre regard, elle courut vers la salle à manger.

Au crépuscule, la maison, si joyeuse d'ordinaire, était plongée dans un silence étrange. L'histoire de la lettre s'était répandue, et la famille, les parents, gênés, parlaient bas dans leurs chambres ou déambulaient, pensifs, dans les galeries. Assis dans la cour des orangers, Erasmo, Liria et Alonso faisaient des commentaires à mots couverts.

Le ciel qui se décolorait semblait un immense coquillage de nacre. A l'Orient, l'ombre montait en une douce fumée violette. Dans les arbres du verger, les oiseaux versaient les perles de leurs derniers gazouillements. De la vallée, déjà froide, arrivaient l'arome pénétrant du poleo, la rumeur vague de la cascale, le mugissement tremblant de quelque veau égaré.

Le soir s'éteignait, délicieusement frais, lorsque la voiture, revenant de la ville, se fit entendre dans l'allée de peupliers, et bientôt elle grimpa dans la cour. Juan de la Cruz descendit lestement, et, agité, les yeux rougis, il entra au salon.

Dans l'ombre envahissante, que la dorure des tableaux, les éclats de cristal de la lampe déchiraient à peine, doña Juana Clotilde, assise sur le canapé, priait dévotement, égrenant sous son châle son chapelet de nacre et d'or. Le garçon éclata en sanglots convulsifs :

— Maman! gémit-il. L'oncle va se tuer. J'ai vu le revolver, les lettres qu'il a écrites, pour la tante, pour le directeur de la Compagnie d'assurances, pour vous...

— Comment, mon petit! répliqua la señora. Il était pourtant si calme.

— Il va se tuer, maman, continua Juan de la Cruz. Il m'a dit que nous allions demain chercher son cadavre et que nous l'enterrions chrétiennement...

Les pleurs l'étouffaient, ses dents s'entre-choquaient.

— Calme-toi, mon petit, murmura doña Juana Clotilde.

Mais le garçon, hors de lui, s'inclina vers elle, les mains jointes, serrant son mouchoir :

— Maman, donnez-lui ce qu'il vous demande!

— Bien, mon petit! répondit Mme Herrera du fond de son cœur, se soulageant du poids qui l'oppressait.

— Lui qui a tant de relations, poursuivit le garçon, combien il pourra nous servir à Santiago!

Et, sans plus pleurer, il courut à la chambre de sa mère, fit tinter des clefs, crier des meubles et revint tout de suite, portant dans une main un carnet de chèques, dans l'autre un encrier. Il remplit un chèque en une seconde et le présenta à la señora. Doña Juana Clotilde signa lentement, gênée par la demi-obscurité.

Le jeune homme s'empara du précieux papier et sortit en courant. Il prit le cheval du postillon encore sellé et, tel qu'il était, sans poncho et sans éperons, il monta d'un bond, détacha la longe des guides et partit rapidement. Aussitôt, le bruit précipité d'une course effrénée résonna dans l'allée de peupliers.

Ceux qui étaient dans la galerie et avaient entendu les pleurs du garçon se levèrent alarmés. Alonso sortit au jardin.

— Les corbeaux! s'exclama-t-il d'une voix sourde.

Les sinistres oiseaux arrivaient de tous les points de l'horizon, en vols noirs, hostiles, qui tachaient le ciel vaguement vert. Impétueux, agressifs, ils dessinaient des cercles énormes. Ils planaient un instant, rusés, sur la proie sûre, et ils descendaient furibonds, vers le fond de la vallée. Mais de nouveaux vols arrivaient ensuite, plus sombres, plus terribles. Le ciel était plein de leurs vols menaçants. Le fou avait dit vrai : ils semblaient vouloir dévorer toute l'hacienda.

FRANCISCO CONTRERAS.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

René Dumesnil : *Gustave Flaubert, l'Homme et l'Œuvre,* Desclée de Brouwer et Cie. — Gérard-Gailly : *L'Unique Passion de Flaubert, « Madame Arnoux »*, Le Divan. — Antoine-Orliac : *La Cathédrale symboliste : Délivrance du Rêve,* Mercure de France. — Jean Pommier : *La Mystique de Baudelaire,* Les Belles-Lettres.

Dire de l'ouvrage de M. René Dumesnil (**Gustave Flaubert : L'Homme et l'Œuvre**) qu'il est un grand et beau livre, c'est être simplement juste. L'érudition et la ferveur s'y marient d'une manière heureuse. Voilà donc un ouvrage informé, qui peut satisfaire les esprits exigeants et qui est capable de plaire à tous ceux qui aiment les Lettres. Aussi bien, M. René Dumesnil a passé toute sa vie en tête à tête avec Flaubert. Il s'est épris passionnément de lui en sa jeunesse, et une étude attentive et prolongée n'a fait que confirmer son enthousiasme. « Il est de ceux qu'on n'aime pas à demi », dit-il. C'est parce qu'il aimait que M. René Dumesnil a voulu connaître et s'expliquer. L'amour ouvrant le chemin de la connaissance, aimable vision! Entendons-nous. M. René Dumesnil nous offre tout autre chose qu'une suite d'effusions tumultueuses. Il aime Flaubert, mais jamais il n'abdique la clarté intellectuelle. Et si la ferveur a suscité son livre, partout règne un lucide effort pour comprendre et pour expliquer. M. Dumesnil se révèle psychologue expert aux bonnes méthodes d'analyse, et, derrière le psychologue, il est un médecin de carrière qui n'a garde d'omettre la physiologie. Flaubert était d'une famille de médecins; lui-même gardait l'empreinte profonde de cette origine; il trouve en M. Dumesnil le critique qui est aussi un médecin; tout est donc pour le mieux. Le livre d'aujourd'hui a eu pour point de départ un autre livre de M. Dumesnil, écrit

il y a trente ans et qui s'est enrichi au cours de longues années d'étude et de méditation :

Faire connaître l'origine des œuvres de Flaubert, et pour cela Flaubert lui-même, c'est exactement le but de ce livre.

Ainsi s'exprime M. Dumesnil. Par sa méthode, le livre se rattache donc à la critique de la seconde moitié du XIXe siècle, qui considérait l'œuvre d'art comme un produit qu'on cherchait à expliquer par la connaissance de son auteur, lequel s'expliquait à son tour par ses origines, les circonstances agissantes de sa vie et l'influence des milieux successifs où se forma son esprit. Une telle méthode entraîne un monde de recherches, que M. Dumesnil a conduites avec ténacité, scrupule et sens critique. Un critique résolument d'aujourd'hui emploierait sans doute des méthodes assez différentes. Un examen très serré des méthodes d'explication de l'œuvre par les renseignements qu'on peut obtenir sur l'écrivain et par l'influence des circonstances et des milieux oriente maintenant la critique, qui va de l'avant vers des voies qui s'éloignent des routes tracées par le XIXe siècle; mais cela n'enlève rien ni au mérite ni au charme du livre de M. Dumesnil. Le portrait de Flaubert se compose avec relief, il se tient, il vit. Les portraits des êtres qui gravitent autour de lui aussi captivent. Comme elle est bien saisie, la physionomie de ce Maxime du Camp, arriviste fort adroit, qui se pousse dans la carrière de l'amour, des honneurs et du profit avec tant de bonheur et qui, au fond de lui-même, jalouse âcrement l'obscur Flaubert, l'artiste exigeant et loyal qui est resté fort en arrière quant à la réussite terrestre. On songe toujours à la mélancolie des artistes intransigeants qui, après avoir sacrifié la réussite au désir de ne pas trahir leur idéal, regardent avec quelque envie les intrigants qui ont fait de l'art un moyen de parvenir; on parle moins des morsures secrètes de ceux qui ont triomphé en étranglant leur rêve. Chacun de nous apporte avec lui son poème intérieur, qui est sa raison de vivre; cela n'a rien à voir avec le bien, le mal, le juste, le devoir, le vrai, l'utile, l'idéal, etc... Mais celui qui trahit son poème intérieur, je sais bien que le poème se venge de lui d'une manière ou d'une autre.

Nul écrivain ne faisait des actions plus honorables et plus socialement utiles que Sainte-Beuve lorsqu'il écrivait ses *Lundis*; mais il avait raison d'être triste et de se haïr, car il savait bien qu'il avait trahi son poème intérieur et qu'il n'était plus que le cadavre de lui-même.

Le chapitre sur les amours de Flaubert est fort intéressant. Il est conduit, comme la plupart des autres chapitres, avec l'art d'être riche sans superflu et avec beaucoup de tact dans le choix des épisodes concrets, particulièrement révélateurs. Il faut louer aussi l'excellent choix des citations, toujours fort significatives. J'aime que M. Dumesnil n'ait pas omis ce fragment de lettre que Flaubert écrivit à dix-sept ans :

> Vraiment, je n'estime profondément que deux hommes, Rabelais et Byron, les deux seuls qui aient écrit dans l'intention de nuire au genre humain et de lui rire à la face. Quelle immense position que celle d'un homme ainsi placé devant le monde!

On rêverait longtemps devant ces lignes étonnantes! J'aime aussi que M. Dumesnil ait rapporté ces mots de Flaubert, alors occupé à écrire *Madame Bovary* :

> Je tourne beaucoup à la critique : le roman que j'écris m'aiguise cette faculté; car c'est une œuvre de critique, ou plutôt d'anatomie.

Une phrase révélatrice au possible!

Çà et là, on peut naturellement entrer en discussion avec M. Dumesnil. Trouver de profondes ressemblances entre La Fontaine et Flaubert, parce que tous deux ont du sang champenois dans les veines : ici la méthode de M. Dumesnil l'égare. M. Dumesnil fait connaître tous les êtres réels qu'il faut découvrir derrière les personnages de *l'Education sentimentale*; je découvre avant tout la richesse de l'imagination psychologique qui les nourrit. Lorsqu'un personnage de roman est de ceux qui comptent, l'essentiel n'est jamais ce qui est copié sur des personnages réels. Il y a tout de même quelques données assez résistantes dans les sables mouvants de l'esthétique et de l'art.

Le livre achevé, on est fixé sur « l'impersonnalité » de Flaubert. Nulle œuvre ne plonge davantage dans la vie

propre de l'écrivain. Entre les théories et les œuvres de Flaubert, il y a une marge considérable. Et je dis : Tant mieux! Si un artiste ne met pas en dépit de lui-même autre chose dans son œuvre que dans ses théories, il est bien rare qu'il m'intéresse.

§

Parfois je me dis : A force de chercher des renseignements sur un écrivain, sur ses amours, sur ses amis, sur ses faits et gestes, on en arrive à ne plus méditer son œuvre, qui est la chose capitale. Mais quand je lis des travaux comme ceux de M. Gérard-Gailly (**L'unique passion de Flaubert : « Madame Arnoux »**), ils me font tant de plaisir que je m'écrie : Chercheurs, profitez de la licence qui vous est donnée d'explorer dans le détail tout ce qui touche à la vie d'un écrivain. A la faveur de ce droit qui permet de faire brèche dans le fameux mur de la vie privée, quelles trouvailles, riches de suc humain! Quelles situations paradoxales, souvent plus romanesques que les romans, et quel butin pour la méditation! M. Gérard-Gailly est un enquêteur du passé qui laisse loin derrière lui les meilleurs détectives des romans policiers, et comme il sait accuser la valeur humaine de ses trouvailles particulières, on le suit dans ses recherches avec beaucoup de complaisance. Il a mis en vive lumière, derrière Mme Arnoux, la carrière d'Elisa Foucault, devenue par la suite Mme Judée et enfin Mme Schlésinger. Grâce à lui, Mme Arnoux est devenue le personnage qu'il faut pour mettre au centre de l'œuvre et de la vie de Flaubert. Elle aurait été l'unique femme qui ait vraiment régné sur la vie et sur l'âme de Flaubert. Il en sait plus sur elle que n'en a jamais su Flaubert, et il eût pu lui donner des renseignements qui lui eussent expliqué bien des énigmes de sa mélancolique et un peu décevante aventure! Peut-être Flaubert eût-il pu comprendre pourquoi celle qu'il aima toute sa vie refusa toujours le don d'elle-même. Ce n'était pas le devoir qu'elle se prescrivait vis-à-vis de Schlésinger qui la retint, mais une situation singulière et fausse, un mystère même qui dominait toute son existence et qui lui était la plus impérieuse des contraintes. Flaubert ne pouvait

deviner cela! Tout comme moi, vous admirerez l'ingéniosité de M. Gérard-Gailly dans la reconstitution de cette romanesque et singulière histoire! Même dans Salammbô, ce fantôme d'Afrique, M. Gérard-Gailly retrouve Mme Arnoux, la femme de rêve et de mystère, éternellement inaccessible.

§

M. Antoine-Orliac nous donne aujourd'hui (**La Cathédrale Symboliste : Délivrance du Rêve**) le tome premier d'un ouvrage qui se propose d'être une vaste synthèse où vivent des problèmes capitaux et souvent fort obscurs. On devine qu'un tel ouvrage lui a demandé force méditations; il touche à l'essence de tout ce qu'on peut nommer le sentiment poétique moderne, et mieux encore il plonge à vif dans les problèmes personnels de M. Orliac. Un tel ouvrage est donc un vaste panorama historique, une méditation aux mille formes sur le problème philosophique, métaphysique et poétique du rêve, et même en sourdine sur la signification sociologique de cette moderne « délivrance du rêve ». M. Orliac nous offre assez souvent des pages où il capte en poète le frisson poétique d'un autre poète, et il jette même de beaux coups de sonde en profondeur; dans l'ensemble, il nous apporte un livre qui compte sur un des sujets les plus délicats qu'on puisse rêver. Si l'on peut admettre que la pointe la plus vive de la poésie précède l'époque et témoigne sur les mouvements les plus secrets de son « moi profond », il faut considérer comme un fait capital la continuité d'inspiration qui lie étroitement tous les poètes (en vers ou en prose) qui furent les *« voyants »* de notre temps et qui eurent les antennes les plus fines pour saisir les ondes d'un fleuve secret qui s'amasse sous les visibles aspects du monde moderne. Faites-y attention, la poésie spécifiquement moderne (elle est parfois chez des prosateurs) est nettement orientée. Une certaine sensibilité mystique des poètes a précédé le courant mystique des philosophes, et ce qu'il me faut bien appeler la perméabilité au mysticisme de milliers d'hommes moyens. Saisissons les mouvements lents et impondérables qui échappent aux historiens et qui sont souvent décisifs! Cet envahissement de notre poésie

et de notre sensibilité par un puissant appel de rêve à longues résonances mystiques a droit d'inciter à la réflexion. Derrière la ruée plus acharnée que jamais à la conquête des biens visibles, derrière la lutte sans merci pour leur possession, s'affirme un autre courant contraire, qui alimente les formes vivantes de la poésie : la rupture de l'adhérence entre l'homme et les formes de sa civilisation, le détachement progressif de ce Réel qui opprime sa vie et lui devient haïssable, et enfin une fuite dans le Rêve qui arrive à se définir la découverte de mondes plus vrais que le tissu de fictions dénommées réalité! Lorsqu'un tel courant s'affirme dans sa plénitude, il peut balayer un monde. On brise Spartacus révolté; la meilleure force armée échoue en face de gens qui se contentent d'affirmer que le réel ne les touche plus et que leur patrie est dans le rêve, où brille leur vraie réalité. La nature dispose de moyens subtils pour briser les chaînes d'un monde où les hommes sont résolus à ne plus se plaire, mais qui sait cela? Il est des moments singuliers, dans l'histoire des civilisations, où le débat sur la meilleure forme à donner à la société s'étouffe de lui-même lorsque la plupart des hommes répondent spontanément : « Que nous importe! La question ne nous intéresse plus. »

Ce cheminement du rêve depuis le XVIIIe siècle jusqu'à nos jours, M. Orliac le suit pas à pas dans des âmes choisies. A la page 117, je trouve un paragraphe qui est le noyau même de son livre. Le voici :

Avec Balzac, Nerval, Villiers, se précise, pourrait-on dire, la science du songe. Tout ce qui n'était au XVIIIe siècle que communion avec la nature, rêverie philosophique ou ravissement mystique, divagation où flottait la pensée sans direction ni terme, bercement au gré du loisir et de l'inspiration, évocation de quelque imagerie brillante, déroulement de pensée mobile et flexueuse, tout ce qui avec le romantisme, par réaction contre la raison classique, était devenu lyrisme sentimental, idéalisme sensuel, attirance panthéistique, semble avec eux s'organiser pour un coup de sonde vertigineux vers un autre monde occulte, pour l'exploitation d'un domaine vierge par une sorte de contact ininterrompu avec l'invisible.

Pour nos trois chercheurs d'inconnu, le songe n'est plus une

sorte de divertissement de la pensée, mais une réalité seconde qui se superpose à la vision de chaque jour.

Le sujet était souvent fort difficile à débrouiller et, par lui-même, il touche au vague. Çà et là cependant, je crois qu'on pouvait obtenir une mise au point un peu plus poussée. Je l'ai senti surtout en lisant les pages relatives à Baudelaire. La question du Rêve est de première importance chez Baudelaire, mais, avec ce logicien tyrannique, la doctrine du rêve et de ses rapports avec la création poétique ne pèche point par manque de précision. Baudelaire possède une doctrine métaphysique et mystique du rêve d'une impeccable netteté. Et il avait élucidé la manière dont la vision poétique et l'expression poétique elle-mêmes se rattachent à cette question primordiale.

M. Jean Pommier (**La Mystique de Baudelaire**) s'attaque à un sujet lui aussi fort ardu et qui, pour être traité à fond, réclamerait une longue intimité avec les mystiques, l'occultisme et même la magie, et, il va sans dire, un sens esthétique et un sens poétique fort pénétrants. Il eût été bon de reprendre contact avec les néo-platoniciens et notamment avec Synesius; il n'eût pas été mauvais de respirer profondément l'atmosphère de cette pensée du moyen âge qu'on a caractérisée ainsi : « Déchiffrer ce vaste grimoire qu'est le monde, où chaque objet est une figure, où chaque événement est monitoire, où chaque chose n'a qu'une valeur de symbole, en cela consiste la tâche du savant. » La tâche que la doctrine mystique de tous les temps assignait au savant, Baudelaire la transfère au poète moderne! Ce n'est pas lui qui eût contesté la parole de Novalis : « La nature parle à l'homme en langage chiffré. » M. Pommier a remonté à Swedenborg, il a eu raison, mais je ne crois pas qu'il ait mis la main sur le plus significatif de Swedenborg par rapport au mysticisme baudelairien. M. Pommier nous donne une foule de remarques intéressantes sur les correspondances baudelairiennes et leur importance poétique. A mon gré, il laisse trop dans l'ombre certains points délicats et essentiels du sujet. Il existe, étroitement liés chez Baudelaire, une Mystique, une Esthétique et une Poétique. Ce sont les points de jonction des trois choses qui devaient être mis dans une

plus vive lumière. Comment une très vieille doctrine mystique abandonnée comme moyen de connaissance peut-elle susciter une authentique Poésie moderne? Existe-t-il des états privilégiés où l'état mystique spontané est du même coup un état poétique? De quelle manière certains états mystiques peuvent-ils engendrer une vision poétique? Quelle est la différence entre une métaphore et une « Correspondance »? Dans quelles conditions les correspondances se révèlent-elles au poète et quelle est la technique de leur emploi? Y a-t-il un type baudelairien d'inspiration tout différent de l'inspiration romantique? Comment toutes les antinomies immédiatement visibles de la poésie baudelairienne se nouent-elles à la doctrine mystique? etc., etc. En d'autres termes, la doctrine des correspondances existait avant Baudelaire chez des centaines de mystiques qui n'en tiraient aucun bénéfice poétique. Le problème capital est donc celui de l'alchimie baudelairienne, qui greffe d'une façon paradoxale sur de vieux axiomes mystiques un miracle poétique moderne. Le livre de M. Pommier, où ne manquent ni les renseignements ni les réflexions de grand intérêt, esquive peut-être en partie le point difficile et ardent du problème.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Paul-Napoléon Roinard : ***Choix de Poèmes,*** Figuière. — Fagus : *La Guirlande à l'Epousée,* Malfère. — Symbole : *La Tombe parle,* Peyronnet. — Henri Dutheil : ***Pour plaire à Lélie,*** « les Gémeaux ». — André Berry : *Lais de **Gascogne,*** Firmin-Didot et Cie. — Marcel Abraham : *Routes,* « les Terrasses de Lourmarin ». — André Dumas : *Anthologie des Poètes Français **du XVIIe siècle,*** Delagrave.

Paul-Napoléon Roinard, mon aîné, est des premiers poètes dont j'aie, adolescent, fait la rencontre. Il était né à Neufchâtel-en-Bray le 4 février 1856. *Nos Plaies,* son premier livre, date de 1886; lorsque, à peine avait-il paru, je lui en entendis lire avec véhémence ou déclamer quelques pièces dans une maison d'Asnières, je crois, où un ami m'avait emmené, je touchais tout juste à ma majorité. On me présenta à lui, je risquai un compliment gauche, il y répondit avec un peu de brusquerie peut-être; j'étais gêné, je disparus. Mais le souvenir m'était entré au cœur, de ce gaillard au front hardi, aux rudes moustaches, à la voix brève d'inflexions sourdes et

parfois douces, ferme, et que je sentais vaillant et résolu, un vrai poète dressé contre les préjugés de la pensée et de la vie, dédaigneux, compatissant, inébranlable. Pareil à ce qu'il évoquait à ma mémoire juvénile, je l'ai retrouvé plus tard, non moins décidé et souverain, miné parfois par les assauts d'une secrète misère acceptée avec un héroïsme parfait, mêlé aux sursauts des revendications anarchistes, empli d'orgueil et de bonté, très doux aux pauvres et méprisant aux parvenus, aux lâches, aux égoïstes, qu'ils le fussent du cœur ou de la pensée.

Voici bientôt deux ans et demi qu'il a disparu de la face de la terre. Ses fidèles se sont groupés, et, en leur nom, deux poètes entre les plus purs du temps, Henri Strentz et Victor-Emile Michelet, ont composé ce **Choix de Poèmes**, que précède une préface de M. Paul Pourot.

Roinard est de ceux à qui jamais on ne rendra trop d'hommages. La vie lui fut hostile, injuste, cruelle. Son caractère d'homme ne fléchit pas, ne lui tira aucun murmure, aucune plainte. Il fit son œuvre. Il affirma sa hautaine attitude. Il accomplit magnifiquement son destin. Quant à ses poèmes, après *Nos Plaies, les Miroirs, la Mort du Rêve*, sa pensée, sa ferveur s'y exaltent en des vers souvent solides, un peu grandiloquents parfois, mais emplis de substance, de mélancolie farouche, de compassion fraternelle, de sensibilité qui se refrène. Attentif et ouvert aux formes saines de l'action et l'audace humaine à la manière d'Emile Verhaeren de qui le rapprochait une fraternelle et forte admiration, toutes formes neuves ou affinées de prosodie l'exaltaient passionnément. Il marquait une déférence sincère et compréhensive aux recherches de Mallarmé, comme il aimait Verlaine, accueillait dans l'affection Saint-Pol Roux, par exemple, ou Fagus, tout en proclamant haut les différences qui les séparaient. Je ne sais si de ses poèmes farouches ou délicats celui auquel me rattache une dilection spéciale n'est pas celui qu'il a dédié à Mme Rachilde :

L'enfant brode des fleurs, des oiseaux et des branches;
Son col faible et lassé penche sur leur dessin;
La toile est d'un linon, l'applique est d'un satin
Dont l'éclat fait blêmir ses pauvres mains trop blanches...

C'est un poème dont je signale la particulière discrétion et l'émotion contenue :

La fleur de lin
Tremble, très joliment frêle,
Son œil clair éclôt dans un clin
Vif et câlin :
Son soupir bien tendrement grêle
Tend vers un ciel, couleur bleu fin
De petite fleur de lin...

De l'admirable Fagus voici que nous est présentée **la Guirlande à l'Epousée** dans une « édition revue, augmentée et illustrée de bois dessinés et gravés, par Sabine Vandesmet », — ils ne sont pas indignes du poème, — par la « Société française d'Editions littéraires et techniques ». M. Edgar Malfère l'a particulièrement soignée et réussie; je suis heureux de le féliciter d'avoir si bien servi les intérêts et la gloire d'un des plus grands et sûrs poètes de notre temps.

L'ordonnance du poème s'est apurée, et surtout confirmée. On sait qu'il évolue des plus émouvants déchirements de l'âme aux fantaisies les plus aventurées et réussies comme sa version du *Concile Féerique* ou la *Glose des Invités* que j'avoue goûter moins, pour aboutir à l'acceptation simple, nécessaire et finale.

FIAT VOLUNTAS TUA

J'ai mis dans ton cercueil, ma femme,
Tout ce qui reste de mon cœur;
La terre a le corps, Dieu ait l'âme,
Et toi, de moi ces pauvres fleurs.

— Où sont-ils, vos amours?
— On les a mis en terre.
— Les verrez-vous un jour?
— Dieu est là et j'espère.

Des tables tournent, des vers s'inscrivent. Ce fut à Guernesey, on se souvient, jeu, épreuve ou croyance, une pratique. L'esprit qui se substituait à Hugo ou lui dictait ses poèmes, las d'un demi-siècle de délaissement, se révèle à un médium sensible et répond, paré du nom de Symbole, aux indiscrètes questions d'un M. Henri Azam, curieux. Ce n'est rien, mais

il se manifeste en des poèmes où par lui **la Tombe parle** : est-ce l'esprit même de Victor Hugo, ou celui dont Hugo empruntait le truchement?

Quel est l'ontologiste humain vraiment capable
De monter jusqu'à lui? (Spectre à la main coupable
Aux noologiques lenteurs).
Entasse, tour à tour, Leibnitz, Kant, Zoroastre,
Newton et Spinoza, Socrate : ce bel astre,
Ce scaphandrier des hauteurs...

Quelle déchéance chez cet esprit! J'aimerais mieux croire, pauvre Hugo, à quelque supercherie maladroite ou imbécile. Je ne sais, au fait, si je ne m'abuse, mais Hugo avait quelque notion de l'art d'écrire en vers, et ce qu'il écrivait était, esprit ou non interposé, quand même des vers... Il en est dans le gros fatras qu'on nous offre de pires peut-être, il n'en est guère de meilleurs. Et cela porte pour sous-titre : *le Génie Hugolien ressuscité*. Parce, domine!

« Poète pittoresque, amusant et amusé », avais-je récemment écrit de M. Henri Dutheil. Je ne m'en dédis pas après avoir lu les poèmes qu'il vient de réunir **pour plaire à Lélie**. Ils s'emplissent cependant, par endroits, d'allusions graves et de souvenirs tragiques. Ceux qui s'adressent à la mémoire évoquée d'amis sinistrement sacrifiés pendant l'humiliante et détestable période sont les plus émouvants. Mais M. Dutheil écrit ses vers dans l'entrain de ses sentiments spontanés, et le plus souvent les emplit d'une telle bonhomie saine et franche qu'il serait impossible de n'en pas goûter la façon alerte et personnelle, aux promenades romanesques comme en la suite nostalgique, en ses paysages de Normandie, de Flandre, d'Alsace, en ses adresses à des poètes amis, Lucie Delarue-Mardrus, Théophile Féret, Roger Allard. Même quand il pousse à ses extrêmes l'humour, comme dans *Un Vieux* :

Alas! poor Aicard, qui voulut
poéter plus haut que son luth

l'amusement l'emporte, et on lui en sait gré, d'autant que, lorsqu'il préfère, il sait merveilleusement agencer une ode de *ferveur pour Lélie*, qui se termine ainsi :

Je me rappelle tout : je ne regrette rien.
Je contemple, serein, la route parcourue...
— Heureux qui fait sa vie avec la femme élue!
Mon Dieu, soyez béni! Ce destin fut le mien.

Grand cœur, poète avisé et charmant, et délicat, sensible, tendre.

M. André Berry, dont j'ai eu à apprécier maintes fois avec plaisir le dessein d'art et de maîtrise, l'érudite patience et la confiance qu'il fait aux modèles poétiques du Moyen Age français, entreprend de présenter son œuvre, dispersée jusqu'ici au hasard, dans l'ordre qui convient le mieux à justifier son ambition et à réaliser ses plans. La volonté domine chez lui sur l'inspiration, mais en accueille l'aide et la régularise. Les **Lais de Gascogne** se forment, depuis *le Rappel de François-Auguste* jusqu'aux *Nouvelles Histoires* et au *Jeu-Parti des Trois Frères Berry*, d'une poésie nette, contenue, savante, qui ne laisse rien au hasard de l'émotion ou des rencontres incidentes. Tout y est proportionné, calculé par avance, travail de constructeur, de réalisateur étrangement réfléchi. Cela vaut par la familiarité, le goût délicat du détail sans nulle surcharge ou emphase dans le détail ou dans l'ensemble. Qualités toutes bien rares en notre temps, et précieuses, que je ne connais à nul autre aujourd'hui, sinon M. André Mary, à qui précisément M. André Berry dédie avec ferveur d'admiration et reconnaissance un de ses plus beaux poèmes, *le Graal de Poésie*.

Souffle sans doute un peu court, mais beaucoup de distinction, une pureté dans la tenue et le dédain d'abandons faciles, je les note dans la petite suite des poèmes aisés et agréables que M. Marcel Abraham appelle : **Routes**. J'y préfère les notations de voyage à celles, un peu succinctes et trop dans la note nouvellement adoptée, sur la vie à Paris. Et je ne puis m'empêcher d'éprouver combien à tort les poètes, je dirai évasifs ou rapides, d'un art ainsi choisi et rare perdent lorsqu'ils renoncent à s'appuyer sur le tremplin délicat et puissant de la rime. Assonances ou à peu près de rime y suppléent médiocrement, et le poème en ressort appauvri. Les premiers poèmes, allusions ou rappels helléniques, sont ceux qui m'enchantent le plus.

Il ne m'est, en cette place, permis que de signaler, sans plus, l'**Anthologie des Poètes français du XVII**e **siècle** qu'a publiée, chez Delagrave, André Dumas. De François de Malherbe à Racine, non seulement les plus marquants, tous y sont, dramatiques et lyriques, Porchères ou l'abbé Cotin non moins que Montchrestien, Quinault, Conrart, Saint-Pavin, Louise de la Vallière. Les choix sont excellents; les notices substantielles, agréables à lire et instructives.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Francis Carco : *L'ombre*, Albin-Michel. — Francis de Miomandre : *Les égarements de Blandine*, J. Ferenczi. — Binet-Valmer : *Une épouse et son destin*, E. Flammarion. — Maurice Genevoix : *Gai-l'Amour*, E. Flammarion. — Pierre Richard : *Ma classe et moi*, Librairie Perrin et Cie. — Marc Elder : *Croisières*, J. Ferenczi. — Dominique Dunois : *La belle journée*, Calmann-Lévy; *Suspicion*, E. Flammarion. — Sylvain Bonmariage : *L'amour et le souvenir*, Société française d'Editions littéraires et techniques.

Exception faite pour des géants de la trempe de Shakespeare ou de Balzac, et pour un Sainte-Beuve dont — sur un plan que l'on pourrait dire féminin — la curiosité supplée le pouvoir créateur, je crois que plus l'inspiration d'un écrivain est variée, moins elle est lyrique, en dépit de son réalisme. C'est l'intelligence de cet écrivain qui préside à son universalité, et son intérêt n'engage pas son cœur. Il se renouvelle trop facilement pour que la matière ou les éléments de son art plongent dans sa sensibilité des racines profondes. Ecrire, ce n'est pas pour lui extérioriser ses rêves ni se délivrer de ses fantômes, mais jouer avec des idées et des images, combiner des possibles, expérimenter, interroger la vie et juger l'homme, en dehors de soi. Œuvre abstraite dans son objectivité même, à bien voir, de quelque beauté qu'en soit la forme. Le romancier le plus foncièrement original, et aussi le plus émouvant, est donc celui qui n'en finit pas d'approfondir le même sujet, de broder des variations sur un thème unique, et de s'enivrer de ses inquiétudes et de ses espérances. Pareil aux enfants, en cela, il a ses esprits familiers qu'il rassemble, dès qu'il prend la plume. Il exalte son imagination par ce moyen, et comme il intensifie ses peines à l'égal de ses joies, il se contracte et s'épanouit, tour à tour, en se torturant délicieusement. Tel est M. Francis Carco, pein-

tre ou historien des souteneurs et des filles, des voleurs et des assassins, et dont la sensibilité est liée par de mystérieuses fibres à la destinée de ces êtres en marge. Quelles existences qui multiplient obscurément la sienne il a vécues, grâce à eux! Ses appétitions les plus secrètes, et si l'on veut les plus perverses, il les satisfait, sans doute, en partageant leur sort; et il est possible que la peur, c'est-à-dire le plus ingénieux à nous tourmenter de nos sentiments (tantôt sous la forme positive, ou sadique; tantôt sous la forme négative, ou masochiste), soit à l'origine de l'intérêt qu'il leur porte... Il n'est pas près d'avoir épuisé leur psychologie très simple, ou rudimentaire, je veux dire très près de l'instinct, mais qui, par cela même, plonge si avant dans le mystère de la vie. Aujourd'hui, avec **L'Ombre**, sous prétexte de ce que l'on pourrait appeler un fait divers, ce sont les débats d'une conscience trop faible pour porter le poids d'un crime qu'il nous incite à surprendre, s'il ne nous les laisse deviner. Ce crime, l'homme qui le commit par jalousie sur une femme mûre, à demi galante, ne saurait vivre en paix avec lui. Il ne l'accepte pas tout entier. Son sentiment de la justice, ou sa pitié, ne s'accommode pas que l'on accuse un innocent à sa place... Il a caché le jeune homme sur qui les soupçons de la police se sont égarés (à cause de ses relations intimes avec la dame) et il y a la sœur de ce jeune homme — une jeune fille exceptionnelle dans l'œuvre de M. Carco — qui exerce sur lui une fascination étrange. Sa droiture et sa candeur le troublent. Il voudrait calmer son chagrin, la rassurer et la convaincre, en même temps, que si son frère n'est pas coupable comme elle en a l'intuition, il n'est pas, lui non plus, un misérable... Nulle analyse, cependant, de ses sentiments. M. Carco ne nous introduit pas dans l'âme du crémier Blache, ce nouvel « homme traqué ». C'est en nous faisant concentrer sur lui notre méfiance qu'il nous permet d'entrevoir dans ses attitudes, ses gestes, ses propos, le reflet de ses angoisses. Rien, ici, qui soit précisé; encore moins expliqué. Nous voyons se dérouler une suite de scènes fugitives. Tout se passe comme dans un brouillard. Seuls, certains faits (les perquisitions et interrogatoires des policiers, notamment) s'éclairent sous la projection d'un rayon brutal. C'est d'un

art à coup sûr influencé par la technique du cinéma, mais très habile, et d'une sobriété vraiment classique. Un *nocturne*. Mais avec quelle délectation M. Carco a dû le composer!

Poète, mais sur le plan féerique, M. Francis de Miomandre appartient, comme M. Carco, à ce genre d'écrivains pour lesquels ce qui se rêve est tout. La réalité, lors même qu'ils l'observent avec le plus d'attention, leur sert seulement de prétexte à exalter leur esprit, ou à « s'enivrer », comme disait Baudelaire. Voyez, par exemple, avec quelle fantaisie, dans **Les Egarements de Blandine**, l'auteur d'*Ecrit sur de l'eau* transfigure une pauvre bonne à tout faire de dix-neuf ans, pour l'élever à la dignité de merveilleuse héroïne... Que nous voilà donc loin du naturalisme! Blandine dans sa mansarde ne nous apparaît pas comme une souillon, mais comme une Cendrillon tout près du ciel; comme une petite âme ardente et pure, vouée à l'amour... Se laisse-t-elle séduire par le fils de ses maîtres? C'est que le fat lui adresse de suaves missives qu'un infirme — Marcelin, qui vit « dans un monde enchanté » — compose à sa place. Séduite, enceinte, hélas! elle se tuera; mais pour ressusciter auprès de Marcelin. Pour ressusciter? Plus exactement pour continuer de vivre, mais dépouillée de son corps, délivrée de lui, car elle n'était à l'aise dans sa forme charnelle que lorsqu'elle dansait, en volant presque, comme un oiseau, enveloppée dans un châle de Manille... Heureuse Blandine! Plus heureux Francis de Miomandre qui a pu écrire son histoire, à une époque comme la nôtre, avec une encre dont le grain a la légèreté de la poudre qui couvre les ailes des papillons! Le charme de ce genre de récits tient à la conviction qui inspira leurs auteurs. Pour M. de Miomandre, Blandine est plus réelle, dans sa transparence, que les maritornes les plus épaisses. Les idées sont les principes divins de nos connaissances, disait Platon.

Dans cette forme, presque tout entière dialoguée, où il a trouvé la meilleure expression de son mâle talent, M. Binet-Valmer nous donne, avec **Une Epouse et son destin**, le portrait d'une femme dont l'amour se hausse, en s'épurant, jusqu'au sacrifice. Mariée, en secondes noces, au célèbre chirurgien Frantz Fromential qu'elle adore, Marie de Lostrendel connaît la douleur d'être trompée à l'âge, voisin des renonce-

ments suprêmes, où le cœur et la chair sont le plus exigeants. L'infidèle invoque, pour son excuse, la présence à son foyer d'une jeune fille, que Marie a eue de son premier mariage et qui, se croyant elle-même négligée, s'est fourvoyée par dépit avec un trafiquant d'opium. Au vrai, c'est sous l'influence des premières atteintes de la paralysie générale qui l'anéantira, bientôt, que le prestigieux praticien se livre à une fugue, et qu'il ose aussi une opération d'une audace inouïe. Le bouquet du feu d'artifice. Tentée, un moment, d'abandonner le misérable à sa déchéance, Marie se reprend, bien vite, pour se vouer tout entière au devoir avec une noblesse dont la grandeur force l'admiration. M. Binet-Valmer, en une suite de scènes tantôt ardentes et tantôt dramatiques, mais toujours brèves et sans vains ornements, mène son récit avec cette sûreté où se reconnaît la maîtrise. L'auteur de ce beau roman, *Le plaisir,* me semble, ici, s'être surpassé. A sa volonté de nous émouvoir, il n'a pas sacrifié la vérité, et l'honnête femme qu'il propose à notre respect est une femme tout court, avec ses troubles et ses faiblesses, mais dont la sensibilité se nuance subtilement.

Il serait curieux de rapprocher du héros de **Gai-l'amour**, le dernier roman de M. Maurice Genevoix, celui de *L'amour de vivre* de M. Frédéric Lefèvre. En effet, comme Achille Bran, dans son petit port breton, Adrien Fauvel, dans son village du Loiret, est un coq dont l'emploi, selon la tradition réaliste ou plutôt naturaliste, est de tomber les donzelles les unes après les autres, avec une étonnante facilité... Cet ouvrier scieur n'est point, cependant, comme le gaillard à tout faire de M. Lefèvre, un ambitieux; c'est un passionné, aussi esclave de la volupté charnelle que le Coupeau de Zola, de la bouteille. Croit-il aimer, et se résigne-t-il, un jour, à épouser, en Armande Coyard, une gentille blonde, plus sentimentale qu'ardente? C'est pour se laisser prendre, peu après, par la belle-mère de celle-ci, une certaine Lucia qui a dans les veines un feu inextinguible. Mais voilà la lutte engagée entre la jeune épouse et la vieille maîtresse, lutte sans merci, et qui finit par le suicide d'Armande et la déchéance d'Adrien, devenu tenancier d'une maison louche, à Orléans... On aura l'impression, sans doute, par le bref résumé que je viens

de faire du roman de M. Genevoix, d'avoir déjà *connu tout cela*... Et il est bien vrai que les thèmes de l'école à laquelle l'auteur de *Raboliot* se rattache, étant empruntés aux sentiments primitifs des hommes et ne s'embarrassant pas de complications intellectuelles ou spirituelles, ne peuvent guère être variés. Mais il y a dans *Gai-l'amour,* comme dans tous les récits de M. Genevoix, un accent de poésie saine dans la violence même de sa sensualité, qui n'appartient qu'à lui. M. Genevoix, qui narre alertement, dans une langue imagée et drue, a le sens du tragique de la vie; et il sait l'accorder à la nature la plus sauvage. On le devine tout nourri des classiques de l'Antiquité, surtout des Grecs, c'est-à-dire convaincu de la toute-puissance de la Fatalité. Aussi, les aventures dans lesquelles il engage ses rustres ne sont-elles jamais banales, en dépit de leur vulgarité.

M. Pierre Richard, qui est professeur agrégé au lycée Saint-Charles, à Marseille, appelle roman le récit qu'il fait de ses expériences scolaires dans **Ma classe et moi**, et on trouve, il est vrai, dans ce récit, un élève sur les infortunes familiales duquel il est possible de s'émouvoir. Mais l'intérêt de *Ma classe et moi* me semble résider surtout dans l'effort de son auteur pour nous initier à la psychologie d'un pédagogue qui prend son rôle au sérieux. Il y en a. Celui-ci, qui est optimiste, veut non seulement comprendre ses élèves, mais gagner leur cœur; et l'admirable est qu'il y parvient. Il est « gentil », d'ailleurs, au sens ancien, au sens moderne aussi, du mot — et jeune. Un aîné, avec ce qu'il faut d'autorité pour maintenir dans la discipline les cadets qu'il a mission de conduire au baccalauréat, comme à la victoire. C'est allègre et réconfortant. Un peu trop visiblement « arrangé », ou stylisé. Je veux dire que M. Richard a eu le tort de céder au besoin de différencier, en les caractérisant, les jeunes gens qu'il groupe autour du professeur Pierric. Bref, il a trop bien disposé le clavier sur lequel joue ce bon maître. L'humour lui manque, enfin. Mettons : l'ironie. Il y a de la candeur et peut-être de la naïveté dans son expression. Telle scène, par exemple, où — après l'expulsion de deux *chahuteurs* — on renouvelle l'air de la classe en ouvrant les fenêtres, m'a paru

un peu « pompier », si j'ose dire. Mais, je le répète, le livre a de la chaleur, de la foi, et cela rachète bien des choses.

En une série de contes maritimes, M. Marc Elder se gausse, dans **Croisières**, des romanciers, dits maritimes, qui n'y entendent rien. Il se gausserait d'eux en tortillant moins ses phrases, ça n'en serait que plus gai pour le lecteur. En tout cas, comme ses victimes — j'espère que c'est avec plus d'exactitude —, il nous assène des bordées de « lof... clippers... cate-boat... grand'flèche... écoutes à décapeler... embraque la vérine... » dont on reste pantois. Ces contes sont, en général, assez lâchement enchaînés; les arrimages font mou, pour tâcher de jargonner marin, moi aussi. Un de ces contes : *La garde de la mer,* ne conte même rien du tout, sinon la patrouille monotone des bâtiments de toutes tailles et formes qui, tant bien que mal, protégeaient pendant la guerre notre cabotage contre les sous-marins. Et il est très beau.

Solange Malorey, enfant terrible que ses parents ne comprennent pas, ne peut épouser le brillant journaliste Tony Habert, qui a « une liaison », comme on dit encore en province. Ils se marient, chacun de leur côté, lui avec sa maîtresse, elle avec un tiers quelconque. Ils se retrouvent, dix ou douze ans plus tard, veufs tous deux (au moins le croit-elle). Mais l'ex-brillant journaliste, très diminué, s'en va vers la folie, et du reste il a quelque part une deuxième femme légitime... **La belle journée** qui devait les unir, et qui dure quelques mois, sera gâtée? Erreur : Solange va aimer justement le déchu, l'en-dehors apparenté à l'enfant non-conformiste qu'elle a été. Mme Dominique Dunois a très finement nuancé l'évolution du sentiment de Solange. Son récit est parfois émouvant. Mais qu'on imagine pareil sujet dans les mains puissantes d'Ibsen, ou enflammé par M. Léon Daudet!

Suspicion, de la même Mme Dominique Dunois, est postérieur comme création à *La belle journée,* mais lui est inférieur. Dans ce dernier roman, la troisième partie : l'amour pour un fou *parce qu'il* est fou a des creusements, de brusques lueurs sur des abîmes, un âcre goût d'idéal surhumain. Je ne les retrouve plus, ni la même puissance dans *Suspicion,* étude très poussée, pourtant, de la jalousie conjugale et de sa logique particulière.

« L'amour éroïque », dit la bande qui entoure le nouveau roman de M. Sylvain Bonmariage : **L'amour et le souvenir.** Et ce jeu de mots a — dans son ambiguïté — le mérite de préciser les intentions de son auteur. M. Bonmariage, dont l'art, comme je l'ai déjà écrit, a un charme un peu archaïque, rappelle, ici, le Barbey d'Aurevilly de *La vieille maîtresse* et le Jean Lorrain des chroniques signées Restif de la Bretonne. Il est prolixe, à souhait; diffus; impertinent; confidentiel ou potinier; mais psychologue et mémorialiste.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Napoléon, pièce en quatre actes et trente-quatre tableaux de M. Saint-Georges de Bouhélier, à l'Odéon. — *Intermezzo*, comédie en trois actes de M. Jean Giraudoux, à la Comédie des Champs-Elysées.

Corneille nous a montré qu'Auguste était un excellent personnage de théâtre, et Racine Néron, et Shakespeare Jules César. Rien n'empêche qu'un jour un homme de génie fasse la même démonstration relativement à **Napoléon.** Je pense qu'il faudra l'attendre jusque vers l'an trois mille ou trois mille quatre cent de l'ère présente. Ce ne sera donc pas M. Saint-Georges de Bouhélier. Il y eut en effet un espace de seize ou dix-sept siècles entre le temps où vécurent Shakespeare, Corneille et Racine et celui qui avait vu l'existence des personnages dont ils s'emparèrent, mais il n'y a pas beaucoup plus d'une centaine d'années que Napoléon est mort. Il faut que quantité de documents qui nous empêchent de voir clair disparaissent. Il est fort possible qu'un jour une guerre en détruise beaucoup. Il faut que sa figure s'élargisse dans la légende et prenne un aspect d'antiquité. Qu'elle devienne incertaine. Qu'on doute de sa réalité. Qu'à peu près tout le travail des historiens soit anéanti. Que toute la friperie que l'on peut encore remuer sur ses traces soit redevenue poussière. Que la mémoire humaine ne conserve plus de lui qu'un ou deux traits vagues et frappants.

Sous quel aspect apparaîtra-t-il alors? Un poète du cœur le montrera-t-il balançant entre Joséphine et Marie-Louise, comme Pyrrhus entre Andromaque et Hermione, ou bien un nouveau Corneille se servira-t-il de son souvenir pour mon-

trer comment naissent les dictatures? Quelque suite de vers parfaits ne fera-t-elle pas plus alors qu'Austerlitz ou que le Code civil pour prolonger son souvenir? En attendant cet avenir reculé, les ouvrages dramatiques qu'on lui consacre auront du mal à s'affranchir d'un monceau de paperasses. Ils se maintiendront dans le style des procès-verbaux et ne manqueront pas d'évoquer le Musée Grévin.

§

Après que les aventures qu'elle avait courues à travers le Pacifique eurent pris fin, quand Suzanne reprit pied sur la terre de France et qu'elle commença d'une démarche incertaine à la fouler, elle ne retrouva la conscience exacte d'elle-même qu'au moment où un garçon sympathique, vêtu d'une jaquette, se fut adressé à elle en lui disant : « Je suis le contrôleur des poids et mesures, mademoiselle. »

Pareille émotion devait être réservée à Isabelle, la petite sœur de Suzanne, et quand s'achève l'**Intermezzo** qu'elle anime de sa grâce, c'est le charmant, l'aimable, le vêtu d'une jaquette, le sympathique contrôleur des poids et mesures qui lui fait reprendre pied dans la réalité.

Celle-ci n'avait pas besoin moins que celle-là qu'une sollicitude amie l'aidât à se réajuster au monde. Elle n'avait cependant point quitté, comme l'aventureuse Suzanne, son Bellac natal pour explorer quelque outre-mer improbable. Non, cette jeune fille s'aventura dans un fabuleux outre-tombe, sans quitter son Limousin, cette belle province à qui M. Giraudoux confère autant de noblesse littéraire que Barrès à sa Lorraine. Sans en abandonner les prés, les cultures, ni les bosquets, elle rencontra des spectres, médita sur la mort, sur les morts et se mit à rêver tendrement sur leur condition, non sans nourrir quelque espoir de l'améliorer. Je ne sais jusqu'où sa curiosité aurait mené cette petite Proserpine cantonale si le contrôleur des poids et mesures n'était survenu précisément à point pour l'exorciser.

Je pense, au reste, que si quelque métaphysicien de profession, Spinoza, par exemple, ou M. Julien Benda, considérait avec rigueur les hypothèses d'Isabelle, elles le surprendraient autant que les récits de Suzanne peuvent déconcerter

un authentique géographe, tel, par exemple, que M. Jean Brunhes. Les révélations qui lui sont faites sur la mortalité des morts, autrement dit, je pense, sur celle des âmes, auraient de quoi mettre en humeur les sages et les philosophes: on y fonderait une religion, à moins qu'on ne les emploie à en saper une autre. Elles se prêtent en effet à tout tant elles sont fuyantes et incertaines. Il est vrai qu'on ne leur demande point de présenter une solidité irrésistible, mais seulement de fournir prétexte à un divertissement. A quoi elles réussissent divinement.

Je dirais volontiers qu'*Intermezzo* occupera dans l'œuvre dramatique de M. Giraudoux cette place même que *Suzanne et le Pacifique* occupe dans son œuvre romanesque (et nous n'employons le mot romanesque que faute d'en avoir à notre disposition un plus précis et mieux adhérent). L'une comme l'autre de ces productions donne l'impression de ce que peut être du Giraudoux à l'état pur, si je puis dire, du Giraudoux essentiel. C'est là que l'on voit se manifester dans leur plein, en parfaite liberté, avec une incommensurable expansion, ses dons et qualités propres, et nul n'ignore que ces qualités sont une imagination d'une prodigalité merveilleuse, la plus divagante et la plus aérienne que l'on ait connue depuis longtemps, et d'autre part la possession d'une rhétorique si bien élaborée qu'on ne peut croire qu'elle soit réservée à l'usage d'un seul écrivain. Ce sont là dons, qualités et acquêts de poète et M. Giraudoux nous apparaît, en effet, comme l'homme le plus poète qui, depuis l'origine de la littérature française, se soit exprimé exclusivement en prose, et nous n'essaierons pas de déterminer quel est son rang parmi les poètes de toute expression.

M. Giraudoux use de cette rare faculté poétique pour répandre sur des thèmes d'une extrême ténuité une profusion d'ornements lyriques dont on ne sait si c'est l'abondance ou l'ingéniosité qui surprend davantage. Dans *Suzanne*, il se plaisait à décrire des paysages imaginaires, décoratifs et chaleureux, il contait des histoires improbables qui, par je ne sais quel joint, parvenaient à atteindre profondément notre cœur et notre sensibilité; dans Isabelle, ou plutôt dans l'*Intermezzo*... Au fait, que se propose-t-il dans l'*Intermezzo*,

à quoi se complaît-il? Un spectre traverse ce conte, qu'est-ce que ce spectre? Un véritable fantôme, un faux fantôme, ou tout simplement la projection des rêveries passionnées d'une jeune fille et de ses caprices d'imagination? Est-ce plutôt un symbole, et tous ces morts que la jeune héroïne se propose de séduire à la conscience d'eux-mêmes, ces morts qui attendent comme un messie le jeune mort (qu'est peut-être le spectre) qui viendrait les délivrer, représentent-ils l'humanité médiocre, apathique, molle et dormante, qu'Isabelle elle-même renonce à sauver au moment qu'elle tombe dans les bras émus du contrôleur des poids et mesures?

Il n'importe, le jeu est ailleurs, le plaisir provient d'autre part que d'une signification précise ou d'un sens exact, il résulte de la grâce vagabonde du discours, de l'élan des idées, de leur alliance, de celle des mots, d'un sentiment exquis de la nature, dans ce qu'elle a de mystérieux comme dans ce qu'elle a de simple, comme aussi dans ce qu'elle a de mystérieux dans le simple. Résulte encore d'un certain penchant fort vif pour la juvénilité, d'une émouvante spiritualité, d'une délicatesse d'âme partout évidente, d'un esprit fort aigu qui ne blesse jamais en décelant les ridicules mais au contraire qui les absout avec une bienveillance exquise. Tout cela, tous ces éléments composent le charme propre de M. Giraudoux, son sortilège.

Or, un destin prévenant, et ceci est extra-littéraire, un démiurge artiste, comme aurait dit Anatole France, a façonné Louis Jouvet pour être sensible avant tout le monde au sortilège de M. Giraudoux. Dès que M. Giraudoux communique à Jouvet la conception la plus fluide et la plus mouvante, Jouvet, sans rien lui faire perdre de sa fluidité ni de son mouvement, l'aperçoit réalisée dans l'espace et il la réalise en effet telle qu'il l'a aperçue dans ce premier éclair, en sorte qu'elle ne lui est pas seulement sensible à lui, Jouvet, mais qu'il la rend sensible à autrui. Puisqu'il est ici question d'*Intermezzo*, nous dirons qu'une providence aimable a façonné Jouvet pour servir, parmi tant d'autres choses, d'intermédiaire entre Giraudoux et le public. Personne d'autre ne serait capable comme lui de dégager d'un manuscrit la poésie latente qui y sommeille, et je vois quelque chose de miraculeux dans la faculté qui permet à ce sourcier intellectuel de

mettre au jour les grâces encore incertaines d'un texte, de les amener à s'épanouir en les maintenant doucement entre les limites du rêve et de l'hallucination suivant les besoins de la cause. Les conceptions, parfois un peu bien abstraites, de M. Giraudoux prennent par les soins de ce magicien des grâces de jeunes femmes ou de fillettes, ses spectres se colorent des nuances de l'arc-en-ciel et les évolutions de sa pensée se soumettent au rythme qui animait ces ballets métaphysiques dont rêva si longuement le pauvre Laforgue.

PIERRE LIÈVRE.

HISTOIRE

L. Halphen et Ph. Sagnac: « Peuples et Civilisations ». Tome VI: *L'Essor de l'Europe* (XIe-XIIIe siècles), par Louis Halphen. Librairie Félix Alcan. — « Histoire Générale », publiée sous la direction de Gustave Glotz. Tome Ier, Fasc. 1 : *Histoire du Moyen Age* (Les destinées de l'Empire en Occident de 395 à 888), par Ferdinand Lot, Christian Pfister, François L. Ganshof. Les Presses Universitaires de France. — « Histoire Générale », publiée sous la direction de Gustave Glotz. Tome II : *Histoire du Moyen Age* (L'Europe occidentale de 888 à 1125), par Augustin Fliche. Les Presses Universitaires de France. — Mémento.

Heureux M. Halphen qui, par la grâce de la Muse Clio, a pu se donner le spectacle de **L'Essor de l'Europe**! Il est vrai que ce spectacle est malheureusement assez peu d'actualité; il faut l'aller laborieusement chercher fort loin, entre le XIe et le XIIIe siècle. L'on s'adresse où l'on peut, en un temps aussi avare de perspectives encourageantes que le nôtre.

On se souvient que le volume précédent, volume analysé en son temps dans cette rubrique, était intitulé: *Les Barbares*, titre massif, un peu opaque, mais par là même suggestif, car il désignait bien la matière première dont allait être composée, en partie, la société féodale, en même temps que le fait qui devait en être le point de départ, à savoir une translation de propriété terrienne. Par le titre du second volume, *L'Essor de l'Europe*, ici présenté, on a voulu marquer une progression. Un troisième volume (paru et par conséquent reviewé par nous avant celui-ci) (1) a déjà raconté *La fin du Moyen âge* et amorcé la suite des temps, en ses deux tomes intitulés, l'un *La désagrégation du monde médiéval* (1285-1453), l'autre *L'Annonce des temps nouveaux* (1453-1492).

Dans *l'Essor de l'Europe*, M. Halphen s'est attaché à montrer

(1) *Mercure de France* du 15 juillet 1931.

que les faits qui ont sauvé l'Occident, après la chute de l'Empire romain et de l'Empire carolingien, étaient l'exacte contrepartie de ceux qui l'avaient perdu. C'est parce que l'Europe médiévale a ressaisi, par la Croisade, la maîtrise de la Méditerranée, dont l'avaient finalement dépossédée, après tant de désastres, les invasions arabes et turques, c'est pour cela, en arrêtant enfin sa dégénérescence sociale, déjà si longue et si ancienne (du milieu du IIIe siècle au XIe siècle), par sa participation aux courants élargis de la production et de la richesse, que l'Europe médiévale put s'annoncer du XIe au XIIIe siècle, « comme la future souveraine du monde ». (On voudrait ici autre chose encore que de l'Economique, soit dit en passant.)

Ainsi le « libre jeu des forces » du monde médiéval, bien que profondément différent de celui des énergies du monde romain (ici la concentration, là l'expansion et presque la dispersion), aura de même trouvé sa formule d'action dans la conquête de la Méditerranée.

C'est pourquoi, à des chapitres introductifs sur l'organisme féodal, sur ses possibilités expansives, sur l'idée chrétienne qui l'anime, et sur la première Croisade qui le jette, hors de ses habitudes terriennes extrêmement localisées et besogneuses, à la conquête du bassin oriental de la Méditerrannée, à ces premières pages, disons-nous, succèdent immédiatement trois chapitres relatifs à la révolution économique en Europe, aux mutations intellectuelles et artistiques, enfin aux progrès politiques de l'Eglise romaine.

Vient ensuite l'idée d'Etat. Déjà, dans son précédent livre sur les Barbares, aux passages assez cursifs où il relève, dans le chaos du temps, des efforts constructifs, M. Halphen avait distingué cette idée. Il y joignait la tradition impériale (Charlemagne, Empire allemand), et surtout la doctrine de l'Unité, agissante dans le Catholicisme. Au moment où tout croulait, « l'Eglise, par bonheur, ne désespéra pas ». La formation des grandes monarchies, dans un milieu aussi réfractaire que la société féodale, est un étonnant renouveau de l'idée d'Etat, en Allemagne, en Angleterre, et surtout en France, où les obstructions les plus difficiles se produisirent. Il semble que M. Halphen aurait pu traiter plus amplement qu'en dix pages l'histoire des premiers Capétiens.

Aux trois établissements monarchiques occidentaux M. Halphen ajoute l'Empire byzantin des Comnène, les Etats francs de Syrie qui arrêtent les Turcs aux échelles du Levant, enfin l'Espagne, rempart de la chrétienté contre les Musulmans d'Afrique. Après quoi, il nous montre, par une progression de son sujet, « les tentatives d'unification de l'Europe dans la première moitié du XIIIe siècle ».

Des pages extrêmement étudiées se présentent ici. On conclut d'elles que ces « tentatives d'unification » paraissent avoir surtout soulevé toutes les questions féodales du temps, notamment dans les conflits franco-anglais et franco-allemands. En effet, des nécessités d'ordre purement féodal ont déterminé, ici, la politique des monarchies. Cette politique, unitaire en ce sens qu'elle était celle de l'instinct de conservation, se développa à travers la complication terrible des questions de fief. On pense involontairement, ici, par un anachronisme qui n'est qu'apparent, à la question des princes allemands possessionnés sur la rive gauche du Rhin, cause initiale des guerres de la Révolution française, qui eut son Bouvines à Valmy. Gœthe, ici, eut une parole grandiose et vraie d'encyclopédiste politique. Au XIIIe siècle, l'enchevêtrement féodal de la carte d'Occident avait rendu très « instables » les « rapports internationaux ». L'épée de Philippe-Auguste trancha le nœud gordien franco-allemand. Mais le nœud gordien franco-anglais subsista, on devait s'en apercevoir lors de la Guerre de Cent Ans, et sous ce rapport, remarque M. Halphen, les résultats de l'immortelle victoire de Bouvines furent incomplets, quelque salutaires qu'ils aient été.

Telle fut, en ajoutant les vaines luttes traditionnelles du Sacerdoce et de l'Empire pour l'hégémonie (elle appartint un instant à Innocent III), et en rappelant l'aventure byzantine de l'impérialisme occidental (IVe Croisade), telle fut, du XIe au XIIIe siècle, considérée en quelques-uns seulement de ses aspects, l'évolution de l'Europe. « Evolution » bien plus qu' « Essor », semble-t-il. Ou bien alors entendons, par « Essor », l'importance grandissante des intérêts interdépendants entrés en jeu. Oui, c'est, en quelque sorte, une pure affaire de matériel, d'accroissement du « volume » des affaires, du « volume » des civilisations et des peuples affrontés. Mais M. Halphen, qui a d'abord inscrit au seuil de son

Histoire le signe de la « Barbarie », se devait, en esprit progressiste, de regrouper les choses sous le signe de l'« Essor ». Il y a peut-être là un peu d'abstraction (1). N'oublions pas qu'en fait il y eut une « double faillite du pouvoir impérial et du pouvoir pontifical ».

On pourrait, somme toute, à ne s'en tenir qu'aux événements du temps, faire des réserves touchant la fameuse « réussite » du XIIIe siècle. Ajoutons l'invasion mongole et la croisade des Albigeois. Trois chapitres sont consacrés à cette invasion, qui faillit renouveler celle d'Attila. M. Halphen a eu l'occasion d'adjoindre ici une forte dose d'Asiatisme. Les études asiatiques se sont sensiblement développées, comme en témoigne la bibliographie de cette partie du volume, et M. Halphen a été un des premiers à faire pression pour que les programmes d'Etudes historiques fussent mis au courant sous ce rapport. On ne s'étonnera donc pas de voir ici l'auteur chercher, dans les limites d'une Histoire générale, à renouveler son sujet, tant au point de vue asiatique qu'au point de vue européen.

Après quoi, l'ouvrage s'achève sur un Livre V dont les sept chapitres sont consacrés: à l'Allemagne anarchique du « Grand Interrègne »; à l'Italie angevine qui eut en la Sicile son Piémont et en Charles d'Anjou son Victor-Emmanuel, son Cavour et son Mussolini; à la France, où saint Louis règne en « arbitre de l'Europe »; à l'Angleterre, où les Plantagenets sortent à peine de l'humiliation que leur a infligée leur aristocratie, déjà parlementaire et révolutionnaire, à propos d'une question fiscale. *De Tallagio non concedendo...* Barons et clergé ne plaisantaient pas! De ce côté-là, la Guerre de Cent Ans est encore loin. Elle viendra cependant. Ses causes, depuis longtemps déjà, agissent aux profondeurs du Droit féodal, pour rejeter finalement la Monarchie française, de Bouvines, ce couronnement glorieux, à Azincourt, ce recommencement sinistre.

Des deux derniers chapitres, l'un nous ramène à un ordre de détails (« La transformation économique »), traité, à maintes reprises, en cours d'ouvrage, à des places caractéristiques. L'autre, inspiré aussi du matérialisme historique, bien que l'objet en soit d'ordre plutôt spirituel, suppute « les

(1) On aurait peut-être mieux fait de conserver le titre primitif du livre: *L'Europe et la civilisation européenne au temps des croisades.*

tendances nouvelles de la pensée occidentale ». M. Halphen reproduit, si je ne me trompe, partie d'une étude publiée par lui en revue il y a quelque temps. Et la conclusion, ainsi procurée, nous projette, loin des réalistes, en plein rationalisme nominaliste et scientiste, et, par delà même l' « Essor » accompli jusqu'ici par l'Europe médiévale (si « essor » il y a), nous annonce des « temps nouveaux ». On nous montre les développements de l' « autonomie » universitaire à Paris, à Oxford et à Bologne. On oppose à saint Thomas d'Aquin Roger Bacon. Le réalisme, fût-il théologique, n'était pas à dédaigner cependant. Le réalisme tout court, l'Essence: j'en sais qui s'y sont voués et qui s'y tiennent.

M. Louis Halphen est un savant médiéviste qui, de par son système d'une Histoire du moyen âge dérivée des Barbares, s'est voué à une sorte de cosmopolitisme historique où, je le vois bien dès maintenant, il se préoccupe, par devoir, d'idées médiévales, et, par goût, d'idées modernes. L'auteur ne laisse pas, d'ailleurs, de se montrer équitable pour l'Eglise du moyen âge. Quoi qu'il en soit, les deux considérables volumes qu'il a écrits, à lui seul, en assez peu de temps, parmi d'autres travaux, pour la collection qu'il dirige avec M. Philippe Sagnac, sont une œuvre de qualité très distinguée et de haut intérêt (1).

Nous avons eu déjà l'occasion de parler de l' « Histoire générale » publiée sous la direction de M. Gustave Glotz, professeur à la Sorbonne, membre de l'Institut. Cette collection s'est récemment augmentée de deux volumes. Ils prennent l'**Histoire du moyen âge** à son début (395) et la mènent jusqu'au premier quart du XIIe siècle (1125). Le premier de ces deux tomes, dû à la collaboration de médiévistes célèbres ou notoires, MM. Ferdinand Lot, Christian Pfister, François L. Ganshof, comprend la période qui s'étend de la fin de l'Empire d'Occident à la date de 888, qui est celle de la mort de Charles le Gros et marque l'ouverture de la crise politique connue comme un démembrement de l'Empire carolingien. En tête se trouve une copieuse Bibliographie générale. Le tome II, par M. Augustin Fliche, professeur à l'Université de

(1) Pour la bibliographie, voir particulièrement *Mercure de France* du 15 juillet 1931, page 421.

Montpellier, étudie les « Conséquences du démembrement de l'Empire carolingien » (888-962) et les « Problèmes politiques et religieux » qui se succèdent du dernier quart du xe siècle au premier quart du xiie. On trouvera, dans une troisième partie, un coup d'œil d'ensemble sur la civilisation occidentale aux xe et xie siècles.

Malheureusement, le premier volume, envoyé par fascicules dont tous ne nous sont point parvenus, est loin d'être complet entre nos mains. Nous devons donc nous contenter de la brève bibliographie qui le concerne ci-dessus. Le second volume, en revanche (« L'Europe occidentale de 888 à 1125 »), est complet. L'aspect, la disposition des matières sont d'un manuel d'enseignement supérieur. L'exposé des faits, la présentation des périodes ne semblent pas viser à des généralisations. Le récit, suffisamment détaillé, a toute la clarté voulue, avec les références en bas de page.

La première partie est un tableau de l'Europe post-carolingienne. La France est livrée aux luttes dynastiques; l'Allemagne reprend l'idée d'empire, et la réalise sous Otton le Grand; l'Italie verra bientôt commencer les luttes des Guelfes et des Gibelins; dans tous les pays occidentaux le régime féodal développe ses rudiments, sauvages mais organiques.

Les questions exposées dans la deuxième partie (962-1125) sont, dans l'ordre politique: la tactique de l'Allemagne entre l'Italie et le monde slave, l'expansion danoise, la formation du royaume anglo-normand, les origines du conflit entre les royaumes capétien et anglo-normand; dans l'ordre religieux: l'affranchissement de l'Eglise romaine et sa lutte avec l'Empire (1076-1125); enfin, dans l'ordre social: la féodalité et l'institution royale pendant la première moitié du xie siècle, avec les effets de la lutte contre l'Islam.

Sous l'influence probable des présentes idées d'après-guerre, on a donné plus de place qu'il n'était d'usage à l'étude des « institutions de paix » du xe siècle (Paix-de-Dieu, Trêve-Dieu, voir pages 179-190). Or, malgré l'autorité pratique des Evêques, les mesures prises contre la guerre, devenue chronique, ne se trouvèrent applicables que dans les guérillas locales, entre petits féodaux. La trace de ces interventions de l'Eglise se perd de bonne heure, malgré des moyens autrement pratiques, disons-nous, que ceux mis depuis en œuvre.

Mais l'Eglise ne pouvait faire que la guerre ne fût pas inhérente aux institutions féodales, comme cela se vit assez dans les conflits franco-anglais et franco-allemands (1).

Effectivement, le fait fondamental de la société féodale était une immense translation de propriété, de terre (voir Halphen: *Les Barbares*). Or, si jamais le dicton: « Qui terre a guerre a » fut vrai, c'est bien ici. Le besoin de terre était la nécessité mère, le « désir » type, d'où dérivait l'activité. Un fief, avec son accompagnement obligé, à savoir un cheval de guerre, se trouvait être l'article majeur que tendait à produire l'énergie sociale.

Pensez, aujourd'hui, comme à la contre-partie exacte de ceci, à l'usine et à l'automobile. L'automobile est le signe de la richesse, de l'importance sociale, comme l'était le cheval de guerre au xᵉ siècle. Mais, de nos jours, les conditions du « désir » ont bien changé; la « demande » est d'une nature beaucoup moins déterminée, beaucoup moins sûre: vanité, fantaisie, furieux prurit de luxe, fourmillant individualisme démocratique exaspéré, la multiplient, cette « demande », à l'infini, frénétiquement. Et là-dessus l'industrie cartésienne des Ford et des émules en démiurgie fabricatrice lâche tourbillons sur tourbillons d'atomes manufacturés. Elle accumule jusqu'au ciel ses stockages babéliques. Le Nombre n'appelle-t-il pas le Nombre? La Demande sociale n'est-elle pas à la mesure de l'Offre industrielle? Hélas, non! Les calculs des capitaines d'industrie se basaient sur une Economique détraquée. Les facultés d'absorption de la civilisation moderne sont un objet psychologique où la Guerre et la Démocratie ruineuse d'Après-Guerre ont introduit des inconnues formidables dont il n'est au pouvoir de personne de calculer la courbe vertigineuse. Autrement, nous ne verrions point la « Crise », la Crise catastrophique, la dégénérescence sociale où nous sommes, et qui nous enfonce au gouffre d'on ne sait quel « Grand Soir ». Ah! l'étincelant destrier médiéval était un hippogriffe moins chanceux que la coruscante limousine moderne, lancée en bolide dans les perspectives incalculables de la sinistre Parousie industrielle des « Derniers Jours ».

(1) Les Amphictyonies grecques ne furent guère plus efficaces sous le rapport anti-belliciste. Voyez, dans la même collection Glotz : *Histoire Grecque* (deuxième partie de l'*Histoire Ancienne*), Tome premier, pages 253-255, et *passim*.

MÉMENTO. — *Revue Historique* (mai-juin 1932). C. Pagès : *La vénalité des offices dans l'ancienne France.* (Origine et développements de cette vénalité depuis les premiers Capétiens. Ce qui s'est dit de mieux appartient à Richelieu, cité par l'auteur : « La vénalité serait un crime au nouvel établissement d'une République... Mais la prudence ne permet pas d'agir du même pied en une Monarchie, dont les imperfections ont passé en habitude, et dont le désordre fait (non sans utilité) partie de l'ordre de l'Etat. ») — F. Charles-Roux : *France et Afrique du Nord avant 1830.* (Longue et très intéressante étude sur les rapports de la France avec l'Afrique du Nord — Maroc, Algérie, Tunisie, — depuis saint Louis jusqu'à Charles X. Nous ne saurions donner ici une analyse, même très succincte, de cette centaine de pages. Disons seulement que cette histoire est très circonstanciée, très détaillée, et que l'auteur la fait revivre non seulement à l'aide d'une documentation qui est une nouveauté, même après l'ouvrage d'Esquer, mais encore avec une verve et une couleur captivantes.) — Raymond Guyot : *Quelques aspects nouveaux du règne de Victoria.* (Utilisant les documents moins exclusivement officieux qu'on s'est mis à publier après la guerre, l'auteur, parmi les « aspects nouveaux » que promet le titre, signale les premiers rapports de Sir Robert Peel avec la reine, rapports d'où se dégage une antipathie réciproque, qui était déjà connue, d'ailleurs. Tard, en 1897, Victoria exprima des regrets, et cela nous ne le savions pas, comme nous ne connaissions pas non plus le sentiment tout contraire qu'elle éprouva pour son premier conseiller Lord Melbourne, quoique vieux. D'autres témoignages suivent, dont un, scandaleux, sur l'entourage féminin de la reine et ses intrigues parfois malpropres. L'auteur dit n'avoir pas encore, sur les parties les plus récentes de l'époque victorienne, des témoignages aussi vifs. La fin de l'article se rapporte au rôle de la Couronne dans certaines circonstances « décisives » de la politique anglaise et des affaires internationales entre 1880 et 1890.) — Robert Ricard : *La période coloniale de l'histoire du Mexique, d'après les publications récentes.* (Sources, Conquête, Histoire religieuse, Indianisme et Folklore.) — Bulletin historique. *Histoire d'Allemagne, Moyen Age*, par Marc Bloch (1re partie). — Comptes rendus critiques. Notes bibliographiques. Recueils périodiques et Sociétés savantes. Bibliographie. Chronique.

Mentionnons la parution de la *Dixième Table Générale* de la *Revue Historique* (Tome CLI, 1926, à Tome CLXVIII, 1931), 1932.

Revue des Etudes Historiques (avril-juin 1932). Jules d'Auriac : *L'histoire jugée par les contemporains des événements.* (Reproduc-

tion de fragments d'un cahier de notes historiques et d'éphémérides, vieux de deux cents ans, qui se trouve entre les mains de M. d'Auriac. Les événements datent en plus grande partie des trois derniers siècles avant le dix-neuvième. On déduit le caractère du compilateur d'après la teneur de ses notations, et le sens de ses jugements d'après ce caractère. Sa façon de juger peut être évidemment fort éloignée de la nôtre, — les contemporains des choses passées ayant des haines, des attachements, ou des indifférences, que, souvent, nous ne pouvons plus concevoir.) — Jean Vinot-Préfontaine : *Un curé de Paris sous la Révolution : Sébastien-André Sibire (1742-1823)*. (Curieux détails sur le clergé constitutionnel. Comme curé de la paroisse où se trouvait le Temple, l'abbé Sibire eut à intervenir lors de l'exécution de Louis XVI. C'est lui qui prêta les objets du culte nécessaires pour la messe célébrée par l'abbé Edgeworth.) — Spiridion Pappas : *Les Français au service de l'Indépendance Hellénique*. (Exposé commémoratif pour lequel l'auteur a utilisé les Catalogues ou « contrôles » nominatifs des Volontaires étrangers « morts en Grèce ou au service de la Grèce ».) — Ct de La Roche : *Au centenaire de la dernière guerre de Vendée* (1832-1932). (Très dur pour le « roi de juillet ». Nouveaux détails sur l'aventure de la duchesse de Berry.) — Ed. Clavery : *La Belgique, la France et la Prusse en 1866*. (D'après le récent ouvrage de M. Jules Garson: « Les débuts d'un grand règne ». Préface de M. Henri Pirenne. Le « grand règne » est celui de Léopold II. Le tome Ier de l'ouvrage, tome analysé dans cet article, se rapporte à la bataille de Sadowa et à certaines de ses suites diplomatiques pour la France et la Belgique.) — Comptes rendus critiques. Chronique des Etudes Historiques. Bibliographie.

Revue des Etudes Napoléoniennes (Mars 1932). Georges Mauguin : *Une maison disparait... Une légende meurt : Bonaparte au quai Conti (1785)*. (M. Mauguin considère avec le plus grand scepticisme le séjour du jeune Napoléon au quai Conti en 1785.) — Abel Mansuy : *Sigismond Krasinski et la France*. (« Conférence faite à Varsovie par Abel Mansuy, directeur du Lycée français, à l'occasion de l'anniversaire de la mort du grand poète polonais Sigismond Krasinski. » M. Mansuy est l'auteur d'un curieux ouvrage, — que nous avons reviewé naguère dans cette rubrique, — sur *Jérôme-Napoléon et la Pologne*. Il nous écrivit, à cette occasion, une lettre très intéressante, que nous avons bien reçue et dont nous le remercions.) — Oszkar Elek : *Napoléon dans la Littérature Hongroise*. (Intéressante bibliographie critique.) — Mémoires et Documents : L. Houdard : *Les généraux Bonaparte et Clarke*

en Italie, 1797. (Il faut beaucoup élaguer de tout ce qui a été dit. Mais nous croyons qu'il reste que Clarke se jugeait en mesure de mettre le petit général d'Italie dans sa poche, et que c'est le petit général d'Italie qui mit en un tournemain dans la sienne l'envoyé du Directoire.) — Juljusz Willaume : *La perte de Mantoue.* (« Lettres inédites du général Foissac La Tour, 1799 ».) — Edouard Gachot : *La Capitaine Bacheville.* (Souvenirs sur la Restauration.) — Mlle Noirejean (communication) : *Souvenirs de l'Empire français en Belgique.* (Complément à l'article de J. Deschamps : *En Belgique avec les Anglais après Waterloo,* octobre et novembre 1930.)

Nous nous trouvons, malgré nous, en retard avec la Revue de M. Edouard Driault. Nous ferons notre possible pour nous mettre à jour au plus tôt.

Revue d'Histoire de la Guerre Mondiale (janvier 1932). — C. Bloch et P. Renouvin : *L'art. 231 du Traité de Versailles. Sa genèse et sa signification.* — Jules Isaac : *L'histoire des origines de la guerre dans les manuels allemands.* — Documents. Th. Heyse : *La documentation de guerre en Belgique depuis 1919.* — Id. (avril 1932). Casimir Smogorzewski : *La Conférence de la Paix et l'accès de la Pologne à la mer.* — Commandant R. Moreigne : *L'effondrement militaire de l'Autriche-Hongrie (fin).* — Documents. Général Filatieff : *L'Amiral Koltchak et les événements militaires de Sibérie* (1918-1919. *A suivre*). — Dans les deux numéros : *Bibliographie. — Chronique.*

M. Th. Blancard, orientaliste et arabisant, auteur d'ouvrages historiques et d'autres écrits sur le Levant et l'Afrique du Nord, m'adresse une intéressante communication au sujet de ma réponse à une lettre de M. le colonel Godchot (*Mercure* du 15 janvier 1933), lettre relative à un passage de mon *Mémento* du 1er novembre 1932, où quelques mots se rapportent, tout à fait incidemment, à l'entrée des zouaves à Tunis, quelque temps après l'établissement du Protectorat. M. Blancard, qui, tout en servant comme interprète, s'est trouvé à ce moment sous les ordres de M. Godchot, alors sous-lieutenant, distingue entre détachements qui sont allés tenir garnison à Tunis et détachements qui n'y sont pas entrés. Il me donne des détails sur le mouvement des troupes de cette dernière catégorie, troupes qui étaient celles où se trouvait, comme sous-lieutenant, M. Godchot (du moins cela ressort de la communication de M. Blancard). Il est évident, dès lors, que mon observation ne saurait s'appliquer à ces éléments non présents à Tunis et ne saurait, par conséquent, éveiller les susceptibilités de M. le colonel Godchot. C'est donc très justement que M. Blancard conclut : « M. le colonel Godchot a raison et vous n'avez

pas tor. » C'est tout à fait incidemment, je le répète, que j'ai rapporté ce souvenir de jeunesse. Ces quelques troupiers en permission par la ville et plus ou moins pris de vin n'ont rien d'extraordinaire, d'ailleurs. La chose peut se passer, je crois, dans toute ville où des troupes viennent tenir garnison. En tous cas, c'est ce que j'ai vu à Tunis.

Mercure du 15 janvier 1933, page 424, ligne 9, lire : « Rue de la Porte-d'Alger ».

Au cours de mon compte rendu de l'ouvrage de Mme Lucie Delarue-Mardrus sur *Guillaume le Conquérant* (*Mercure* du 1er novembre 1932, page 681, note 3), citant le mot que l'auteur prête à Guillaume : « Un roi ignorant ne vaut pas mieux qu'un âne couronné », j'ai rappelé que ces paroles étaient ordinairement attribuées à Foulques-le-Bon, comte d'Anjou, s'adressant au roi de France, Louis IV d'Outremer.

A ce propos, M. de Teheu, « lecteur assidu », me cite la même phrase, « d'après tous les auteurs espagnols » : « Un principe ignorante no es màs que un asno coronado », répétait fréquemment le roi d'Aragon Alphonse V el Magnifico (1416-1458).

Etait-ce, en quelque sorte, une formule de style ayant cours en maintes circonstances semblables? Mais, ici, les dates sont bien distantes. N'importe, on ferait dire la même chose à d'autres personnages historiques, je n'en serais pas étonné.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Dr Emile Devaux: *Trois Problèmes: l'Espèce, l'Instinct, l'Homme* (L'allure du développement, critérium d'Espèce; la Synergie fonctionnelle automatique, source d'Instinct; l'Homme, anthropoïde ralenti de développement), Le François. — Lucien Cuénot: *la Genèse des Espèces animales;* 3e édition entièrement refondue avec 16 gravures; F. Alcan.

Mes lecteurs du *Mercure* savent que j'ai toujours gardé vis-à-vis des théories transformistes une attitude de réserve. L'évolution des êtres vivants n'est évidemment pas niable, mais ses mécanismes demeurent incertains; ce ne sera sans doute que par la connaissance des phénomènes chimiques subtils au sein de la cellule vivante qu'on parviendra quelque jour — encore bien lointain — à éclairer l'enchaînement des causes et effets dans les transformations des animaux et des plantes.

S'il n'est guère facile de rechercher actuellement le déterminisme chimique des faits d'évolution, l'étude du conditionne-

ment chimique de la croissance des êtres vivants a pu être abordée avec succès.

M. Emile Devaux, auteur d'un livre riche de faits et d'idées, **Trois Problèmes,** a saisi toute l'importance de la vitesse de développement dans les phénomènes d'évolution. Et c'est un pas important vers l'explication chimique de ces phénomènes, comme je le dis dans la préface que j'ai écrite pour ce livre. J'avais suivi avec une attention soutenue la série des articles que M. Devaux a publiés, de 1921 à 1931, dans la *Revue générale des Sciences* et la *Revue scientifique;* j'ai dit ici le plaisir que j'ai éprouvé à leur lecture. Leur intérêt n'a pas échappé à un esprit aussi averti que M. Caullery, qui occupe à la Sorbonne la chaire d'Evolution des êtres organisés et à qui on doit le meilleur exposé critique actuel sur le *Problème de l'Evolution* (1931). Dans le chapitre qu'il consacre aux tentatives les plus récentes pour expliquer l'évolution, M. Caullery examine les « suggestions intéressantes » de M. Devaux. « L'étude de la croissance est un champ certainement vaste et fécond, encore à peine défriché et qui peut fournir sur les processus de l'évolution des données utiles. » Celles relatives à la croissance et aux corrélations de croissance ont une importance réelle.

Le mérite de M. Emile Devaux n'est pas seulement d'avoir apporté une idée originale et ingénieuse, mais d'avoir su la défendre avec une conviction, une habileté, une ténacité remarquables. Il répond d'avance aux objections qu'on pourrait lui faire, il sait tirer du moindre fait un argument en faveur de sa thèse, il accumule les preuves, il force l'assentiment.

L'essentiel de la thèse de M. Devaux se résume ainsi: l'allure du développement, l'allure de l'ontogenèse, c'est-à-dire le temps plus ou moins long que l'individu met à achever toute sa croissance et à édifier ses organes, à acquérir sa plénitude fonctionnelle, est caractéristique des diverses espèces. Dans l'espèce Chien, par exemple, malgré l'extrême variabilité de la forme, qu'il s'agisse d'un pékinois ou d'un lévrier russe, la durée de la gestation est sensiblement la même: cinquante-neuf à soixante-trois jours. Toutes les races d'une même espèce ont des allures isochrones; les diverses espèces, même d'un groupe aussi homogène que les Félidés, ont des développements hétérochrones. C'est l'isochronisme des allures qui

permet l'interfécondité; c'est l'hétérochronisme qui l'entrave ou l'interdit.

« Le rythme est une des lois de la nature. Une caractéristique des lignées pures est l'identité des allures de développement. » Dans l'Amérique du Sud, le long des fleuves, se trouvent des forêts, des grands Bambous; pendant des années, ces graminées croissent et se ramifient; puis tout à coup la floraison se produit simultanément sur des étendues considérables, une seule fois dans la vie. Un Bambou du Japon, le *Mylloschus palerula*, ne fleurit que tous les soixante ans; or, on l'a vu porter des fleurs, *la même année*, non seulement dans tout l'Extrême-Orient, mais encore en Suisse, en France, où l'espèce avait été introduite depuis un demi-siècle. Pour M. Blaringtem, un des signes auxquels on reconnaît les lignées pures de Céréales (Orges) est la régularité de croissance, d'épanouissement et de maturation chez des millions de descendants d'une seule plante.

M. Devaux présente l'Homme comme « un Anthropoïde ralenti de développement ». Dans l'espèce humaine, le développement est extrêmement lent: pour doubler de poids, le petit de l'Homme met cent quatre-vingts jours, un Chien, seulement sept jours; l'Oiseau, au contraire, est un accéléré de développement. Le génie de l'Homme serait en relation avec la lenteur du développement. La période d'allaitement est remarquablement longue chez l'Homme: pendant ce temps, le cerveau se développe beaucoup et s'enrichit en cellules nerveuses. La période d'éducation est également très longue. De même chez les Oiseaux ceux qui seront les plus industrieux, les plus aptes à apprendre une leçon, à être dressés, naissent plus ou moins nus et très inachevés organiquement; par contre, les Oiseaux qui naissent couverts de plumes, comme nos Poulets, et qui sont aptes, aussitôt leur éclosion, à aller, venir, picorer, se font remarquer plus tard par la pauvreté de leur intelligence.

« La poussée de croissance du cerveau humain est d'autant plus forte que le bébé est plus jeune, d'autant plus forte que cérébralement il est le plus inactif. » Voilà qui est en contradiction formelle avec la théorie lamarckienne pure, celle des hypertrophies fonctionnelles ; la croissance du cerveau, comme celle de la plupart des organes, est fonction du chi-

misme interne et non du psychisme. L'auteur admet d'ailleurs que « les animaux utilisent leurs organes et s'en servent comme ils peuvent »; il insiste sur les « dysharmonies de croissance ». Et cependant M. Devaux, par certains côtés de son œuvre, semble se rattacher à l'Ecole lamarckienne; n'est-ce pas significatif, ce sous-titre du chapitre « la Naissance de l'Homme » : « la Forêt a fait le Singe, la Caverne et la Steppe ont fait l'Homme »? M. Devaux vient se rallier ainsi à l'avis exprimé par M. Caullery, à savoir: « Il subsiste de l'intuition lamarckienne certaines réalités indiscutables... il est impossible de faire totalement abstraction, comme c'est une tendance répandue aujourd'hui, des conceptions lamarckiennes. »

Les faits indiqués par M. Devaux suggéreront, j'en suis convaincu, des recherches expérimentales nouvelles, dont pourrait faire profit une théorie chimique de l'évolution qui se conciliera peut-être avec un lamarckisme élargi: la vitesse de croissance, c'est-à-dire en définitive la vitesse de certains phénomènes chimiques, n'est-elle pas fonction des facteurs du milieu extérieur? M. E. Devaux, qui a observé les multiples manifestations de la vie sous toutes les latitudes et dans des climats variés, s'en est bien aperçu.

Le livre de M. Devaux, de lecture fort attachante, retiendra l'attention des biologistes, et aussi celle des médecins, des philosophes; il mérite le succès.

§

M. L. Cuénot est au premier rang des zoologistes, des biologistes et des généticiens français. Son livre, *La Genèse des Espèces animales,* est devenu classique; j'ai rendu compte ici des deux premières éditions; voici la troisième. L'auteur, cette fois, fait des incursions dans le domaine botanique; c'était nécessaire, car certaines questions, comme l'hérédité mendélienne et l'hybridation, qui ont pris une importance considérable en biologie, ont progressé beaucoup du fait des travaux sur les plantes.

La non-hérédité des caractères acquis est très généralement admise, bien qu'il y ait des faits qui restent difficilement explicables dans cette position négative : c'est toujours cette question qui est le point sensible de l'évolutionnisme, ainsi que celle des adaptations complexes.

Dans certains milieux scientifiques, rationalistes, on considère que M. Cuénot évolue vers le *créationnisme*. Ce reproche est-il justifié? Certains auteurs, Vialleton entre autres, ont admis un « transformisme restreint », à partir d'un certain nombre de types créés. M. Cuénot proteste: « Le *transformisme, c'est tout ou rien.* »

Je ne conçois dans ce livre que le transformisme généralisé, qui apparaît comme un effort d'invention de mécanismes variés, souvent comme une marche vers le progrès organique et psychique, surtout comme une expansion conquérante de la vie... De plus en plus apparaît l'insuffisance explicative des théories de l'évolution préposées jusqu'ici; la Nature, mélange singulier d'agencements merveilleux, de mécanismes inutilement compliqués, de beautés et de misères, brise tous les cadres dans lesquels on prétend l'enfermer, aussi bien celui d'une construction logique que celui de pure contingence.

GEORGES BOHN.

SCIENCE FINANCIÈRE

Lucien Petit : *Le règlement des dettes interalliées*, Berger-Levrault. — M.-J. Bonn : *La destinée du capitalisme allemand*, Dalloz.

Nous entendons dire bien souvent, depuis quelques années, que la science économique a fait faillite. Economistes et financiers avaient toujours déclaré, en effet, qu'une guerre ne pourrait être que courte et nous avons pu goûter pendant de longs mois l'amertume de cette plaisanterie. Mais on oublie de dire que la guerre ne fut longue que parce qu'elle fut faite à crédit. Des hostilités de plus de quatre ans furent donc possibles; mais c'est la paix qui maintenant est impossible, car le poids des dettes pèse trop lourdement sur toute l'Europe.

M. Lucien Petit, inspecteur général honoraire des Finances, ancien gouverneur du Crédit Foncier de France, est un spécialiste de cette question des dettes. Il a déjà publié une « Histoire des finances extérieures de la France de 1914 à 1919 » et il nous en donne aujourd'hui la suite sous le titre : **Le Règlement des dettes interalliées (1919-1929)**. Ainsi que le déclare M. Germain-Martin, dans sa préface, l'auteur a entrepris son livre à la demande du ministre des Finances. Son travail est fait avec des documents de première main, car

M. Lucien Petit a eu à sa disposition les archives du ministère. L'affaire des réparations et celle des dettes ne sont malheureusement pas finies; nos négociateurs futurs auront besoin de connaître en détail la genèse des conventions par lesquelles on avait cru les régler. Ils les trouveront dans le livre de M. Petit.

La France, comme l'Angleterre et comme ses autres alliés, n'avait pu soutenir la guerre qu'en achetant à l'étranger presque tout ce qui lui fut nécessaire pendant cinq ans pour faire vivre sa population civile, pour alimenter et pour équiper ses armées. Les réserves du pays s'étaient vite épuisées. La guerre se prolongeant, on chercha à réorganiser le travail à l'intérieur; mais les forces productives étaient si réduites, les besoins des armées si grands, que de mois en mois il fallut acheter davantage au dehors. Grâce aux restrictions que la nation s'imposa et à cause du ralentissement de la vie économique, les importations furent pendant les années de guerre moindres en quantité que pendant les dernières années de paix, mais, par suite de la hausse démesurée des prix, la valeur en fut beaucoup plus élevée. En 1915, 1916, 1917, 1918, nos importations se montèrent à près de 83.000 millions; nos exportations tombèrent à moins de 22.000 millions.

Le déficit de notre balance du commerce dépassa donc 60 milliards de francs. Nos principaux créanciers étaient les Etats-Unis et l'Angleterre pour plus de 40 milliards, puis d'autres pays, particulièrement la République Argentine, l'Espagne, la Suisse. La France paya environ 30 milliards, écrit M. Petit, en aliénant tout ce qu'elle put de ses richesses, surtout en vendant des titres étrangers et en fournissant aux dépenses des armées alliées sur son territoire. Pour le reste elle eut recours au crédit. L'Etat dut user non seulement de son propre crédit, mais de celui de toutes les forces organisées du pays. D'autre part, il fallut recourir aux avances de gouvernement à gouvernement, aux émissions publiques et au crédit des banques. La dette étrangère se trouva divisée en deux parties bien distinctes : l'une qui avait pour origine les avances des trésoreries alliées et qu'on appela la dette politique; l'autre qui résultait de toute autre cause et qu'on appela la dette commerciale. La France n'eut de dette politique qu'en Angleterre et aux Etats-Unis; elle eut une dette com-

merciale dans ces deux pays et dans plusieurs pays neutres.

Après la paix, l'accord se fit assez aisément avec la plupart des pays créanciers, dit M. Germain-Martin dans sa préface. Mais avec les deux principaux, l'Angleterre et les Etats-Unis, les négociations furent laborieuses, souvent difficiles, parfois pénibles. C'est que le litige portait sur des sommes considérables. Nous devions à la Trésorerie britannique 448 millions de livres, à la Trésorerie américaine 2 milliards 997 millions de dollars. Nous espérions une annulation, ou tout au moins une réduction de la part des pays qui avaient combattu avec nous. Nous devions rencontrer chez nos anciens alliés de bien singuliers sentiments.

M. Lucien Petit fait l'historique de toutes les négociations entre la France, l'Angleterre et les Etats-Unis. Ce fut un heurt tragique, où éclatèrent les divergences de tempérament et de caractère. Une fois les accords signés par les gouvernements, trois années s'écoulèrent avant que le Parlement français consentît à les ratifier. Nous n'étions pas au bout de nos peines.

Le 20 juin 1931, la France apprenait que le Président des Etats-Unis, M. Hoover, proposait de suspendre pendant une année le paiement des réparations et autres dettes de gouvernement à gouvernement. C'est que l'Amérique, écrit M. Germain-Martin, s'était laissé fort engager dans des opérations financières avec le vieux monde. Des banques américaines avaient fait à l'Allemagne des prêts énormes, paraissant s'élever à quelque 35 ou 40 milliards de francs, et dont le remboursement à l'échéance était fort compromis. L'Allemagne continuait sa politique antérieure. Quelques années plus tôt, en organisant sa banqueroute, elle avait arraché aux puissances alliées créancières les plus grandes concessions. Devenue, en fait, créancière des Etats-Unis par le plan Young, ce fut vis-à-vis d'elle qu'elle eut recours à la tactique qui lui avait déjà réussi. Les Etats, les villes, les sociétés du Reich, leur empruntèrent à court terme des sommes immenses qu'ils employèrent à embellir les villes, à construire des usines et à s'outiller pour accroître leur puissance de production. C'est alors que l'Allemagne déclara qu'elle ne pourrait à la fois faire les versements prévus par le plan Young et rembourser ses prêteurs. L'Amérique préféra sacrifier les

créances intergouvernementales plutôt que les créances privées. De là l'initiative du Président Hoover.

Le gouvernement américain, déclare M. Germain-Martin, qui a d'ailleurs pu peser à loisir les avantages et les inconvénients de ce geste, s'est ainsi privé de 4 milliards 200 millions de francs en 1931; mais il a jeté la France, sans l'avoir consultée, dans une situation singulièrement difficile.

Le gouvernement de Berlin n'a pas tardé à déclarer, en effet, que le Reich ne paiera plus rien. Mais alors les Etats créanciers de l'Allemagne ne pourront plus payer l'Amérique. Les auteurs du traité de paix ont cru qu'il était possible d'imposer à de grandes puissances, pendant soixante années, un fardeau de lourdes obligations. Ils ont méconnu ce vieux principe que le prix de la défaite se règle sur le tambour.

Nous ne sortirons de cette impasse que le jour où nous aurons trouvé une solution qui, sans porter atteinte au respect dû aux traités, supprime cette source d'irritation qui finira par mettre en péril toute la civilisation.

§

Le second ouvrage de la collection d'économie politique publiée par la librairie Dalloz est un livre remarquable. Il est dû à M. Bonn, professeur à l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Berlin, et s'intitule **La destinée du capitalisme allemand**. Je voudrais retenir de ce livre — qu'il est bien difficile d'analyser en quelques lignes — certaines des considérations développées dans le chapitre consacré à l'inflation. Parlant de son pays, l'auteur écrit que la concentration de la propriété des capitaux dans les mains d'une classe peu nombreuse de producteurs industriels a été considérée par ceux-ci comme un renforcement du système capitaliste. M. Bonn fait remarquer que cette concentration ne peut être que le signe d'un affaiblissement croissant du capital. Aucune puissance sur la terre ne peut maintenir sa position si elle n'a exclusivement pour la défendre qu'un nombre restreint de grands usufruitiers. Pour que les quelques milliardaires qui existent puissent jouir en paix de leurs biens, il faut que des centaines de millionnaires, des milliers de gens riches, des centaines de milliers de gens dans l'aisance et des millions

de petites gens possédant un petit pécule soient prêts à mourir pour leur fortune. Ils sont le mur qui résiste à la masse de ceux qui ne possèdent rien. La grande propriété ne peut être défendue avec succès que grâce à cette collaboration des petits propriétaires. Il faut d'autre part que les déshérités de l'ordre social aient toujours l'espoir de s'élever par leur travail au rang des privilégiés. Cette possibilité existe quand l'élite ouvrière peut passer dans les rangs des petits capitalistes. Cette possibilité fait-elle défaut, il manque à la société une soupape de sûreté automatique. Là où il n'existe pas de classe moyenne, la classe supérieure est menacée. Le sort des pays dans lesquels la grande propriété foncière dominait avant la guerre en est la preuve. Dans ces pays, la propriété privée n'a pu être sauvée depuis 1918 que par des réformes agraires comportant des confiscations radicales.

M. Bonn ajoute que le grand capital industriel, en dirigeant et en tolérant l'extermination des petits rentiers, a surtout extirpé les racines par lesquelles le capital plonge dans le terrain où s'élabore la culture de la nation. Dans la vie sociale des peuples, le rôle du capitalisme n'est pas seulement de satisfaire le mieux possible par la production aux besoins publics. Il doit créer consciemment de la richesse et des biens, grâce auxquels de nouvelles classes, devenues propriétaires d'installations industrielles productrices, prendront place aux côtés de ceux qui se sont attribué la possession du sol dont l'étendue est limitée. L'inflation, selon notre auteur, a été une lutte des producteurs industriels contre ces propriétaires industriels.

LOUIS CARIO.

FOLKLORE

Emile Barbillat et Laurian Touraine : *Chansons populaires dans le Bas-Berri*, paroles et musique, illustrations d'artistes berrichons, 5e volume, Châteauroux, éditions du *Gargaillou*, et Paris, Eugène Rey, in-8°. — P. Coirault : *Recherches sur notre ancienne chanson populaire traditionnelle*, Exposé V, Paris, E. Droz, in-8°. — Henrik Ibsen, *Œuvres complètes*, traduites par P.-G. La Chesnais, tome IV, Paris, Plon, in-8°. — Mémento.

Le cinquième volume des **Chansons populaires dans le Bas-Berry** (les illustrations sont simples et bonnes), qui termine, je crois, la série, contient les chansons dites *légères*,

mais les collecteurs, MM. Barbillat et Touraine, avertissent que ce mot a un sens bien relatif; en effet, il s'agit de chansons d'amour, d'aubades, de sérénades, de chansons facétieuses et diverses, à peu près inclassables, comme la chanson du *Ramoneur savoyard*, la *Bique*, la chanson de *Biron*, etc. Ici devaient se classer les chansons grivoises; mais les auteurs les ont soit supprimées, soit édulcorées, en vertu du principe suivant : « Il ne faut pas qu'un père ait à rougir devant ses grands fils d'avoir introduit dans sa maison le présent volume. » Il est évident que si, pour les publications de folklore, on doit s'occuper de l'opinion des coquebins et des rougeurs de monsieur leur père...

Page 184, je retrouve la note que la reproduction de ces chansons « populaires » est « interdite »; j'ai déjà dit, et je répète, que les chansons populaires ne sont pas la propriété du collecteur. Et je ne me gênerai sûrement pas, si je continue mon étude de la *Pernette*, pour recopier le texte très intéressant des pages 145-146, où se retrouve au lieu de *pendre* le verbe *pendoler* auquel Doncieux attribuait la valeur d'un criterium d'origine... Pas plus que mon éditeur et moi ne poursuivrons ceux qui emprunteront des textes à mon tome II du *Folklore du Dauphiné*, où je publie 46 chansons, dont plusieurs inédites et très importantes.

A ce compte, en effet, quelqu'un que je verrais mal à son aise, ce serait M. Coirault qui, avec une patience admirable, continue sa comparaison des textes et mélodies populaires; et comment le ferait-il sans citer les textes, ni les mélodies? En renvoyant aux recueils? Mais alors chacun devrait avoir une bibliothèque aussi riche que celle de M. Coirault lui-même, ou, ses livres en main, contrôler ce qu'il dit dans des bibliothèques publiques. Ici aussi, comme en politique et en économie, trop nombreux sont de nos jours ceux qui marchent la tête en bas et défient le bons sens.

En tout cas, dans le cinquième **Exposé** de ses **Recherches sur notre ancienne chanson traditionnelle**, M. Coirault commence par reprendre, sur de nouvelles bases, le problème de la définition des « vraies » chansons populaires en étudiant leurs modes de transmission et d'adaptation et en discutant la formule : « le peuple ne crée pas », ce qui lui donne l'occasion de faire une critique serrée de l'ouvrage

de Piguet, analysé ici, sur la *Pastourelle*. Puis vient l'illustration directe de la méthode d'analyse et de comparaison qu'il a élaborée peu à peu; il a pris pour exemples-types *La fille du roi Loys* et *Le Beau Dion*; *La Pernette* et *La Belle au pied de la Tour*; *La Dame au miroir d'argent*, etc.

L'étude comparative de ces chansons épiques a naturellement conduit l'auteur à chercher leur rapport avec la ballade; le chapitre où il reprend ce problème est un excellent exposé de littérature comparée. Deux index détaillés rendent maniable ce gros volume de près de 700 pages et permettent les raccords aux quatre *Exposés* antérieurs. Sans être d'accord sur tous les points de détail avec M. Coirault (entre *La Pernette*, par exemple, et *La Fille au pied de la Tour*, je vois plutôt un rapport de convergence qu'un rapport de filiation), j'affirme au lecteur que, malgré les méandres où se plaît la pensée de l'auteur, cet *Exposé V* constitue le meilleur traité de folklore littéraire et musical que nous ayons, traité auquel je ne trouve même rien de comparable dans les autres pays.

§

Le mécanisme des convergences, des transpositions et des éliminations de thèmes, autrement dit de la constitution de l'intrigue plus ou moins complexe, ne peut être reconstitué pour les chansons populaires que par des comparaisons minutieuses de textes et par des raisonnements analogiques. Il est donc très intéressant de comparer ce même mécanisme lorsqu'il est employé volontairement, et dans un but déterminé, par un auteur de génie. L'occasion de cette étude nous est fournie par le tome IV des **Œuvres complètes d'Ibsen**, traduites et commentées par P. G. La Chesnais, tome qui comprend *La Fête à Solhaug*, *Olaf Liljekrans* et *Les Guerriers à Helgeland*. Ces pièces datent de la période dite de Bergen, alors qu'Ibsen voulait, comme Björnson et d'autres, ressusciter la poésie nationale ancienne des sagas (chansons héroïques) conformément à la tendance romantique qui, dans l'Europe anglo-franco-germanique, a produit des œuvres nombreuses, de valeurs bien différentes, où du moins surnagent celles qui étaient sincères, celles de Walter Scott

et plus tard de Wagner, alors que celles de Victor Hugo sentent la fabrication.

Or, dans les deux premiers drames, parti des sagas, Ibsen aboutit aux chansons populaires, au point que ces deux pièces n'apparaissent plus de nos jours que comme une sorte de pot-pourri, très adroit il est vrai, où l'intrigue n'a servi qu'à permettre de raccorder bout à bout des fragments de chansons populaires. Comme le signale P. G. La Chesnais, pour *La Fête à Solhaug*, c'est du recueil tout entier de Landstad qu'Ibsen s'est inspiré, tantôt empruntant des chansons ou des strophes entières, tantôt arrangeant les vers originaux en remplaçant les assonances par des rimes, tantôt intercalant les vers populaires tels quels dans le discours de ses personnages (Notice, pp. 9-12); même procédé dans *Olaf Liljekron* (cf. pp. 136-137); alors que, pour les *Guerriers à Helgeland*, il ne l'a appliqué qu'aux anciennes sagas islandaises (cf. pp. 383, 388, 398). Non content d'affirmer, P. G. La Chesnais donne ses preuves en publiant en appendice une traduction de cinq d'entre les chansons populaires dont Ibsen s'est inspiré ou qu'il a démarquées et en comparant divers textes dans les *Notes* qui terminent le volume.

Sans doute, les admirateurs d'Ibsen déclareront que, dans ces personnages historiques, ou du moins romanesques traditionnels, se joue une psychologie moderne et qu'Ibsen y a exprimé ses états d'âme personnels, observation que P. G. La Chesnais fait à plusieurs reprises dans ses commentaires. Mais je dois dire que la lecture des deux premières pièces ne donne point l'impression d'un drame personnel, ni d'idées. Ibsen était sincère dans sa tentative; mais le raccord n'était pas fait entre le populaire et le moderne comme, par exemple, dans l'*Arlésienne*. Ni Ibsen lui-même (qui ne reparla même plus de ces deux pièces plus tard), ni les trois publics scandinaves ne s'y sont trompés; elles sont presque tombées dans l'oubli. Par contre, *Les Guerriers* ont vu leur succès croître sans cesse, parce que la combinaison du romantisme traditionnel et du réalisme moderne a été réussie; mieux, sinon totalement; d'ailleurs, pour les *Guerriers* comme pour *Mireille* et nos romans régionalistes, il y a un point de départ réfléchi, volontaire, abstrait, qui bride même le génie. Aussi ce tome IV des œuvres d'Ibsen est-il du plus haut intérêt

pour les folkloristes parce qu'il fournit des preuves *a contrario* aux théories en cours d'expression sur les modalités d'évolution de la chanson et du drame populaires.

MÉMENTO. — Le tome IV de la revue l'*Art Populaire en France* (Strasbourg, Istra) ne le cède en rien aux précédents; en en donnant le sommaire, je fais de nouveau appel au public, car M. Riff, conservateur du Musée Alsacien, qui dirige la revue, m'écrit que si la vente n'est pas meilleure on devra cesser cette publication qui, je le répète, est la seule de ce genre dans le monde entier, est d'une tenue scientifique et artistique parfaite, et devrait avoir devant elle un avenir de prospérité.

QUATRIEME ANNEE 1932. — 208 pages de texte, 155 illustrations. Prix 68 francs. — PH. VEYRIN et P. GARMENDIA. Etude de la décoration basque. — J. GAUTHIER. La maison bretonne. — G. JEANTON. Habitations rustiques de la Bourgogne du Sud. — J. DESAYMARD. Décoration de linteaux et claveaux en Basse-Auvergne. — E. VIOLET. Girouettes rurales mâconnaises. — U. ROUCHON. La faïencerie d'Orzilhac, près Le Puy-en-Velay. — G. DEMEUFVE. La bassinoire en Lorraine. — CTE DE LAPPARENT et R. SAULNIER. Sainte Barbe dans la littérature et l'imagerie populaires. — A. PHILIPPE. Quelques images de Deckherr de Montbéliard (1820-1832). — HANS HAUG. La girafe de Charles X. Son influence sur l'art populaire et la mode. — R. FORRER. Les bachès — Bacchus d'Alsace. — Dr E. BLIND. Ex-voto alsaciens en forme de crapaud. — P. DONCŒUR. Les anneaux-dizainiers, dits anneaux basques. — R. FORRER. Le char processionnel des bergers à Les Baux. — AD. RIFF. L'activité du Musée Alsacien de Strasbourg durant les années 1927-1931. — P. MESPLE. Quelques objets du matériel vinaire en Pays Toulousain. — H. ALGOUD. Les courtes-pointes provençales. — P. DUFOURNET. Epis de faitage en fer-blanc de la Savoie. — Notes — Enquêtes. — Informations : Les petits métiers disparus. — Notes bibliographiques.

L'Académie roumaine a décidé de reprendre le flambeau tombé lors de la mort de l'excellent folkloriste Arthur Gorovei, fondateur et directeur pendant trente-huit ans de la revue de folklore *Sezatoarea*, et de publier un *Anuarul, Arhivei de Floklor*, sous la direction de Ion Muslea, à Cluj. Le tome I contient sept articles, une bibliographie du folklore roumain pour 1930 et un rapport sur « l'activité de l'Archive ».

Le tome I de mon *Folklore du Dauphiné* a paru chez Maisonneuve, 3, rue du Sabot; il traite des cérémonies du berceau à la tombe et des cérémonies périodiques jusqu'à la fin de mai.

A. VAN GENNEP.

VOYAGES

A. Broquelet : *A travers nos Provinces*, Garnier frères. — Marcel Rouff : *Montagnes*, Gallimard.

Depuis quelques années, les syndicats d'initiative et des organismes comme le Touring-Club de France s'efforcent de mettre en relief les beautés et curiosités si nombreuses de

notre pays. C'est à ce propos que nous sommes heureux de signaler le très intéressant ouvrage de M. A. Broquelet, **A travers nos Provinces,** *de la Vendée aux Pyrénées-Orientales,* où l'on trouvera un remarquable essai de description, tant au point de vue historique que monumental, des régions précitées. Le volume débute par des considérations sur cette Vendée qui joua un rôle si extraordinaire pendant la Révolution. Le pays poitevin, de par sa situation, avait été bien souvent exposé aux invasions des barbares. C'est à Vouillé qu'en 507 Clovis écrasa les Visigoths, et près de Poitiers que Charles Martel, en 732, arrêta l'invasion musulmane. L'histoire mouvementée de la région est rapidement retracée par M. Broquelet, ainsi que les mœurs si curieuses de la féodalité régionale. Au point de vue architectural, les constructions utilitaires des Romains avaient été remplacées par de puissantes forteresses aux épaisses murailles, pourvues de nombreuses tours. Au XIIe siècle, deux écoles, l'école poitevine et l'école périgourdine, créent un style roman d'une parfaite ordonnance comme d'une réelle beauté. « L'église de Saint-Sabin, celle de Saint-Pierre-de-Chauvigny, Notre-Dame-la-Grande à Poitiers, surpassent en importance et en magnificence toutes celles que l'école poitevine dissémina sur toute l'étendue de ces provinces : la première élève sur un porche un puissant clocher carré, semblable à un donjon, couronné de deux étages en retrait à petites baies romanes et surmonté d'une flèche à crochets; la seconde possède une abside qui, avec ses trois absidioles, offre une remarquable richesse d'ornementation; la troisième déploie une façade dont la splendide décoration peut rivaliser avec les reliquaires d'ivoire sur lesquels sont traduits depuis le moyen âge les grandes scènes sacrées et le symbolisme chrétien. » La cathédrale Saint-Front de Périgueux, qui influença la plupart des constructions en Aquitaine, est une réalisation du plus grand intérêt. C'est une croix grecque voûtée de cinq coupoles, et dont le clocher à quatre étages en retrait a été étudié par Viollet-Le-Duc. C'est vers la fin du XIIIe siècle que l'art gothique pénétra en Guyenne, mais aucune de ses constructions ne parvint à égaler celles du nord de la France. On peut cependant mentionner de beaux édifices, comme le beffroi de Saint-Michel de Bordeaux, le chœur de la cathédrale Saint-André

de cette même ville, les clochers de Notre-Dame de Niort et de Marennes, le palais ducal de Poitiers, etc. La Renaissance a laissé dans ces provinces de magnifiques châteaux, des hôtels de ville et de nombreuses maisons d'un heureux caractère. Un peu plus tard, la révolte protestante oblige Louis XIII à faire le siège de La Rochelle, et quinze mois lui furent nécessaires pour réduire la ville. L'entrée du port offre un aspect très pittoresque, avec ses quais, la tour de la Chaîne et la forteresse de Saint-Nicolas (1375). La tour de la Lanterne (1445 à 1468) porte une belle flèche de style flamboyant; la porte de la Grosse-Horloge s'ouvre sous une énorme tour carrée, ornée de tourelles; l'hôtel de ville possède une superbe façade Renaissance sur la cour d'honneur; l'ensemble de l'édifice comporte une grande richesse de décoration. Dans l'île de Ré on peut voir une église fortifiée du XVe siècle; à Fouras un château de la même époque, fortifié par Vauban; à Saint-Jean-d'Angély les vestiges d'une célèbre abbaye bénédictine, la tour de l'Horloge (XVe siècle) et la fontaine du Pilori; à Saintes, ancienne ville romaine réputée, dont le cirque pouvait contenir 22.000 spectateurs, on admirera le clocher roman de l'abbaye des Dames; à quelque vingt kilomètres de là subsiste le donjon du formidable château des sires de Pons, que Louis XIII dut faire démanteler. Barbezieux n'a conservé de ses remparts qu'une porte fortifiée et un imposant donjon; Cognac, des traces de murailles et une vieille porte fortifiée. Bordeaux offre au touriste de nombreuses curiosités dont la cathédrale, la tour Pey-Berland, la porte de la Grosse-Cloche, la porte du Palais, etc. Noulis-Médoc a conservé une remarquable église romane du XIIe siècle, et, de la même époque, Soulac une curieuse église bénédictine, ensablée par les dunes (1756) et qui se trouve entièrement dégagée. Angoulême est une vieille ville historique; après elle, en suivant M. Broquelet, nous devons citer le château de La Rochefoucauld, puis ce sont des villes comme Niort, Parthenay, Thouars, Châtellerault, Loudun, Lusignan, Poitiers et ses nombreux monuments, Chauvigny, Montbrun, Le Dorat, Limoges, Guéret, Les Eyzies, Périgueux, Bergerac, Souillac, Uzerche, Tulle, Rocamadour, Rodez, Cahors, Moissac, Agen, Auch, Orthez, Bayonne, Pau, Lourdes et son château, Tarbes, Foix, Perpignan, etc.

Le volume est abondamment illustré, agréable à lire, et nous souhaitons que M. Broquelet étende sa publication à toute la France.

§

M. Marcel Rouff a donné chez Gallimard un très bel ouvrage, simplement intitulé **Montagnes**, et qui est une abondante étude sur les Alpes. Depuis fort longtemps, les hommes ont été attirés par les sommets. Les difficultés, au lieu de les rebuter, semblent bien n'avoir fait que multiplier leurs exploits. De nos jours, les alpinistes sont non seulement très nombreux, mais appartiennent à toutes les classes de la société. Pour aider les amateurs de cimes, trop souvent imprudents, les guides, dont le mérite est bien connu, offrent un dévouement inlassable. La montagne s'est bien transformée en son habitat; elle s'est peuplée de nombreux hôtels, envahis chaque saison par les enragés de plus en plus nombreux des sports appelés sports d'hiver. M. Marcel Rouff nous parle de Jacques Balmat, le vainqueur du Mont-Blanc, et retrace les dramatiques péripéties de ses ascensions; de Whymper, Londonien artiste et savant, qui successivement s'attaque aux sommets de l'Aiguille-Verte, des Herins, du Grand-Cornier, de la Ruinette, de la Dent-Herens, du Cervin, etc. On lira avec émotion le récit des dangers qu'il courut. Mammery, autre alpiniste réputé, d'une école différente mais d'un non moindre courage, possède à son actif des victoires extraordinaires. Une autre figure sympathique est celle de Tyndall, Anglais aussi, également attiré par le mystère de ce massif, que domine le Mont-Blanc. D'autres belles pages sont consacrees à Auguste Balmat, Javelle, Güssfeldt, Guido Rey, etc. Une illustration très abondante et de bon aloi accompagne ce volume qui passionnera et fera admirer la ténacité et l'audace des grimpeurs de montagnes en général, et en particulier de ceux qui escaladent les Alpes.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

Revue des Deux Mondes : la France et les Français vus par Rudyard Kipling. — *Revue hebdomadaire :* l'empirisme d'Edison, sa morale, son goût de mystifier, son idéalisme particulier. — *Notre temps :* la critique poétique; projet d'association; sixain sur quatre critiques. — *La Nouvelle Revue Française :* M. Paul Valéry, explications à propos de « Cimetière Marin ». — Mémento.

Le très grand Rudyard Kipling aime la France et les Français. Ses « Souvenirs de France », dont le début paraît dans la **Revue des Deux Mondes** (1er mars), expriment de ligne en ligne ce sentiment avec émotion, humour et gentillesse. L'admirable écrivain sera compris de ses compatriotes. Il en amènera quelques-uns à nous mieux comprendre. Il fera ainsi plus peut-être que n'ont réussi les diplomates des deux nations depuis que les négociations et les conséquences du traité de Versailles ont créé bien des malentendus entre Londres et Paris.

Rudyard Kipling a fait connaissance de notre ville en 1878, pendant que s'y préparait l'Exposition universelle. Il était âgé de 12 ans et, libre de ses mouvements, il a profité de son agilité pour voir. Son père lui donnait sur sa quotidienne récolte d'aperçus tous les renseignements désirables. Le récit est vivant:

Je fis connaissance avec les ponts et avisai le tondeur de chiens qui exerçait son métier sur la berge; en observant la pantomime de ces professionnels, je distinguai qu'il existait dans cet art spécial deux systèmes ou deux écoles. Les uns prenaient leur sujet par la tête, les autres par la queue. Mon père était artiste : je lui fis part de ma découverte; il éclata de rire et je ne manquai pas d'attribuer sa gaieté à mes talents de narrateur.

L'Exposition de 1889 ramena Kipling en France. Il y assista, « place de la Sorbonne », à un « échevelé quadrille au clair de lune ». Plus tard, l'automobile aidant, Kipling s'est mis « à explorer la France », en compagnie de Mme Kipling:

C'est alors, écrit-il, que nous fut révélée, de saison en saison, de voyage en voyage, l'incroyable beauté de la France, et cette laborieuse épargne de ses paysans, et quelque chose de leur âpre et dure philosophie, la supériorité de son agriculture, la méthode et la prévoyance de son système forestier. J'en avais déjà une idée par

quelques-uns de nos fonctionnaires du service hindou des Forêts, qui avaient fait leurs études à l'Ecole forestière de Nancy.

Le poète ne perd jamais ses droits. Quand il a la qualité d'un Rudyard Kipling, il double toujours le conteur. Ce glorificateur de l'énergie, ce peintre magnifique des grandes jungles hindoues, se souvient des aspects de notre pays et de notre peuple avec un merveilleux sentiment des nuances:

Je sais une petite prairie au bord de la mer, au pied du Canigou; c'est là que le printemps, lorsqu'il pose le pied en Europe, répand sa corbeille de narcisses. Pendant des années et des années, c'est là que nous lui donnions rendez-vous. Nous nous rendions à cette prairie, nous étendions nos cartes sur les fleurs et nous commencions nos voyages : toute la France pour nos plaisirs, et notre voiture pour nous promener. Au point de vue du touriste, mars n'est pas un bon mois. La bise souffle; des bourrasques de neige peuvent vous surprendre dans les cols; ce sont des inconvénients qui se dissipent en avril. Mais pour qui aime vraiment le pays et le paysan, mars est le mois par excellence : la France ne s'arrête jamais de travailler; mais c'est alors qu'elle se met en tenue de printemps, entreprend son ménage, commence ses travaux de greffe et d'émondage. Les casseurs de pierre bouchent les ornières de l'hiver; on rencontre sur la route la roulotte du bohémien, avec son chargement sordide de bonheurs en voyage; les péniches, rangées le long de mille « milles » de canaux, font leur toilette et se repeignent sous l'œil vigilant de chiens de garde qui ne souffrent pas la nonchalance; la route est pleine d'intérêt à cause des tombereaux d'engrais, des énormes haquets de fûts de vin nouveau, et de l'étincelant arroi des machines agricoles neuves et luisantes. On sent battre le pouls de l'année nouvelle : le travail reprend sur toute la ligne avec le bruit d'une marée.

Recueillons ce précieux témoignage, si élégamment exprimé:

Je n'ai jamais rencontré sur la route, en un quart de siècle de voyages, que gentillesse, prompte obligeance de la part de chacun, même de mes vieux amis les gendarmes.

Et le père de Mowgli termine sur ces mots:

J'arrivai ainsi, après de longues années de pratique, à cette idée qu'il existe en France une civilisation au moins aussi

vieille que la nôtre; également complète, pour ne pas dire « suffisante » ou satisfaite d'elle-même; également incompréhensible, mais complémentaire de la nôtre. Tout ce qui s'est développé de valable, en fait de culture humaine depuis la chute de Rome, m'apparaissait comme le produit d'un de ces deux pays : les systèmes plus récents n'étant que brigandage et sentant ou le tyran ou le parvenu. D'où il résulte que si la civilisation doit continuer à vivre, son avenir repose entre nos mains unies.

§

Les collaborateurs d'Edison l'appelaient : le Vieux. Un de ceux-ci, le docteur M.-A. Rosanoff, chimiste, de formation universitaire, le montre bien « vivant », empirique, crachant sur le plancher pour être bien sûr de ne pas manquer l'ouverture d'un crachoir, une sorte de sorcier qui aurait affreusement déçu Villiers de l'Isle-Adam — l'homme terre à terre, pratique à l'exclusion de toute autre préoccupation.

Les souvenirs de M. Rosanoff se trouvent dans la **Revue hebdomadaire** (18 février). Cette page a trait à la cire employée pour la fabrication des cylindres adaptés aux premiers phonographes:

Il arriva un moment où le Vieux m'enleva à mon travail régulier et m'assigna provisoirement une tâche spéciale. La cire d'Aylsworth n'avait pas été brevetée et sa composition compliquée était restée un secret commercial. Un rival obtint (probablement par l'espionnage d'un ouvrier complice) la possession de la formule secrète. J'eus connaissance du fait pour la première fois quand le Vieux me demanda d'examiner la question et de m'assurer si la cire du rival était réellement un produit nouveau. Il me prévint qu'il se pourrait que je fusse appelé pour témoigner en justice et me poussa à faire une étude expérimentale complète.

Conformément à ses recommandations, je préparai une quantité de cire et commençai une exténuante comparaison entre celle-là et celle d'Aylsworth. Et le résultat de mes essais, après plusieurs semaines de laborieux travaux, fut que la chose « nouvelle » en question n'était autre que la cire d'Aylsworth, qu'Edison employait depuis des années. Quand, plein d'une ardente indignation pour les honteux agissements de notre rival, je rendis compte de mes résultats au Vieux, il me demanda avec un clin d'œil amusé : « Pourquoi êtes-vous tellement agité? Tout

le monde vole dans le commerce et l'industrie. J'ai moi-même beaucoup volé. Mais je savais *comment* voler. *Eux* ne savent pas, voilà tout. » Je ne répondis rien; je restai abasourdi.

La science même n'intéressait pas Edison. Il ne tenait compte que des « faits ». Une théorie pour lui n'était rien. Et cela se comprend à la lumière de cette historiette:

Un jour, il me donna à deviner de quoi était fait le premier filament employé dans la lampe à incandescence. « Vous chercheriez un siècle, que vous ne le devineriez pas, me dit-il. C'est du fromage de Limbourg! Eh bien, pouvez-vous me montrer un livre de chimie théorique qui explique pourquoi le fromage de Limbourg est utilisable dans la lampe à incandescence?... »

Le grand inventeur se flattait de n'avoir été en classe « pas un jour de sa vie ». Il dit textuellement:

Pensez-vous que j'aurais valu quoi que ce soit si j'y étais allé?

Et M. Rosanoff de commenter cette boutade:

Je savais qu'il avait dit ceci exprès pour moi, faisant allusion à mon long passé scolaire.

Mais il ne se trompait point en ce qui concernait sa propre carrière. Des études conventionnelles sont une chose excellente pour un homme moyen; elles le nettoient, elles étendent une couche de vernis sur sa bêtise, parfois elles l'embaument vivant. Mais n'apprivoisez pas l'aigle! Si les frères Wright avaient été soumis à des années d'école, ils en auraient su de trop pour entreprendre une chose aussi folle que de voler dans le ciel. Qu'Edison ait été méthodiquement instruit, il n'aurait jamais eu l'audace de créer des choses aussi impossibles que le phonographe.

La littérature ni la musique n'intéressaient Edison. Il fit la farce à M. Rosanoff de lui faire entendre « ce qu'il y a de mieux en fait de Wagner »:

Il avait une vieille machine à expériences, à mécanisme réversible; le cylindre était sans doute un chœur avec accompagnement d'orchestre : or, il le reproduisait à l'envers. Vous avez vu des images cinématographiques déroulées à l'envers. Eh bien, ce n'est rien en comparaison d'un morceau de musique joué à reculons.

Edison, à qui, à son insu, Villiers attribua la fabrication de l'*Eve future*, exprima un jour ce regret au docteur Rosanoff:

« Les gens, dit-il, m'appellent un grand inventeur. En vérité, je ne suis pas un inventeur qui vaille la peine qu'on parle de lui. Quand je pense que je ne peux même pas construire le moindre imbécile avec ses pensées et sa parole d'imbécile! Je ne suis, moi, que de la petite bière d'inventeur! » Puis, le doigt levé vers le ciel, il ajouta : « Voilà le véritable inventeur! »

« Une espèce d'idéalisme bien à lui l'habitait », dit, du Vieux, M. Rosanoff.

§

Dans **Notre Temps** (26 février), M. Robert Honnert, regrettant que la critique n'ait pas placé Mme Lucie Delarue-Mardrus, poète, au rang qui lui est dû dans la poésie française, propose l'union des « critiques poétiques » en association, pour le bien de la poésie et la gloire des poètes:

Si l'on excepte les petites revues et les journaux proprement littéraires, c'est-à-dire tout ce qui prêche une clientèle convertie d'avance, la presse de grande information, celle qui touche des centaines de milliers de lecteurs, ignore à peu près complètement la poésie. Les romanciers, les essayistes ont su s'y faire une place. Il faut croire que les poètes sont plus maladroits ou moins bien adaptés. Il n'y aurait pourtant aucune déchéance pour eux à se servir, pour communiquer avec les foules — car c'est là le but éternel des poètes, — des moyens que le monde moderne met à leur disposition. Ils manquent surtout de critiques spécialement dévoués qui mendient, pour parler d'eux, une place dans les grands journaux, dans les grandes revues, sans compter la T. S. F., etc.; tout est à faire de ce côté-là, et on croirait que personne ne s'en doute. Des critiques poétiques qui mendient et qui bataillent pour obtenir d'abord dix lignes, puis une demi-colonne. Ceux qui existent ne sont pas unis ou s'ignorent à peu près complètement; ils sont réduits à l'impuissance. Pour obtenir cette diffusion de la poésie, faute de laquelle les poètes mélancoliques s'étiolent et l'univers perd son âme sans savoir pourquoi, je me demande s'il ne serait pas bon, comme première et bien faible tentative, de créer une Association des critiques poétiques. Elle ne serait la rivale d'aucune autre association professionnelle littéraire et pourrait même

peut-être coopérer utilement avec des groupements déjà existants. Qu'en pensez-vous?

Il y aurait un comité, un bureau, des décorations, des chamailleries. — Les critiques « poétiques » justifieraient bientôt entre eux ce qu'en vers un ami à moi s'est diverti d'écrire sur la camaraderie des critiques littéraires représentatifs d'aujourd'hui:

Auguste Bailly loue André Billy.
André Billy loue Auguste Bailly.
Edmond Jaloux prône Thérive,
Lequel en retour ne se prive
De célébrer Edmond Jaloux.
Ils se lèchent entre eux, les loups!

... ...

§

La **Nouvelle Revue Française** (1er mars) contient « au sujet du *Cimetière marin* » des explications très précieuses de M. Paul Valéry. Il ne les eût pas consignées sans doute (ou différentes) s'il n'avait entendu son poème expliqué en Sorbonne par M. Gustave Cohen.

« Un ouvrage, déclare M. Paul Valéry, n'est jamais *achevé*, mais *abandonné.* »

J'avais contracté ce mal, ce goût pervers de la reprise indéfinie, et cette complaisance pour l'état réversible des œuvres, à l'âge critique où se forme et se fixe l'homme intellectuel. Je les ai retrouvés dans toute leur force, quand, vers la cinquantaine, les circonstances ont fait que je me remisse à composer. J'ai donc beaucoup vécu avec mes poèmes. Pendant près de dix ans, ils ont été pour moi une occupation de durée indéterminée, — un exercice plutôt qu'une action, une recherche plutôt qu'une délivrance, une manœuvre de moi-même par moi-même plutôt qu'une préparation visant le public. Il me semble qu'ils m'ont appris plus d'une chose.

Je ne conseille pas cependant que l'on adopte ce système : je n'ai point qualité pour donner à qui que ce soit le moindre conseil, et je doute, d'ailleurs, qu'il convienne aux jeunes hommes d'*une époque pressante, confuse et sans perspective.* Nous sommes dans un banc de brume...

Je doute que le temps actuel ait jamais été plus heureusement défini que par les termes ci-dessus soulignés.

C'est « par accident » que *Cimetière marin* fut arrêté dans la forme qu'on lui connaît. Le poète eût encore repris son œuvre, si Jacques Rivière ne lui avait « ravi » le manuscrit pour le publier. Et voici, d'après M. Paul Valéry, la genèse de ce poème capital en son œuvre et quant à l'ascension sociale de son admirable carrière:

Quant au « Cimetière Marin », cette intention ne fut d'abord qu'une figure rythmique vide, ou remplie de syllabes vaines, qui me vint obséder quelque temps. J'observai que cette figure était décasyllabique, et je me fis quelques réflexions sur ce type fort peu employé dans la poésie moderne; il me semblait pauvre et monotone. Il était peu de chose auprès de l'alexandrin, que trois ou quatre générations de grands artistes ont prodigieusement élaboré. Le démon de la généralisation suggérait de tenter de porter ce *Dix* à la puissance du *Douze*. Il me proposa une certaine strophe de six vers et l'idée d'une *composition* fondée sur le nombre de ces strophes, et assurée par une diversité de tons et de fonctions à leur assigner. Entre les strophes, des contrastes ou des correspondances devraient être institués. Cette dernière condition exigea bientôt que le poème possible fût un monologue de « moi », dans lequel les thèmes les plus simples et les plus consistants de ma vie effective et intellectuelle, tels qu'ils s'étaient imposés à mon adolescence et associés à la mer et à la lumière d'un certain lieu des bords de la Méditerranée, fussent appelés, tramés, opposés...

Tout ceci menait à la mort et touchait à la pensée pure. (Le vers choisi de dix syllabes a quelque rapport avec le vers dantesque.)

Il fallait que mon vers fût dense et fortement rythmé. Je savais que je m'orientais vers un monologue aussi personnel, mais aussi universel que je pourrais le construire. Le type de vers choisi, la forme adoptée pour les strophes me donnaient des conditions qui favorisaient certains « mouvements », permettaient certains changements de ton, appelaient certain style... Le « Cimetière Marin » était *conçu*. Un assez long travail s'ensuivit.

M. Paul Valéry cite cette phrase de Voltaire: « La poésie n'est faite que de beaux détails. » Plus tard, E.-A. Poe écrivait: « Ce que nous appelons un long poème est, en fait, plutôt une succession de brefs poèmes, ou de brefs effets poétiques. » Il existe une étroite parenté entre sa « Philosophie de la Composition » et l'esthétique de M. Paul Valéry, constructeur de poèmes, qui déclare en y insistant:

Il n'y a pas de vrai sens d'un texte.

MÉMENTO. — *La Revue de France* (1er mars) commence un nouveau roman de M. A. t'Serstevens : « Le vagabond espagnol » et achève le journal du général Rossetti.

L'Archer (fév.) « Triptyque » par M. Jean Doyan, pour montrer les réactions du combattant de 1914-1918 visité en action par M. Poincaré, le futur maréchal Pétain et Clemenceau. — Suite du : « Avec la 67e division de réserve », du Dr Paul Voivenel.

Cahiers Léon Bloy (novembre-avril). — M. Fem : « Anne-Marie Roulé (la Véronique du *Désespéré*). — Suite des lettres de M. Jehan Rictus à Léon Bloy.

La Revue de Paris (1er mars). — Deux premiers actes d'« Intermezzo », de M. J. Giraudoux. — « Souvenirs sur George Moore », de Mme Mary Duclaux. — « Le souvenir de Rabelais », par M. Pierre Champion.

Chalom (février). — M. S. Van Praag : « Quelques tendances de la littérature juive occidentale. — « Souvenir de Max Nordau », par M. W. Rabinowitch.

Montjoie (février). — « Souvenir », poème de M. René Fauchois. — Lettre inédite de Gabriel Fauré.

La Revue Universelle (1er mars). — « Figures et Souvenirs », par M. Georges Lecomte. — « Clemenceau au soir de sa vie », par M. le général Mordacq. — « Moloch », roman posthume de L. Lecocq.

La Revue de l'Ouest (mars). — M. R. Herrzkowiza : « Regards ». — Hop Frog : « Faïences. Éventail ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Un testament de Vauban (*Le Temps* du 24 février). — Une chanson d'Henry Spiess (*La Suisse* du 7 mars). — Les miracles de la « cinématique » et de la T. S. F. (*L'Œuvre* du 5 mars).

M. Georges Montorgueil a exhumé et publie dans le **Temps** ce codicille testamentaire de Vauban :

« Il y a à Berghe-Saint-Vinoy, une jeune veuve nommée mademoiselle Baltazar, avec qui j'ay eu très peu de commerce et qui cependant prétend avoir eu un enfant de moy, ce qu'elle m'a affirmé avec de grandz serment; bien que je n'en sois pas autrement persuadé, je ne laisse pas de m'en faire un scrupulle, d'autant plus grand qu'il n'est pas impossible que cella ne puisse être. C'est pourquoy Friant luy fera connoistre secreto qu'il a connaissance de cette affaire et luy offrira deux mil livre de ma

part, pour l'entretien de cet enfant, soit qu'il soit mort ou vivant, car jamais je ne l'ay veu.

» Il y a une mademoiselle Toussin, à Paris, demeurant quant à présent... avec qui j'ay eu commerce il y a 16 ou 17 ans, bien que très rarement; elle préttend avoir eu un garçon de moy, qui est vivant, et pour lequel elle m'importune souvent; bien que j'aye lieu de m'en déffier comme de l'autre, le scrupule que je m'en fais m'oblige à désirer qu'on s'en accommode une fois pour toute avec elle, pour qu'elle s'en charge et pour cet effet, je prie Monsieur Friand dy mestre jusqu'à deux mil livre une fois payée.

» Il y a aussi une Madame de La Motte, fille à ce qu'elle dit, d'un comte de Burquoy, mort à Paris, il y a déjà quelque temps, et fame d'un monsieur de La Mote, capittaine d'infanterie, qui a sorty du royaume depuis peu. Elle a encore sa mère vivante. Le hasard a voulu que j'aye eu quelque commerce avec elle, dont elle préttand avoir eu un enffant, ce qu'elle m'a affirmé par tous les sermens les plus fort. Bien que je doutte fort de la vérité, je ne laisse pas de penser qu'elle pourroit être véritable; c'est pourquoy je prie Friand d'accommoder avec elle pour pareille somme que cy-dessus, c'est-à-dire pour deux mil livre.

» Il y a actuellement une fille dans le voisinage, appelée Mlle Boussant, logeant entre la rue Saint-Vincent (mon portier la connaît) qui préttend estre grosse de mon fait; bien que cella ne soit peut être pas vray, mais comme cella peut estre aussi, il faudra accomoder secreto avec elle ou avec sa mère, afin qu'elle se charge de cet enfant et pour cet effet luy donner jusqu'à mil écuz, suposé que l'enfant vive, qu'il faudra pour bien faire, mestre sur la Maison de ville, au profit de cet enfant, et parce qu'elle est fille de quelque callité, il faudra faire cella avec secret.

» Il y a de plus une pauvre dame irlandaise, nommée madame Districh, qui prétend aussi avoir eu un enfant de moy, ce qu'elle affirme par toute sorte de serment; bien que j'aye lieu d'en douster, aussi bien que des autres, je ne veux pas hasarder le salut de mon âme pour cella; c'est pourquoy je prie Friand de luy donner encore deux mil livres.

» Toutes les sommes jointe ensemble fesant celle de quatorze mil livre, qu'il distribuera suivant le dispositif. Que si dans temps qu'il fera rechercher les mères de ces enffans, ce qui n'arrivera qu'après ma mort, il se trouve que quelqu'un de ces enffans soient mortz, il ne sera pas obligé de faire les gratifications aux mères que j'ai assez bien payées pour n'avoir pas de scrupule à leur égart.

» Il aura soing de se faire représenter ces enfans et en cas qu'il s'en trouve de mortz, il employera la somme que je leur avois destinée à augmenter celle de cette pauvre dame irlandaise qui étant fame de callité, hors de son pays et comme abandonnée de son mary, est plus digne de compassion que les autres.

» Il fera en sorte, s'il est possible, de leur faire donner le tout en contratz sur l'Hôtel de Ville, affin que les fonds ne se dissipe point.

» Il exécutera ce que dessus le plus secrestement qu'il sera possible afin de ne pas divulguer les uns ni les autres.

» Et voillà ce que je confie à la conscience, à l'honneur et à la fidélité de Friand, en cas de mort de ma personne.

» Fait à Paris, le 25 mars 1702.

» LE PRESTRE VAUBAN.

» Après l'exécution du contenu de ce mémoire, Friand aura soin de le brûler, sans en faire confidence à personne. »

Pourquoi [remarque M. Montorgueil] pourquoi Friand ne détruisit-il pas le codicille comme Vanban le lui avait prescrit? On l'ignore. Mais ce Friand, qui mourut en 1715, paraît ne pas avoir toujours été d'une scrupuleuse délicatesse. Du temps de Vauban, il faisait le commerce des bois dans des proportions considérables et très souvent sous des prête-noms.

On peut regretter que M. Georges Montorgueil n'ait pas songé à donner quelques précisions pour authentiquer ce singulier document. Il dit : « Il ne fut que tardivement divulgué par feu le lieutenant-colonel Rochas. » Mais où, et à qui?

§

La **Suisse** nous apporte cette petite chanson d'Henry Spiess:

Il ne pleut jamais... Quand il pleut,
Ce sont nos Anges qui arrosent
Au Paradis leurs jardins bleus.
La pluie, ce n'est pas autre chose
Qu'un peu d'eau, glissant à côté
Des jardins de l'Eternité.

Tous ceux-là que la pluie ennuie,
Le professeur à parapluie,
Le rond-de-cuir méticuleux,
Le géomètre au front morose,
Ne se doutent point de ces choses

Et sont loin de savoir, s'il pleut,
Que leurs Bons Anges les arrosent,
Par mégarde (en es-tu bien sûr?)
Du haut des vergers de l'azur.
Il ne pleut jamais... Le poète,
Quand il pleut découvre sa tête,
Qu'il ait ou non quelques cheveux...
Car il est alors bienheureux
D'avoir part à la joie des Anges
Qui arrosent leurs jardins bleus,
Pour divertir les Grands Archanges
Et faire plaisir au Bon Dieu...
Car les poètes et les sages,
Et toi, Léon, puis toi, Lucie,
Comprennent tous le doux message
Qui leur tombe du Paradis.
Les Gérontes à calvities
Et les Fantasios chevelus
Se réjouissent de la pluie
Qui les submerge, tant et plus.

S'ils n'ont chapel ni parapluie,
Sous l'arc-en-ciel diluvien,
C'est, devinent-ils, que la pluie
Leur vient de leurs Anges Gardiens...
Frais baptême qu'ils apprécient,
Et toi, Léon, puis toi, Lucie,
Pur baptême qui rajeunit.

Parmi l'onde qui dégringole,
Ils vont, crottés mieux que barbets,
Trempés jusqu'à la camisole,
Loin du cuistre et du barbacole...

Au surplus, il ne pleut jamais.

§

Dans l'**Œuvre,** M. Georges de la Fouchardière célèbre les miracles de la « cinématique » et de la T. S. F. :

C'est avec une certaine admiration que les amateurs de cinéma ont pu assister, parmi les actualités de la semaine, à la tentative d'assassinat du président Roosevelt et à l'interrogatoire de l'assassin.

Partout où un train déraille, sur le vaste univers, partout où un bateau flambe, partout où un avion tombe du ciel, partout où

un beau crime a lieu dans la plus stricte intimité, il se trouve là un cinéaste, dix cinéastes, cent cinéastes prêts à tourner leur manivelle et à enregistrer la chose... Les cinéastes sont là avant les pompiers et plusieurs siècles avant les historiens, dont ils découragent par avance l'imagination en fauchant leur blé en herbe... Les cinéastes sont semblables à ces vautours du désert dont parle Kipling. Des buffles immobiles sont vautrés dans la boue. Le ciel est vide. Qu'un seul buffle vienne à mourir, il y aura tout de suite là cent vautours, venus de nulle part.

Cette présence instantanée des cinéastes sur les lieux de la catastrophe ou du crime est même assez inquiétante. Si j'étais juge d'instruction, je commencerais par coffrer les cinéastes. Ils sont très capables d'avoir mis en scène la catastrophe pour avoir quelque chose à tourner... Et puis, il faut toujours chercher à qui profite le crime : c'est assurément au cinéaste.

Dans l'interrogatoire de l'homme qui voulut tuer M. Roosevelt, il y a quelque chose de très significatif : l'homme joue avec un art consommé... Pourtant, il ne savait pas, lorsqu'il est venu pour assassiner le président, qu'il allait tourner une scène de cinéma. Il venait pour tuer M. Roosevelt, et c'est tout. Ça prouve qu'il n'est pas difficile, sans aptitudes spéciales et sans études préalables, de tenir au pied levé le rôle de vedette à l'écran.

Mais qu'est-ce que vous pensez de ce magistrat qui, pour le premier interrogatoire du criminel, fait venir un metteur en scène avec tout son bazar pour la prise de vue et la sonorisation? C'est un magistrat bien américain et partisan de l'instruction publique. Le procédé n'est peut-être pas de très bon goût. Il a aussi l'inconvénient que le succès mondial obtenu par ce bout de film va exciter considérablement tous les types qui veulent faire du cinéma. C'est beaucoup plus facile qu'on ne croit d'être admis à un essai : il suffit d'assassiner le président Roosevelt... Que Dieu protège l'Elu des Etats-Unis!

Si les amateurs de cinéma sont gâtés par les animateurs d'une vie trop moderne, les amateurs de T. S. F. ne sont pas oubliés... Ils n'auront même pas à se déranger pour prendre place dans une salle commune : ils assisteront, chez eux, à la « Bataille du Jéhol ». (Le Jéhol, aujourd'hui, comme hier le Chaco, est une conquête de la science géographique et une révélation instructive pour les diplomates de la Société des Nations.)

Voici, en effet, le communiqué publié par les journaux :

« A partir du 6 mars, la station de radiophonie de Moukden radiodiffusera la description de la bataille du Jéhol. Des avions munis de microphones survoleront le champ de bataille pour

émettre les informations qui seront relayées par les stations de radiophonie de Tchin-Tchéou et de Moukden pour la Mandchourie et le Japon. »

Vous voyez bien que le Jéhol, contrairement à ce que vous pouviez croire, est un pays civilisé et pourvu de tout le confort moderne. Vous n'aurez qu'à tourner un des boutons de votre truc jusqu'au chiffre qu'on vous indiquera pour « avoir » la bataille du Jéhol agréablement sonorisée.

Ça donne de l'espoir et ça promet de l'agrément aux patriotes qui ont le regret, lors de la dernière grande guerre européenne, d'avoir été maintenus comme indispensables à l'arrière à leurs foyers et qui ainsi ont raté le plus beau.

La prochaine fois, ils « auront » la guerre, à Bordeaux, par voie de radiodiffusion. Ils entendront le canon, les mitrailleuses et tous les bruits parasites, comme, par exemple, les cris des blessés et les râles des mourants. Ils pourront dire plus tard : « J'y étais » ; et ils diront sur le coup : « En voilà un qui n'est pas tombé loin. »

Le monsieur-qui-parle-dans-la-boite donnera des explications propres à stimuler la reconnaissance des auditeurs : « Le concert que vous entendez vous est offert par les établissements Krupp et Schneider », et introduira dans son boniment quelques réclames discrètes pour le fabricant de masques à gaz sur mesure et de jambes de bois ou de nez en argent garantis pour longtemps.

Mais, dès aujourd'hui, n'êtes-vous pas heureux d'appartenir à une époque de progrès si humain et de civilisation si parfaite, que tranquillement assis dans votre fauteuil vous, pouvez entendre la bataille de Jéhol et assister à l'interrogatoire du plus récent assassin qui voulut tuer un chef d'Etat?

Le bon Pantagruel, dont les faits et dits héroïques nous sont contés depuis quatre cents ans, n'a-t-il pas, en son temps, au cours de ses voyages, entendu certaines paroles dégelées et les bruits horrifiques de la grande bataille des Arimaspiens et des Nephelibates? Il n'y a toujours rien de nouveau sous le soleil.

P.-P. PLAN.

MUSIQUE

Deux *Psaumes* de Lili Boulanger. — *Contrerimes* de M. Maurice Delage. — Audition intégrale de *Tristan*, dans la traduction de M. Gustave Samazeuilh. — Société des Etudes Mozartiennes. — *Le Zodiaque*, de M. Georges Migot.

L'Orchestre Symphonique de Paris nous a donné le 26 fé-

vrier une des joies les plus pures et l'un des plaisirs les plus complets que nous ayons goûtés depuis longtemps. M. Alfred Cortot, qui conduisait ce dimanche-là, avait inscrit au programme les **Psaumes CXXIX et XXIV** de Lili Boulanger. C'est entre 1914 et 1917 que la jeune lauréate du concours de Rome de 1913 écrivit ces deux ouvrages. Ils sont deux magnifiques témoignages de son précoce génie, deux des pages les plus belles et les plus nobles de la musique religieuse contemporaine. Le *Psaume CXXIX* est le *De Profundis;* le *Psaume XXIV* (XXIII de la Vulgate, mais Lili Boulanger a mis en musique une traduction française de l'hébreu) est l'hymne de gloire *Domini est terra et plenitudo ejus...* Des deux cantiques, l'un exprime donc la souffrance, la crainte et l'espoir — et l'autre chante la toute-puissance du Seigneur, devant lequel se haussent les portes éternelles. L'opposition est complète, et pourtant c'est bien le même tempérament qui s'exprime en ces pages si diverses de forme et d'inspiration, c'est bien la même foi, le même mysticisme ardent et pur. Ce qui étonne ici, c'est la maturité d'une pensée dont l'expression pourtant conserve toute la fraîcheur délicieuse de la jeunesse, c'est la perfection et l'ampleur d'un art qui n'ignore aucune des ressources de la technique et qui reste cependant miraculeusement neuf, personnel comme si toute cette science n'était elle-même qu'inspiration pure, invention spontanée.

Nous voici devant deux ouvrages jusqu'ici fort peu connus et qui méritent cependant de prendre rang auprès des plus glorieux chefs-d'œuvre de notre musique française. De quelque côté qu'on les examine, que l'on s'attache à la richesse de l'instrumentation, à la puissance des masses chorales, à la grandeur et à la noblesse du style, à la convenance si parfaite des moyens mis en œuvre et du sujet traité, au pathétique de ces pages qui, du début jusqu'à la fin, émeuvent si profondément, on admire sans réserves. Et puis aussi on songe avec un serrement de cœur que cette enfant de génie a exhalé dans ces chants magnifiques sa vie elle-même et qu'elle est morte à l'âge où d'autres commencent à peine leur carrière, nous laissant avec ces *Psaumes* d'autres chefs-d'œuvre, comme la *Vieille Prière Bouddhique*, comme les *Clairières dans le Ciel...* Et l'on voudrait que ces ouvrages parussent plus souvent aux programmes de nos concerts et que l'on fît dès maintenant

à Lili Boulanger la place qui lui revient, sans laisser à la postérité le soin d'accomplir cette œuvre de justice. Mais au moins le succès des *Psaumes* à l'Orchestre Symphonique de Paris nous fait espérer de les réentendre bientôt. L'interprétation fut de premier ordre. Mlle Nadia Boulanger à l'orgue, M. Alfred Cortot au pupitre, Mme Ranzow, les chœurs et l'orchestre, tous furent dignes de l'admirable musique dont ils traduisirent la splendeur, et tous ont laissé aux auditeurs le souvenir d'un moment d'émotion inoubliable.

§

M. Maurice Delage est un de ces artistes scrupuleux et exigeants envers eux-mêmes, qui, dirait-on, ne livrent leurs œuvres au public qu'à regret. Cette attitude discrète étonne en notre époque de production désordonnée et de publicité folle: elle est tout à l'éloge de M. Maurice Delage. Nous savions depuis longtemps qu'il était un des compositeurs les mieux doués de la génération qui atteint aujourd'hui l'âge mûr. Ses *Poèmes Hindous* nous avaient révélé un art subtil, une recherche très curieuse d'effets nouveaux et puis aussi un goût très sûr dans l'audace, une connaissance approfondie des secrets de l'instrumentation. L'art de M. Maurice Delage s'apparente à celui de M. Maurice Ravel (dont il a été l'élève). Il y a une certaine parenté d'esprit entre ces deux musiciens — moins manifeste sans doute dans la conception des idées que dans les solutions données aux problèmes qu'ils imaginent. L'un et l'autre ont semblable finesse et se plaisent à des jeux savants, délicats et nuancés.

Les **Contrerimes** de M. Maurice Delage confirment l'impression que nous avaient laissée ses précédents ouvrages. L'exécution très soignée, très méticuleuse que nous en a donnée l'orchestre Straram a mis en lumière la rare qualité de ces pièces: *Nuit de Noël, Hommage à don Manuel de Falla, Danse.* Elles n'ont point de lien entre elles plus que les morceaux d'un recueil de vers; et pourtant elles offrent toutes ce même caractère de transparence lumineuse et de poésie qui est la marque de leur auteur. M. Maurice Delage écrit pour petit orchestre. Il recherche la pureté des timbres et la légèreté des ensembles. Mais le nombre des instruments n'empêche point sa musique de « sonner » à merveille — au contraire.

Il est juste d'ajouter qu'avec des exécutants comme MM. Darrieu et Moyse — pour ne citer que le premier violon et la flûte — les sonorités sont dosées avec un soin digne de toutes les louanges.

Le programme rapprochait des *Contrerimes* le *Tombeau de Couperin*. Ainsi M. Maurice Ravel et M. Maurice Delage ont été applaudis ensemble — ce qui a dû, j'imagine, combler leurs vœux.

§

Tandis que la *Messe en ré* et la *Neuvième Symphonie*, avec les chœurs de Saint-Gervais de M. Paul Le Flem et l'orchestre Pasdeloup, sous la direction de M. F. Weingartner, obtenaient leur traditionnel succès (l'exécution en fut remarquable et les solistes, Mlles Vhita et Hœrner, MM. Lapelleterie et Dupré, contribuèrent à lui donner un exceptionnel éclat), M. Paul Paray, au Châtelet, donnait une **audition intégrale** de *Tristan* dans la traduction de M. Gustave Samazeuilh. Nous n'avions pas eu l'occasion d'entendre à Paris cette traduction (chantée, je crois, à Bruxelles et dans quelques grandes villes françaises). L'épreuve est concluante: il est donc possible de respecter à la fois la pensée de Wagner, la langue française et les exigences légitimes des chanteurs. Il est donc possible de faire passer dans notre langue, par un patient travail d'adaptation poétique, le rythme et l'accentuation du texte sans lesquels toute traduction destinée au chant n'est qu'un contresens musical — même quand elle est correcte au point de vue du sens. On imagine quelle peine a dû coûter un tel ouvrage. Il serait à souhaiter qu'il fût poursuivi pour la *Tétralogie* et pour *Parsifal*.

L'orchestre et son chef ont montré toute la fougue et aussi toute la correction qui sont nécessaires pour une parfaite exécution du chef-d'œuvre. Mlle Bunlet en Isolde et M. de Trévi en Tristan ont donné à cette audition un éclat magnifique. Je suis de ceux qui trouvent que les ouvrages joués régulièrement au théâtre n'ont que faire au concert; mais voici pourtant une exception nécessaire, puisqu'il s'agissait à la fois de nous révéler une traduction hors de pair et de nous faire entendre ce que précisément le théâtre ne nous

donne point: un texte intégral, sans les mutilations qu'autorise, sans les excuser, la tradition.

Je veux aussi signaler le très vif succès remporté de l'autre côté de la place du Châtelet par le *Prélude pour un poème chorégraphique* de M. Delvincourt, donné en deuxième audition par M. Cooper aux Concerts Poulet. Je vous en ai dit l'autre jour le mérite et l'agrément. M. Cooper (qui est un de nos chefs les plus scrupuleux et les plus habiles) a fort bien mis en lumière cette malicieuse et charmante partition. Et j'espère qu'il ne s'arrêtera pas au Prélude et inscrira bientôt à son programme le poème chorégraphique tout entier.

§

La **Société des Etudes mozartiennes** nous a fait entendre deux *Divertimenti*, l'un pour deux clarinettes et basson et l'autre pour quatuor à cordes, deux cors et contrebasse, et puis un *Quintette* à cordes (K. 614, Vienne, 12 avril 1791). De cette délicieuse merveille, M. Henri Ghéon, dans son bel ouvrage sur Mozart, nous donne le secret: jamais le génie n'a trouvé moyen de réaliser pareille unité dans une œuvre cependant construite avec une telle liberté de forme: « L'unité, ici, résiste à tous les traitements possibles, rythmiques, harmoniques, contrapuntiques, que la fantaisie de l'auteur leur fait subir. Et le chef-d'œuvre aboutit à un tourbillon cristallin sans exemple dans la musique. Toute la joie, rien que la joie. La joie de la technique pure et du don pur. La musique reine dans son royaume... » Le Quatuor Pro Arte et M. Boussagol ont été les dignes interprètes du chef-d'œuvre.

§

Je crois bien que le **Zodiaque** de M. Georges Migot n'a point de précédent dans la « littérature » du piano. Ce recueil de douze pièces, dont chacune porte le nom de l'un des signes du zodiaque (d'où le titre sous lequel elles sont réunies), fait honneur au musicien qui l'a composé. L'ampleur de l'ouvrage, d'abord, la variété de ces études de concert, l'équilibre des proportions, l'originalité de l'*écriture*, toujours pianistique, pourtant toujours polyphonique, et où l'harmonie ne semble jamais préméditée, mais résulter d'une nécessité contrapuntique, confèrent au *Zodiaque* un attrait singulier. Il

se pourrait que cet ouvrage restât non seulement comme un témoignage de l'esprit curieux et inventif de Georges Migot, mais encore qu'il fît date dans l'histoire du piano. Il y a dans ces pages, en effet, trois ou quatre pièces qui séduiront les virtuoses et qui du même coup entraîneront l'applaudissement du public et — chose plus rare — l'adhésion totale des musiciens. Par la puissance du rythme, par l'heureux choix de thèmes nettement expressifs, *l'Ecrevisse, le Sagittaire* et le *Capricorne* seront vite appelés à devenir populaires, dans la mesure où cette épithète peut être appliquée, par exemple, à *Scarbo*,. à *Jeux d'eau* et à toutes ces pièces charmantes que leur difficulté préserve à jamais des mains maladroites. Je souhaite à M. Georges Migot de trouver toujours des interprètes d'une vaillance, d'un sens musical et d'un goût aussi parfaits que Mlle Anna Urani. Cette jeune pianiste italienne a présenté le *Zodiaque* avec une intelligence qui mérite tous les éloges. Elle a fait valoir non seulement le brio des pièces comme le *Capricorne* (où se trouve une fugue d'une rare difficulté d'exécution), comme l'*Ecrevisse* (dont le rythme est si curieux), comme le *Sagittaire* (une des meilleures réussites pianistiques du recueil), ou comme le *Lion*, mais encore elle a exprimé à merveille la fluidité du *Verseau*, la grâce des *Poissons*, la tendresse des *Gémeaux*, la clarté de la *Vierge*... Mais ce sont tous les titres qu'il faudrait citer, car le *Taureau*, ni la *Balance*, ni le *Scorpion* ne sont moins intéressants.

RENÉ DUMESNIL.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

J.-K. Huysmans et le journal bruxellois « L'Actualité ». — Au mois d'août 1876, le jeune Huysmans — il n'avait encore publié que le *Drageoir à épices* — vint chercher à Bruxelles un éditeur qui consentît à publier *Marthe, histoire d'une fille*, son premier roman. Au même moment, Camille Lemonnier, lui-même peu connu dans les milieux littéraires parisiens, regroupait les collaborateurs et la clientèle de *l'Art Universel* et fondait une nouvelle feuille, littéraire et artistique, *l'Actualité*. Ce titre, en belles lettres capitales, parcourait un amusant frontispice du dessinateur Alfred Hu-

bert qui lui servait de commentaire. Là-dessous s'inscrivaient ces renseignements :

A travers le monde et l'art. Journal hebdomadaire paraissant tous les samedis. Directeur : Camille Lemonnier. Bureaux : rue des Minimes, 19, près du Grand Sablon, Bruxelles (1).

Dès les premiers numéros, Camille Lemonnier, sous des pseudonymes divers, remplissait de sa prose une moitié du journal. On y découvre aussi, à côté de moins bonnes pages, des contes réalistes de Caroline Gravière, des articles de critique d'Arthur Stevens (le frère des deux peintres) et de Lucien Solvay, des récits d'Emile Greyson, des sonnets de Théodore Hannon, avec qui Huysmans allait bientôt se lier d'amitié. Ces noms ne sont point ignorés aujourd'hui de ceux qui s'intéressent à l'histoire de la littérature belge.

L'équipe des collaborateurs français comprenait : Charles Deulin, l'auteur fort oublié des *Contes d'un buveur de bière*; Emile Zola, de qui la feuille reproduisait les chroniques dramatiques parues précédemment dans le *Bien Public*, de Paris; Eugène Montrosier, le directeur du *Musée des Deux-Mondes*, qui avait cordialement accueilli le jeune Joris-Karl (2); Huysmans lui-même et son ami Céard; enfin Ludovic d'Arthies — un nom qui n'est vraisemblablement qu'un pseudonyme — et le non moins énigmatique Fortunio.

L'Actualité, sous l'impulsion de ses rédacteurs, prit en peu de temps l'allure et le ton d'un journal d'avant-garde. Elle devait bientôt entraîner dans ce mouvement son aînée, *l'Artiste*, qui, sous la timide direction de Victor Reding, n'avait osé s'attaquer aux pompeuses formules d'un art académique et bourgeois.

La collection complète du journal de Lemonnier est malheureusement introuvable. La seule que nous ayons pu consulter se trouve aux archives de Bruxelles, précisément dans cette tour de l'hôtel de ville qui retint si longuement l'attention de Joris-Karl (3). Les deux premiers numéros manquent

(1) A partir du 3 juin 1877 : rue de la Violette, 28. Le journal était imprimé par Brogniez et Vande Weghe, rue du Lavoir, 29. C'est de la même imprimerie que sortit le tirage à part, fort rare aujourd'hui, de l'étude de J.-K. Huysmans, intitulée *Emile Zola et l'Assommoir* (1877).

(2) Léon Deffoux : *J.-K. Huysmans sous divers aspects*, pp. 5 et 6.

(3) Voir la *République des Lettres*, 25 octobre 1876. *La grand'place de Bruxelles*, par J.-K. Huysmans.

— la feuille dut commencer à paraître le 21 août 1876; — et de même sont perdus les numéros 10, 41 et 50. Toutefois, il est possible de dresser un relevé, qui nous paraît complet, des articles que J.-K. Huysmans et Henry Céard donnèrent à la feuille bruxelloise.

Le 10 septembre 1876 :

Adrien Brauwer, par J.-K. Huysmans. (Extrait du *Drageoir aux Epices*).

Le 17 septembre : Adrien Brauwer (suite et fin), par J.-K. Huysmans.

Le 17 décembre :

Revue dramatique (*L'Ami Fritz*), par E. Zola. (Extrait du *Bien Public.*)

Le 25 février 1877 :

Revue dramatique (*Dora,* de Sardou), par E. Zola (*Bien Public.*)

Le 11 mars :

Emile Zola et l'Assommoir, par J.-K. Huysmans. (Reproduit en partie dans l'*Artiste* du 18 mars 1877; autre fragment dans la *Vie littéraire,* n° 17, 26 avril 1877.)

Revue dramatique (*Le Père,* de Decourcelle et Claretie) par E. Zola (*Bien Public.*)

Le 18 mars :

Emile Zola et l'Assommoir, II, par J.-K. Huysmans. (Reproduit en partie dans *l'Artiste* du 24 mars 1877.)

La Fille Elisa, par Edmond de Goncourt (fragment inédit) (4).

Le 25 mars :

Emile Zola et l'Assommoir, III, par J.-K. Huysmans.

Le 1er avril :

Emile Zola et l'Assommoir, IV, par J.-K. Huysmans.

Le 8 avril :

Revue dramatique (*Bébé*), par E. Zola.

Le 29 avril :

La Fille Elisa et Edmond de Goncourt, par Henry Céard.

Le 6 mai :

La Fille Elisa et Edmond de Goncourt, II, par H. Céard.

Le 13 mai :

La Fille Elisa et Edmond de Goncourt, III, par H. Céard.

Le 27 mai :

Paris à travers les lettres et les arts, I, par Eugène Montrosier.

(4) Le livre paraissait quelques jours plus tard.

Le 3 juin :
Causerie dramatique (*Iphigénie* à l'Odéon), par Emile Zola (*Bien Public*).
Le 10 juin :
Notes sur le Salon de 1877, I, par H. Céard. *Paris à travers les lettres et les arts*, II, par E. Montrosier.
Le 17 juin :
Notes sur le Salon de 1877 (II, *Portraits et natures mortes*), par J.-K. Huysmans.
Le 24 juin :
Paris à travers les lettres et les arts, III, par E. Montrosier.
Notes sur le Salon de 1877, III, par Ludovic d'Arthies.
Le 1er juillet :
Notes sur le Salon de 1877, IV, par H. Céard.
Le 8 juillet :
Paris à travers les lettres et les arts, IV, par E. Montrosier.
Notes sur le Salon de 1877 (V, *Tableaux militaires et paysages*), par J.-K. Huysmans.
Le 15 juillet :
Notes sur le Salon de 1877 (6e et dernier article), par H. Céard.
Le 22 juillet :
Paris à travers les lettres et les arts, V, par E. Montrosier.
Le 5 août :
Paris à travers les lettres et les arts, VI, par E. Montrosier.

Le 11 mars 1877 — et non 1876, ainsi que l'écrivent Henry Céard et Jean de Caldain (5) — *l'Actualité* commençait la publication de l'étude de Huysmans sur *Emile Zola et l'Assommoir*. Ce manifeste de l'école naturaliste, l'un des plus importants du groupe, parut en quatre parties, dont les deux premières furent partiellement reproduites par *l'Artiste*. Celui-ci avait dans l'entre-temps passé aux mains de Théo Hannon (6).

Quelques mois après, la rédaction de *l'Actualité* faisait précéder de ces quelques lignes élogieuses le premier article de l'étude intitulée : *Notes sur le Salon de 1877* :

Nous avons la satisfaction d'annoncer à nos lecteurs que deux

(5) *Revue hebdomadaire*, novembre 1908, p. 245, n. 1. Rectifier également la date dans l'édition des Œuvres complètes, t. II, notes de L. Descaves, et dans le *Bulletin*, J.-K. Huysmans, n. 2, p. 45, article de P. Dufay.
(6) Lire cette brillante étude de J.-K. Huysmans dans le tome II des Œuvres complètes.

écrivains d'incontestable talent ont bien voulu se charger pour *l'Actualité* du compte rendu du Salon de Paris.

C'est M. H. Céard qui commence. M. Céard est le critique subtil, le lettré délicat, dont nous avons publié la forte étude sur *la Fille Elisa* de M. E. de Goncourt (7).

M. J.-K. Huysmans prendra la parole après lui; nous promettons que son étude sera chaude et vibrante.

L'auteur de *Marthe* est en effet un rude manieur de phrases, un styliste large à la fois et précieux, un coloriste enfin dans toute l'acception du terme (8).

Le cinquième article de cette étude, signé à nouveau de la plume de J.-K. Huysmans, était accompagné de ce bref commentaire :

Dans notre dernier numéro, c'était M. Henry Céard qui nous parlait des toiles dites historiques, avec une logique à laquelle il n'y a rien à opposer; aujourd'hui, M. J.-K. Huysmans prend à partie les verdurettes et les soldatesques — on va voir avec quelle verve. Nous tenons ainsi notre promesse d'un Salon original et mené à grandes guides (9).

Le numéro 51 de *l'Actualité,* daté du 5 août 1877, est vraisemblablement le dernier qui ait paru, quoique la direction n'y prévienne pas les abonnés de la fin de la publication. Le 9 septembre 1877, *l'Artiste* annonçait la fusion des deux feuilles qui, depuis le début de l'année, défendaient le même idéal. Lemonnier et ses collaborateurs vinrent donc renforcer le petit groupe de *l'Artiste*. Huysmans et Céard n'avaient d'ailleurs pas attendu ce jour pour adresser à son directeur des articles et des essais divers, en prose et en vers (10). Ils continuèrent leur collaboration à la revue de Hannon jusqu'à la fin de 1878, date à laquelle *l'Artiste,* changeant une nouvelle fois d'allure, abandonnait la défense des écrivains naturalistes.

G. VANWELKENHUYZEN.

(7) Céard, à cette date, était presque ignoré en France même.
(8) *Actualité,* 10 juin 1877.
(9) *Actualité,* 18 juillet 1877.
(10) Voir dans Léon Deffoux, *op. cit.*, le tableau de la collaboration de J.-K. Huysmans à *l'Artiste*.

LETTRES ANGLAISES

George Moore. — John Galsworthy. — George Saintsbury. — Vincent O'Sullivan et la décoration de Mrs Atherton, *Dublin Magazine*. — Thomas Earle Welby.

La littérature anglaise aura éprouvé cet hiver des pertes importantes. Le 21 janvier, **George Moore** s'éteignait dans sa quatre-vingt-unième année, laissant inachevée l'édition *ne varietur* qu'il avait entreprise de son œuvre; l'application et l'assiduité qu'il mettait à son travail avaient accoutumé ses amis à l'espoir qu'il le mènerait à bonne fin. Avec lui, disparaît un auteur pour qui écrire fut la seule passion de sa vie, qui fut par excellence l'intellectuel et l'homme de lettres, volontairement limité à la production d'œuvres personnelles, de romans écrits dans une prose dont il n'était jamais satisfait et qu'il ne se lassait pas de chercher à parfaire, des récits où il s'interdisait d'apparaître directement, soucieux que les faits et gestes seuls des personnages les dépeignent, les fassent vivre et permettent au lecteur de tirer la morale qui convenait, s'il en était une à tirer.

Le 31 janvier, **John Galsworthy** succombait à une brève maladie. Sa personnalité et son talent étaient tout à l'opposé de George Moore. La comparaison serait facile et aisément brillante, et toute en contrastes. On peut reprocher à George Moore un manque plus apparent que réel de sensibilité. Galsworthy paraît bien au contraire avoir été contraint de tenir en bride une sensibilité aiguë; il faut convenir qu'il y réussit remarquablement, et que, lorsque même sa pitié l'affectait le plus douloureusement, il sut ne jamais tomber dans la sentimentalité et la sensiblerie que George Moore abominait particulièrement chez les romanciers britanniques. *Victrix causa diis placuit...* mais la cause des vaincus avait la sympathie de Galsworthy qui, cependant, restait parmi les dieux pour la défendre, et l'on a pu dire qu'il était un « aristocrate révolutionnaire ». En tout cas, il n'y avait rien en lui du démagogue, du factieux, de l'agitateur doctrinaire. Quelle que fût leur classe sociale, ses personnages étaient ce que les circonstances les font. Tous sont également des humains, avec les défauts, les faiblesses, les imperfections des hommes, et toutes leurs aspirations vers les choses meil-

leures. C'est moins l'individu que la masse qui est à blâmer et c'est tout le système social qui demande à être reconstruit. Pour mieux démontrer sa thèse, il prit pour sujet toute une famille, tout un groupe social en fait, et, plus qu'à leur caractère ou à leurs actions, il s'attache aux réactions de leur esprit, à leurs attitudes mentales, ce qui l'amène à voir plutôt le type que la variété.

John Galsworthy vint tard à la littérature; il avait trente et un ans lorsqu'il publia son premier volume et trente-neuf ans quand il débuta au théâtre. Fils d'un solicitor, il s'inscrivit au barreau en 1890, mais il plaida peu, et voyagea beaucoup à travers les dominions et les colonies britanniques. Il fit ainsi la traversée d'Australie au Cap dans un voilier que Joseph Conrad commandait en second.

Comme ses romans, ses pièces de théâtre sont avant tout une critique sociale, et tournent autour d'un pivot de morale pratique; tout s'y enchaîne autour d'une thèse, comme dans le théâtre de Brieux, et il y manque souvent le mouvement et l'imprévu de la vie.

De famille et de culture bourgeoises et n'ayant jamais connu la nécessité d'exercer une profession pour « assurer sa matérielle », il n'admit pas les conventions de sa caste, et sa conviction était assez forte pour qu'il voulût rendre publiques ses opinions. Sa lutte contre les préjugés en est peut-être d'autant plus efficace, comme aussi d'être mesurée et impartiale. Sa situation indépendante explique aussi qu'il dédaigna de rechercher la popularité, tel un Bernard Shaw, par des moyens de plus ou moins bon aloi. La fierté avec laquelle il évitait toute réclame tapageuse fit du tort au succès de ses œuvres, à une époque où le public se laisse piper par tous les stratagèmes du bluff et de la publicité. En janvier 1918, son nom parut dans la liste des distinctions honorifiques où il était anobli. Quelques jours plus tard, on expliquait officiellement qu'il s'agissait d'une erreur. Néanmoins, en 1929, il acceptait l'Ordre du Mérite, qui n'a que 24 membres et ne confère aucun titre nobiliaire. Enfin, l'année dernière, il reçut le prix Nobel de littérature que la maladie, à sa grande déception, l'empêcha d'aller recevoir en personne. L'œuvre qu'il laisse comporte-t-elle les éléments qui la sauveront de l'oubli? Certes, ses romans et son théâtre sont

vibrants de générosité et de charité humaine, mais y prendra-t-on le même intérêt et le même plaisir quand les préjugés qu'il a si courageusement combattus seront périmés ou remplacés par d'autres?

§

George Edward Bateman **Saintsbury** est mort le 28 janvier, dans sa quatre-vingt-huitième année. Adressons-lui un adieu ému. Il ne laisse, autant que je sache, ni recueil de vers, ni roman, ni production littéraire personnelle, mais il fut un littérateur en ce sens qu'il consacra sa longue vie à l'érudition, à l'histoire et à la critique de la littérature. Quittant Oxford avec son diplôme de maître ès arts, il passa quelques années dans l'enseignement, occupant, entre autres, de 1868 à 1874, un poste de professeur dans un collège de Guernesey. A trente ans, il est à Londres, et pendant vingt ans il s'adonne au journalisme politique et littéraire. Puis, pendant une nouvelle période de vingt années, il retourne à l'enseignement et prend la chaire de littérature anglaise à l'Université d'Edimbourg. En 1915, retiré à Bath, il publie, comme antidote aux préoccupations de la guerre, *The Peace of the Augustans*, et entreprend une *History of the French Novel*, dont les deux volumes parurent respectivement en 1917 et en 1919. Cet ouvrage manifeste une connaissance incroyable de la littérature française et témoigne d'une sympathie pénétrante et d'une compréhension subtile de son sujet. Déjà, trente-sept ans plus tôt, le premier volume qui porte le nom de Saintsbury est un manuel scolaire de littérature française, que suivent, deux ans plus tard, une *Histoire de la Littérature française*, et une anthologie de poésies françaises. Toute sa vie, journaliste ou professeur, Saintsbury se partage entre la France et l'Angleterre; en 1891, il rassemble en un volume d'excellents essais sur les romanciers français, et ses articles et études sur nos auteurs sont innombrables. Il est un des très rares critiques qui, pendant le dernier tiers du dix-neuvième siècle, se firent les champions de la pensée française. Il persista par une conviction que rien ne découragea, malgré l'indifférence que les Français lui témoignèrent. Aucune distinction ne lui fut conférée, aucun diplôme *honoris causa*, pas même les palmes académiques. Je savais qu'il aurait accepté

avec joie le ruban rouge qu'il vit prodigué à tort et à travers; mais, alors que la Légion d'Honneur peut être conférée sans difficultés aux membres du corps diplomatique et aux officiers des armées de terre et de mer, des obstacles administratifs s'opposent à ce que de simples civils la reçoivent. Cependant, ce ruban rouge orne depuis quelque temps, à la stupéfaction et au scandale des écrivains d'outre-Manche, la boutonnière d'un grimaud britannique qui fut ici même convaincu de plagiat.

Saintsbury avait d'autres titres à notre reconnaissance que ses travaux littéraires. Cette ardeur qu'il apportait à recommander les livres de nos auteurs, il la mettait avec une égale conviction à la glorification des vins de France, et il prêchait d'exemple. Qu'on n'infère pas de là qu'il fut un sac à vin : le vrai gourmet ne fait excès de rien, et l'amateur de vins fins et de crus fameux ne saurait être un ivrogne. Saintsbury approuvait fort ce maître d'hôtel qui, nous ouvrant un jour une bouteille de Montrachet rare, prononça, sur un ton pénétré, cette recommandation rituelle : « Un vin comme celui-là, messieurs, ne se boit pas, il se déguste! » Du reste, on trouvera dans ses *Notes on a Cellar Book* l'indiscutable preuve que Saintsbury était également érudit en vins et en bons livres, ce qui va de pair, conclurait André Simon, tandis qu'Alfred Vallette estime que c'est là un titre indiscutable au « Mérite agricole ».

§

Cette question de la Légion d'Honneur que certains peuvent plus ou moins sincèrement dédaigner n'est pas sans importance lorsqu'il s'agit d'étrangers amis de notre pays. Qu'il me soit permis d'en trouver une preuve dans un remarquable article du *Dublin Magazine* dû à la plume de ce noble écrivain, courageux et méconnu, qu'est **Vincent O'Sullivan**. Chaque numéro de cette revue trimestrielle contient une étude d'O'Sullivan qui s'y montre un critique sans peur et sans reproche. Dans le numéro de janvier-mars 1933, il analyse les *Adventures of a Novelist*, de Mrs Gertrude Atherton, distribuant l'éloge et le blâme avec la même impitoyable franchise, et la dose de blâme dépasse de beaucoup l'éloge, avec une parfaite justice, du reste. Après s'être excusé de

négliger les « activités » de la dame américaine pendant la guerre, Vincent O'Sullivan poursuit :

L'histoire de sa décoration par le gouvernement français est absolument stupéfiante. Elle ne semble pas avoir grande sympathie pour les Français; elle a passé beaucoup de temps en Allemagne. Néanmoins, bien avant que son pays ne se joigne aux Alliés, elle prit part à des œuvres de guerre en France, non pas tant par conviction, paraît-il, que pour suivre l'exemple de quelques amis « fashionables ». Quand la Légion d'Honneur lui fut offerte, elle accepta; et, en même temps, elle écrivit à M. Jusserand, ambassadeur de France à Washington, que la seule véritable distinction en France était de ne pas être décoré. Là-dessus, l'ambassadeur mit fin pour le moment au projet de décoration, mais elle parvint à l'obtenir tout de même. J'ai vu d'étranges choses dans les décorations d'Américains par les Français, et j'ai vu aussi de vrais amis américains de la France, qui firent d'utile besogne pendant la guerre, et qui furent parfaitement négligés; mais qu'une femme qui écrivit à un ambassadeur de France une lettre qui insultait la France, reçoive une des hautes distinctions que puisse conférer le gouvernement français, voilà qui dépasse tout.

Qu'on ne suppose pas qu'O'Sullivan est atteint d'américanophobie ou d'antiféminisme. Son article du numéro précédent de la *Dublin Review* est entièrement consacré à « John Oliver Hobbes », de son vrai nom Mrs Craigie, qui était Américaine et auteur de romans nombreux et de pièces de théâtre. Une note de cette étude offre un intérêt particulier aujourd'hui. Mrs Craigie avait le talent de faire dialoguer les personnages, et elle composa deux pièces avec George Moore, dont l'une, *The Fool's Hour,* fut publiée dans le premier numéro du *Yellow Book*. Quand parut *Sister Teresa,* le fameux roman mystico-réaliste de George Moore, la rumeur publique prétendit que l'héroïne était un portrait de Mrs Craigie, de qui certains amis s'offensèrent de quelques détails jugés indiscrets.

§

Le journalisme littéraire vient de perdre un de ses plus brillants représentants par la mort prématurée, à cinquante-deux ans, de **Thomas Earle Welby.** Après avoir fait du journalisme aux Indes jusqu'en 1919, il devint, en 1921, l'un

des collaborateurs réguliers de la *Saturday Review*, où ses brillantes chroniques étaient signées du pseudonyme de « Stet ». Lorsque la célèbre revue fut achetée en 1930 par le turbulent Lord Beaverbrook, propriétaire du groupe de journaux *Daily Express, Evening Standard* et autres, il fut du nombre des collaborateurs qui suivirent le jeune rédacteur en chef Gerald Barry. Le nouveau maître n'avait acheté la revue que pour museler quelques jeunes gens pleins de talent et de courage dont il supportait mal les critiques acerbes et les sarcasmes justifiés; lorsqu'il prétendit dicter à la rédaction les opinions qu'elle devait désormais exposer, Barry planta tout là et laissa le noble lord se débrouiller avec un numéro sans copie qui devait paraître le lendemain. Dans les huit jours, Barry trouva les capitaux indispensables et lança *The Week-End Review*, qui n'a pas cessé depuis lors d'être au premier rang des hebdomadaires politico-littéraires.

T. Earle Welby reprit, sous la rubrique « Second Impressions », les chroniques littéraires qu'il donnait à la *Saturday Review* sous la rubrique « Back Numbers », et elles ne furent ni moins intéressantes ni moins lues. Elles dénotaient une rare connaissance de la littérature contemporaine, de son histoire générale et anecdotique, et d'une foule d'épisodes et de souvenirs personnels sur les auteurs célèbres ou mal connus.

Ce n'est qu'en 1914 qu'il publia son premier ouvrage, une étude sur Swinburne qu'il corrigea et augmenta pour une édition fort améliorée qui parut en 1926. Il est également l'auteur d'une monographie sur Arthur Symons et d'une *Study of Wine* qui indique un homme de goût; il compila un *Silver Treasury of English Lyrics*, anthologie où l'on trouve agréablement des poèmes généralement et à tort dédaignés, et une *Popular History of English Poetry*, qui n'eut pas l'accueil qu'elle méritait. Il laisse malheureusement inachevée une magnifique réédition des œuvres de Landor pour laquelle il devait écrire une étude qu'il était seul à pouvoir faire. Il fut un critique exact et précis, un juge indépendant et compétent, et certains de ses essais sont de véritables joyaux.

HENRY D. DAVRAY.

LETTRES ESPAGNOLES

Max Aub : *Fabula Verde;* Tipocrafia Moderna. — Max Aub : *Teatro Incompleto;* C.I.A.P. — L. Martin Echeverria : *Geografia de España.* T. I. Collection Labor, Barcelona. — *La Revista de Occidente;* Calpe. — *Aragon,* Revista de Zaragoza (Atractión de Forasteros, Zaragoza). — Eugénio d'Ors : *La Vie de Ferdinand et d'Isabelle,* N. R. F.

Non sans quelque émotion, j'ai vu que le nouveau livre poétique de Max Aub était dédié au département de l'Oise, où vécut ce poète espagnol. **Fabula Verde** (Fable Verte), que Pedro Sanchez et la botanique de Cabanilles ont agréablement illustré, n'est, en effet, qu'une légende de légumes qui n'est pas sans nous faire souvenir de Jules Renard et, pour rappeler ici la façon de cet écrivain valencien dont j'ai déjà parlé, je donnerai quelques prises de sang poétique de son livre. L'auteur vit à Valence sur la côte espagnole, d'où des notations comme celle-ci :

La nuit avait fait prendre corps à l'atmosphère et elle était de cristal, un cristal très propre et léger.

Dynamique, l'auteur est de ceux qui ne peuvent admettre une comparaison qu'à la condition de prêter la vie à ses éléments. Il ajoute vite que « les étoiles multipliées avaient lavé leurs vitres avec du vent ». Je passe sur les mille définitions naturelles et naturalistes, telles que :

Les graines de petits pois alignées comme une parfaite et fraîche denture.

La personnalité de l'auteur apparaît dans le besoin qu'il a de ramener à des usages presque domestiques la contemplation même de la nature.

Je sentais, ah cela oui! une grande sympathie pour les immortelles. Elles me paraissaient des boules de naphtaline nécessaires à la conservation du règne végétal.

Mais là où notre poète diffère de la majorité des Espagnols, c'est dans son mépris pour l'animal réduit à l'état de comestible. Je m'excuse de citer encore, mais il est des cas où la traduction opère plus vite que l'analyse.

Quelle répugnance — nous dit l'auteur — elle éprouvait pour les poissonneries! Représentation vive, morte, de l'enfer, ou plu-

tôt le contraire; elle s'imaginait l'enfer comme une poissonnerie interminable et elle songeait avec terreur aux longs rangs de poissons, avec leurs yeux circulaires de toutes dimensions, leurs bouches insatiables, visqueuses comme le contact d'un serpent de feuilleton.

Cette tendance au végétarianisme réveille chez l'auteur des sentiments qui ne pouvaient s'arrêter en si bon chemin et qui se donnent libre jeu dans un volume appelé : **Teatro incompleto.** Max Aub aurait pu ajouter le mot injouable au mot incomplet. Ce qui laisse entendre que son théâtre ferait les délices d'une lecture sur une scène purement littéraire. La farce, comme celle du *Miroir d'Avarice,* veut toujours avoir chez Max Aub une portée moralisatrice. Le drame, par exemple celui qu'il appelle : *Crime*, est franchement anarchiste, très jeune-actuelle-Espagne. C'est l'histoire d'un ouvrier qui, rentrant de son travail, trouve sa femme dans l'enchantement de la certitude qu'elle va être mère. Il se tue et le chœur des voisins regrette qu'il n'ait pas tué en même temps sa femme. L'ombre de la misère plane sur toute cette horreur. Il y a évidemment dans ce théâtre incomplet le manque de proposition d'un nouvel état social. La partie critique, celle qui inspira à Max Aub une féerie-comédie comme son : *Méfiant Prodigieux,* lui permet un étincellement de mots et une jeu de dialogues qui côtoient la comédie de tréteaux. Verrons-nous renaître avec ce Valencien le théâtre classique de son pays?...

Il est aussi un autre aspect de l'Espagne littéraire actuelle. C'est le mouvement historique et scientifique. M. L. Martin Echeverria vient de publier une **Geografia de Espana,** dont le premier volume : *Géographie Physique et Humaine,* arrive en trois cents pages à donner l'essentiel des notions nécessaires. Quelqu'un qui ne serait pas familier avec le castillan arriverait, encore que cela paraisse paradoxal, à se faire une idée de la valeur océanique et africaine de l'Espagne, rien qu'en considérant les croquis, dessins et coupes qui emplissent ce livre. L'auteur a, en effet, usé d'un procédé trop souvent réservé aux seuls écoliers : des chapitres clairs et presque de mémento, mais il a su y introduire la semence de hautes considérations qui font la pensée mâle. De telle

sorte que ce manuel peut servir de cadre à des études d'envergure, et appuie, par ses indications, des impressions directes de voyageur et l'élaboration de doctrines psychologiques ou philosophiques. Les cartes, revues (et il en était temps pour ce qui est de cette sorte d'ouvrages dans la péninsule), illustrent d'une façon plus instructive que plastique ce véritable livre de fond.

Inlassable, la **Revista de Occidente** maintient l'équilibre entre la sévère critique et la poésie que l'on peut appeler désintéressée. Benjamin Jarnés y publie : *Trotula.* Avec quelle ironie grave il nous conte l'effet que produisit le manuel *De Mulieris Passionibus,* sur les grandes dames que la disciple de Salerne devait accoucher ou faire avorter. La raison pour laquelle Benjamin Jarnés écrit *Trotula* ne tient pas plus à la présence de la sage-femme qu'à ses guérisons. Mystérieuse divination de l'émotivité humaine, inanalysable contact avec la vie, à travers le rêve, Benjamin Jarnés atteint avec aisance et naturel, surtout naturel, cette fantaisie que tant d'écrivains, chez nous, s'essoufflent à poursuivre, lourds nordiques qui n'ont sans doute pas hérité la grâce ibérique. Car ce qu'il y a dans ce véritable caprice, c'est qu'un style harmonieux et souple use de rythmes propres aux écrivains habitués à demander aux mots l'expression gratuite d'un sentiment. Toutes ces séductions pourraient n'être que littérature. On trouve, parfois, dans une élucubration surréaliste une pure gemme. Elle est sertie de mie de pain ou de fer blanc. La *gracia* espagnole, elle, repose forcément et naturellement sur un socle. Elle prend de là son élan. Par exemple, chez Jarnés, il y a un support et une carcasse aux jeux ailés de plumes exotiques et de reflets lumineux de ses plaisirs merveilleux. L'auteur suppose qu'amoureux de Rebeca, il la distrait au point qu'elle oublie d'aller acheter un remède pour sa mère malade. Celle-ci meurt, indirectement, de cet incident. Et Jarnés qui se rend chez Trotula y aperçoit sa propre image envoûtée pour son châtiment. Structure que j'ai l'imprudence de vouloir définir, car le remède que Rebeca allait porter à sa mère tenait dans une jarre, laquelle devient tout un symbole et un centre de jeux spirituels où le paradoxe se mélange à la réalité. De

même, la vieille Trotula apparaîtra — sans doute comme la science éternellement jeune — fraîche et désirable, pure création de l'esprit sous un déguisement du réalisme.

Jorge Guillen publie dans la *Revista de Occidente* neuf poèmes : *Sauvetage du Printemps.* Ces quatrains réguliers et attendus enferment une élévation de verbe valérien. L'abandon de la personnalité au profit de l'amour et la révolte de l'individualité, le panthéique et le merveilleux, l'invisible et le ressenti, le souvenir et le présent, s'acharnent en un tournoi aussi poétique que métaphysique.

Dans le domaine artistique, M. Francisco Iñiguez apporte une contribution à l'art mudejar, et Manuel Abizanda y Broto collabore à l'étude de la sculpture funéraire en Aragon, dans la revue **Aragon** dont on doit signaler le croissant intérêt.

Passons maintenant à **La Vie de Ferdinand et d'Isabelle,** par M. Eugenio d'Ors.

Ce livre, dont l'auteur fait ressortir le ton oratoire, se défend d'être une vie jumelle romancée. Atteint-elle à l'épopée comme il le prétend? Il faudrait, pour l'assurer, exposer la théorie de l'épopée sur laquelle M. Eugenio d'Ors nous précise, ici, ses vues personnelles. Arrivons à Ferdinand et Isabelle. L'auteur avoue avoir hésité à consacrer sa science et son style, qui ont fait sa gloire, à une épopée de Socrate ou de Machiavel, ou de Bernard Palissy. Réjouissons-nous qu'Espagnol, il ait opté pour Ferdinand et Isabelle, la veille où le régime monarchique allait être ruiné en Espagne. Ayant choisi un sujet historique, nous recevons la déclaration de l'écrivain sur ce qu'il faut entendre par Histoire.

Le biographe, tenant à être suivi par le lecteur moyen aussi bien que par l'élite, ne manque pas de définir l'exotère et l'œcumène. Ces définitions, et bien d'autres, aèrent son épopée. Biographe, disais-je à l'instant, mais biographe consciencieux qui tient à marquer en lui l'existence de la dualité de la personne humaine : son hérédité biologique et sa substance organique. Cette subconscience, cette conscience, et cette surconscience dont il se réclame, nous permettront d'atteindre plus sûrement Ferdinand et Isabelle. M. d'Ors associe Aurel Kolnaï, l'auteur du *Dégoût*, aux prolégomènes de la vie de ses héros. Sur ce, M. d'Ors élève une

protestation contre l'Espagne africaine. Ici, nous avouerons ne plus le suivre. Que l'Espagne africaine soit une définition ibérique pénible à beaucoup d'Espagnols qui, sans doute, voudraient une patrie uniquement septentrionale, c'est affaire de mode. Les baigneuses élégantes doivent en été avoir la peau réglisse. Les habitants à la page d'une Espagne parfois tropicale peuvent bien prétendre à l'aurore boréale... Cependant, l'historien reconnaît que l'Espagne fut la frontière de l'Afrique. Allons! Qu'il aille jusqu'au bout, qu'il constate que cette frontière fut située très au-dedans, dans l'arrière-pays de ses côtes pré-africaines, qu'il reconnaisse qu'à l'intérieur, à plus de 500 kilomètres du rivage, fut tentée l'africanisation de l'Europe ibérique, ce qui correspond dans l'histoire à huit siècles de domination mauresque, et nous ne chicanerons plus. Il nie ensuite que l'étymologie de Castilles soit *Castillos* (châteaux). Cette réfutation, qu'il base sur ce que cet élément féodal était commun à toutes les « marches » de l'Occident, demeure, certes, très intéressante. Elle ne nous empêchera pas de penser que ces « castillos » étaient en Espagne essentiels. L'Espagne, qui, humainement, ne fut pas africaine, du moins tant qu'on n'a pas localisé les origines de ses premiers peuplements, fut et est encore *géographiquement africaine*. Et si les *castillos* ressemblent par leur architecture, leur fonction politique et guerrière à nos châteaux-forts et aux burgs, ils constituent socialement, et si j'ose dire, pittoresquement, un élément ethnique de la vie du pays. Ils furent très exactement les kasbahs de l'Afrique d'Europe. Dans ces déserts-nés de l'Espagne, la fortification du point d'eau, et son rôle d'abri — non plus seulement d'établissement seigneurial, comme ailleurs — remplissaient une fonction sociale, correctrice de l'ingrate nature. Rien de comparable entre un château français, extension quasi citadine de la demeure, et un *castillo*, oasis, caravansérail, concentration de l'élément humain dans ce désert. Meilleure comparaison aurait pu être établie entre les *castillos* et les châteaux de Syrie, non seulement ceux de nos Croisés, mais ceux de leurs prédécesseurs indigènes ou leurs imitations que les occupants modernes continuent à y établir ou à y restaurer. Il est normal que les *castillos* aient eu, dans la pensée espagnole, l'importance spéciale qu'ils avaient dans le paysage, et

il est naturel de penser que ce terme générique ait fourni un nom géographique emportant comme eux, presque toujours, le pluriel. Rejoignons Ferdinand et Isabelle. Avec infiniment de raison, M. d'Ors déclare se désintéresser du lieu exact de naissance, tant pour Isabelle (Madrid ou Avila?) que pour Christophe Colomb (Gênes? une ville de Catalogne? ou de Corse?). M. d'Ors ordonne avec subtilité les plus récentes données des archivistes, et établit différentes psychologies de cette famille d'hypothèses. Par contre, la vie romancée du grand capitaine (la *romance* honore assez la poésie espagnole pour qu'on emploie ce mot) nous vaut des pages guerrières d'un fort mouvement, formant une sorte d'*extra* à ce livre qu'un lecteur français trouvera inadministré. L'ordre logique et l'intérêt chronologique y subissent souvent l'effet du désir de ne jamais cacher des qualités personnelles, d'ailleurs brillantes. Et l'on appréciera le jeu un peu archaïque auquel se livre M. d'Ors pour les grands personnages cités, de leur donner des épitaphes lapidaires, sorte d'épigrammes à rebours.

ADOLPHE DE FALGAIROLLE.

LETTRES HONGROISES

La nouvelle poésie hongroise. — Disparition presque totale de l'école académique. — Le groupe du *Nyugat*. — Les poètes du prolétariat. — Les indépendants. — La nouvelle école populaire. — Les poètes. — Les poètes des minorités hongroises.

Il y a quelques années, lorsque le *Mercure de France* a repris cette chronique abandonnée pendant la guerre, nous avons essayé de définir la situation de la **poésie hongroise** telle qu'elle se présentait à l'aurore du vingtième siècle. En ce temps encore, avant et même aussitôt après la guerre, l'**école dite académique** ou celle des poètes conservateurs, disciples plus ou moins directs des deux grands poètes du XIXe siècle Petőfi et Arany, était assez florissante. Aujourd'hui, on peut à peine parler de son existence. Son représentant le plus doué, le plus sympathique, Jules Vargha, est mort au terme d'une vie harmonieuse en laissant quelques volumes dont certaines poésies resteront dans toutes les anthologies. Un autre représentant de cette école, Michel Szabolcska, de talent plus inégal que Vargha, est également mort, et non seulement les survivants ne publient plus rien depuis des

années, mais c'est à peine s'ils se font entendre lors des séances que l'Académie consacre à la poésie.

L'école poétique de beaucoup la plus vivace, la plus florissante encore aujourd'hui, est celle de la revue **Nyugat** (*Occident*) dont le chef, André Ady, est mort voici déjà quatorze ans. Le plus grand poète aujourd'hui de ce groupe, Michel Babits, dont nous avons déjà parlé dans plusieurs chroniques, vient de publier, il y a quelques semaines, sous le titre *Amor sanctus*, la traduction hongroise d'une série d'hymnes latines du moyen âge et de la Renaissance, en partant de saint Ambroise pour arriver jusqu'aux hymnes baroques du XVIIe siècle. Bien qu'il s'agisse d'une traduction et non d'une œuvre originale, ce livre nous apparaît d'une particulière importance dans la vie de la poésie hongroise d'aujourd'hui, d'abord en ce qu'il comble une lacune dans la série déjà riche des traductions poétiques parues jusqu'à ce jour en hongrois, d'autre part en ce qu'il révèle toute une époque poétique à peu près inconnue du public, à l'exception du clergé et d'un certain nombre de catholiques pratiquants. Ce livre, enfin, donne la mesure des moyens poétiques de Babits, qui déploie dans sa traduction toutes les ressources d'un art poétique consommé, le plus cultivé qui existe. Faisant suite à la traduction de la *Divine Comédie* et des *Fleurs du Mal*, il nous apporte la preuve que le génie de son auteur, loin de se lasser, se montre de plus en plus vigoureux et conquiert chaque jour de nouvelles provinces poétiques.

Parmi les autres poètes de ce groupe, deux surtout, Désiré Kosztolanyi et Oscar Gellert, ont su incessamment se renouveler depuis la guerre. Président du Pen-Club hongrois et bien connu en cette qualité en Europe, Kosztolanyi a surtout écrit, au cours des dernières années, de brillantes nouvelles et des romans dont l'un au moins, *Edes Anna*, mériterait vivement d'être traduit en français. Dans sa *Lettre ouverte à M. Meillet*, qui a paru, il y a deux ans, dans la « Revue mondiale » sous le nom de *Défense d'une langue nationale*, il a plaidé victorieusement en faveur de la langue et de la littérature hongroises, dont il est à l'heure actuelle l'un des meilleurs représentants, réclamant pour elles, à l'encontre des conclusions du linguiste français, le droit à l'existence. En ce qui concerne plus directement la poésie, il a publié, il y

a quelques années déjà, un beau recueil de vers libres, *Meztelenül* (*Nu*), et tout dernièrement des traductions extrêmement réussies de toute une série de poésies chinoises. C'est aussi dans sa traduction que le théâtre national va jouer prochainement *Athalie*.

Co-directeur de la revue *Nyugat* avec Babits et Moricz, Oscar Gellert est un pur poète, le seul peut-être de sa génération qui n'écrive ni romans, ni pièces, ni essais, qui se consacre uniquement à la poésie. Ses derniers volumes : *Quelque chose des rayons infinis* et *Garde ton secret* expriment déjà par leurs titres deux sources d'inspiration de sa poésie : un courant métaphysique et un courant mystique. Tandis que Babits aime surtout une certaine musique solennelle et élevée, à la manière de la grande poésie, tandis que Kosztolanyi charme ses lecteurs par la variété de ses rythmes et de ses rimes, la poésie de Gellert est dépouillée, presque nue, une poésie psychologique et pour ainsi dire freudienne, d'une composition simple, quasi géométrique, tout en verre et en acier, comme certaines architectures modernes.

A côté de ces trois grands représentants du *Nyugat*, les autres poètes du même groupe se taisent ou se recueillent. En tout cas, depuis de longues années, ils n'ont publié aucun vers. Tels sont, par exemple, Jules Jahasz qui vit dans la ville de Szeged, Ernest Szep qui se tourne de plus en plus vers le théâtre, ou Milan Füst qui devrait recueillir en volume les poèmes, dont certains très beaux, qu'il a disséminés au cours de ces temps derniers dans les revues.

Deux groupes nouveaux sont certainement sortis du groupe du *Nyugat* : c'est celui des **poètes du prolétariat**, avec comme chef de file Louis Kassak, et celui des **indépendants**, qu'aucun principe extérieur ne lie les uns aux autres, sauf une certaine culture poétique et une certaine habileté, voire une perfection technique, apprises à l'école du *Nyugat*.

Louis Kassak doit sa renommée surtout à son autobiographie, *La vie d'un homme*, dont nous avons déjà parlé l'an dernier, et à ses romans tirés de la vie des faubourgs et dont le dernier, *Les chômeurs*, vient de paraître en librairie, ces jours-ci. Il est moins connu et apprécié comme poète, bien que certains le considèrent à juste titre comme l'un des plus doués et des plus originaux parmi les poètes actuellement

vivants en Hongrie. Les meilleurs de ses poèmes, tous écrits en vers libres, portent la marque d'un souffle puissant et d'une inspiration généreuse qui rappellent les grandes pages d'un Whitman ou d'un Verhaeren. Son dernier volume, *35 poèmes,* est parmi les plus beaux de la production poétique d'aujourd'hui et restera certainement, malgré tous les changements de mode et d'esthétique. Ses chœurs de récitants, dirigés par sa femme, font toujours un effet grandiose et violent. Pour ces chœurs, il compose des poèmes collectivistes, souvent un peu trop simples et trop idéologiques, mais quelquefois d'un effet immédiat et toujours empreints d'une réelle grandeur d'inspiration.

Parmi les poètes de tendance analogue, citons Attila Jozsef, dont les poèmes présentent un mélange souvent heureux d'inspiration et de forme populaires d'une part et d'idéologie marxiste de l'autre. Ses deux derniers recueils, *Abats le capital et ne pleure pas* et *Nuit de faubourg,* le montrent en pleine possession de son talent, un talent âpre et vigoureux, qui excelle aussi dans la traduction, comme celle par exemple des poèmes de Villon.

En ce qui concerne le groupe des poètes indépendants, nommons tout d'abord Laurent Szabo, le poète le plus varié, le plus riche en possibilités, le plus profond, le plus lettré de sa génération. Après ses premiers volumes, parus il y a six ans, après de merveilleuses traductions telles que celles des sonnets de Shakespeare, d'Omar Khajjam, de Verlaine et de Villon et dernièrement de Gœthe, poésies et traductions où il est encore plus ou moins sous l'influence du *Nyugat,* son nouveau volume est une révélation même pour ceux qui le connaissaient et le suivaient depuis ses débuts. La richesse de son inspiration, de sa forme, l'amère profondeur de sa vision du monde, l'esprit de sa poésie tout intérieure et philosophique, le mettent au rang des meilleurs poètes de son époque.

A côté de lui, Georges Sarközi, Ladisla Fenyö et Cornel Banyai, quoique avec moins de puissance que Laurent Szabo, introduisent chacun une note personnelle dans la littérature hongroise d'aujourd'hui.

Un troisième groupe formé par des poètes de la même génération est celui des **poètes populaires**, dont l'initiateur

et le chef est Joseph Erdelyi, poète d'une fraîcheur et d'une spontanéité hors de pair. Faisant à l'heure actuelle encore partie intégrante du peuple, tel un troubadour médiéval, il chante directement ses peines et ses joies, qui sont en même temps celles de son peuple, et grâce à lui une nouvelle communauté poétique s'établit entre le lecteur et le poète, comme à l'époque de Petöfi. Il est le plus fécond, le plus inégal, mais aussi le plus naturellement doué de toute sa génération, et il n'a même pas hésité dans le but d'atteindre directement le public à faire paraître ses derniers poèmes sous le format d'un journal qu'il a vendu personnellement dans la rue.

A côté de lui, Jules Illyes, tout en puisant dans les profondes racines de la poésie populaire, montre une discipline et une culture poétique qui, d'une part, le différencient d'Erdelyi, et, de l'autre, le rapprochent des meilleures traditions du *Nyugat.* Averti de tous les courants européens, connaisseur profond de tous les poètes français d'avant-garde qu'il a même traduits, jadis, en hongrois, Illyes a su opérer la fusion dans son œuvre entre une sensibilité moderne et un vigoureux réalisme fait de prise de contact avec les faits et d'attachement fécond à son sol et à sa race. Son dernier volume, *Trois vieux,* nous introduit, un peu comme certains contes du grand romancier Moricz, dans l'intimité des gens de la campagne hongroise et montre chez Illyes, à côté de son lyrisme, une veine épique qu'il serait intéressant de voir se développer.

On pourrait encore ranger dans ce groupe le jeune Caloman Sertö, nouvellement découvert par l'écrivain et mécène bien connu Louis Hatvany et par Kosztolanyi. Dans le livre récemment paru de ce jeune paysan, encore inculte et qui montre d'étonnantes facultés de versification, se rencontre un grand nombre d'heureuses trouvailles, mais il serait aventuré de rien augurer jusqu'ici de son avenir poétique.

On ne saurait oublier ici **quelques poétesses** hongroises, qui ont pris ou prennent encore part activement au renouveau poétique de ces derniers temps. La plus grande, depuis le mouvement du *Nyugat,* Marguerite Kaffka, est morte prématurément, mais l'autre grande poétesse de cette génération, celle avec qui Marguerite Kaffka avait traduit *Le Repos du*

septième jour de Claudel, Anna Lesznai, continue à créer allégrement et tour à tour des poèmes et des peintures pleins d'une force pour ainsi dire végétale, d'un panthéisme débordant, où éclate une vigueur féconde de la nature, de l'amour et de tous les grands thèmes éternels de la poésie.

A côté d'elle, Sophie Török, femme du poète Babits, écrit des poésies vibrantes, en même temps que des nouvelles et des critiques; Lya Marschalko se caractérise dans sa poésie par une profusion d'images d'une richesse presque orientale, tandis que Gisèle Mollinary fait preuve, en la plupart de ses vers, d'une belle sensualité féminine. Une révélation a été enfin, l'an dernier, le petit volume de poèmes que la femme de l'excellent peintre Marffy a publié sous le nom de Csinszka, sous lequel l'avait chantée son premier mari, le grand poète Ady.

Pour finir, disons encore quelques mots des poètes originaires des territoires qui ont été **détachés de la Hongrie** par le traité de Trianon. Parmi les poètes hongrois de la Slovaquie (Slovensko), le plus populaire est Ladislas Mecs, un jeune prêtre catholique qui récite lui-même ses poèmes avec un immense succès et, de ce fait, est peut-être le poète le plus connu, parmi les masses, aujourd'hui. Parmi les poètes hongrois de Transylvanie, nommons Louis Aprily qui, de par son âge et de par son culte des formes fermées, appartient plus ou moins à la génération précédente, tandis qu'Alexandre Remenyik est surtout connu pour ses poésies patriotiques et que Jean Bartalis est un poète plutôt mystique, d'une inspiration souvent émouvante.

L'anthologie poétique du *Nyugat*, publiée par les soins de Michel Babits, donne d'ailleurs de ceux de ces poètes qui se sont fait connaître depuis la guerre, c'est-à-dire des moins de quarante ans, un ensemble assez beau pour montrer à quel point, pour le temps présent comme le plus prochain avenir, la poésie hongroise est en mesure de rivaliser avec éclat avec celle de n'importe quel autre pays.

FRANÇOIS GACHOT.

LETTRES CANADIENNES

Robert Choquette : *Metropolitan Museum*, poème. Edition de luxe, illustrée de bois par Edwin H. Holgate. Herald Press, Montréal.

Voici le meilleur poème de la littérature canadienne, et voici un lyrique qui peut être classé parmi les meilleurs de la poésie française.

Nous avons déjà eu l'occasion, dans une première chronique, de mentionner le nom de M. Robert Choquette, comme étant celui du chef de file des jeunes poètes du Canada français. Mais, disons-le franchement, malgré des dons et une supériorité incontestables, il était encore loin de nous satisfaire. Etait-ce inexpérience, négligence ou manque de sévérité dans les critiques de ses amis, ce qu'il y a de sûr, c'est que le flot de ses vers, souvent impétueux, charriait, comme le Saint-Laurent au moment de la débâcle, un certain nombre de glaçons étincelants peut-être à distance, mais trop tôt fondus au soleil. On ne pouvait manquer de sympathie pour M. Robert Choquette, et en même temps ne pas sentir quelque inquiétude. Après toutes ces vocalises, réussirait-il à trouver l'accent personnel, serait-il, comme nous le souhaitions, mieux qu'un futur grand poète? Aujourd'hui, nous sommes fixés.

Son poème s'intitule : **Metropolitan Museum,** parce qu'une visite au Musée de New-York lui en a inspiré le sujet. Il ne s'agit d'aucun chef-d'œuvre, soit de peinture, soit de sculpture, ni d'aucun artiste particulier, ni d'aucune école, mais de l'ensemble des œuvres réunies là, qui font sentir l'effort millénaire de l'humanité vers le bonheur.

Dans une première salle, les souvenirs préhistoriques: objets grossiers, élémentaires, mais déjà marqués par l'intelligence, et qui permettent d'entendre celui qui les a façonnés à son usage:

Je suis l'Homme Nouveau, dernier fils du limon,
Etonné de moi-même au seuil de la pensée...
Le long souffle ancestral dont chantent mes poumons
S'est fait âme...

Je suis du sang, des yeux, un cœur, épanouis
En Homme. Seul, parmi la bête horizontale,
Debout je marche, et pense, et suis père du feu,
Et seul dégage en moi la présence d'un Dieu...

En quelques vers, c'est toute l'émotion de l'humain s'éveillant dans l'animal, toute la fierté de se découvrir autre, supérieur, au milieu de la nature hostile, car en s'élevant au-dessus d'elle par la pensée et par le mot, il est devenu l'ennemi. Il lui faudra combattre pour se défendre, pour se nourrir, lui et les siens, mais cette vie de luttes sanguinaires n'arrive pas à ralentir l'évolution merveilleuse qui s'opère dans son esprit:

Mais quand le crépuscule, où s'apaisent mes armes,
M'empourpre; quand la nuit, mystérieusement,
Se penche sur mes yeux étonnés des étoiles,
Une invisible main effeuille de ses voiles
Mon front obscur et véhément.
Je rêve...

Déjà l'obsession de temps meilleurs, d'une lointaine descendance enfin plus heureuse, d'un au-delà plus favorable!

Ainsi, de salle en salle, à travers les siècles, par la bouche des idoles et des majestés, par les bas-reliefs, les fresques, les armes et mille autres objets, le même fol espoir va s'exprimer. Il pourra prendre, suivant les âges et les pays, une forme nouvelle. On le reconnaîtra toujours. C'est Khéops qui parle:

Eternité, tourment de mon cœur sombre et doux!
Que l'on retienne au moins l'ombre de ma mémoire!
Aussi, cent mille bras d'esclaves acharnés
Sur qui l'huile au soleil met des reflets de moire,
Ont halé, sous le fouet, des monts déracinés;
Et le Sphinx me prolonge en son rêve de pierre.
Et qu'au moins l'avenir, s'il vient sur mes paupières
Incliner son front vague, ainsi qu'en un miroir,
Se taise de respect devant mon désespoir!

Puis, après Sémiramis et Sennachérib d'Assyrie, cherchant le bonheur, l'une dans une gloire voluptueuse, l'autre dans une barbare cruauté, la voix s'enfle et fait entendre les ambitions matérielles de Tyr et de Sidon, les angoisses d'Israël, le chant mesuré de la Grèce exaltant la Beauté, le « bruit d'essaim que font les pas confus des cohortes en marche » pour imposer au monde l'ordre romain, et enfin la Chrétienté, qu'accompagne le chœur des humbles, des déshérités, si émouvants de résignation et de foi.

Je suis le serf obscur, oublié de la vie.
Inclinant un cœur lourd sur mes mains asservies,
Je contourne, d'un soc qui tremble, le donjon
D'où vient de s'échapper ce libre et clair pigeon.
Je suis le moine obscur, et le péché qui rôde
En vain cherche à troubler ma cellule aux trois vœux;
Mais Jésus, s'il daignait au vitrail d'émeraude
Sourire, et d'un rayon éclairer mes cheveux!
Je suis l'obscur lépreux, le quêteur qui chemine
Etranglant dans son sein l'aboyante famine.
Je suis le peuple enfin, l'anonyme ouvrier
Qui, pauvre dans son pain et riche de souffrance,
Nourrit quand même en lui la lampe d'espérance
Et poursuit dans l'amour sa tâche de prier
Par la pierre et l'outil; et voici que s'élève,
Une et multiple, immense et grêle, et jusqu'au rêve
Haute, la cathédrale où l'orgue aux mille voix
S'exalte, monte en Dieu, chante et pleure pour moi!

Tour à tour sévère, âpre, majestueux et attendri, le rythme trouve pour rendre le caractère de chaque époque des inflexions particulières, sans pour cela compromettre la belle unité de l'ensemble. Car, ce qui domine, ce qui emporte malgré soi, c'est ce mouvement large, généreux et puissant qu'il faudrait comparer à certaines passages de *la Légende des Siècles.* Mais, alors que Victor Hugo est trop souvent un virtuose entraîné par le tourbillon des mots, qui gonflent son émotion ou sa pensée, chez M. Robert Choquette, dont les trente ans n'ont pas la richesse verbale du vieux maître, l lyrisme adhère au sujet pour en épouser la forme changeante. Toujours une impression de densité, de plénitude. L'effort, s'il existe, n'est pas apparent. L'image et l'expression viennent s'insérer dans le vers, à leur place, comme naturell ment. Elles sont, en général, bien choisies. Mais surtout, c qui étonne chez un jeune poète d'une telle facilité, c'est qu'il ne se complaît pas en ces *crescendos* qui épuisent d'un seul coup toutes les ressources et laissent auteur et lecteur également essoufflés.

La visite du Musée est terminée, et avec elle la premièr partie du poème. Il faut sortir, alourdi par tout ce passé; mais, dehors, voici la lumière et la ville. New-York! Des ru-

meurs, des marées de foules, des murs vertigineux, la fièvre de vivre! Il faut s'y plonger, s'identifier avec ces forces neuves pour en comprendre le sens et le cri d'orgueil blessé.

Je suis l'Homme Moderne, aux villes jusqu'aux nues!
Je suis celui dont le sang continue
Le long tourment d'espoir légué par le passé!
Je suis le pèlerin des temps, ce que peut être
L'héritier, d'âge en âge et d'ancêtre en ancêtre,
De tout ce que la Terre a souffert, a pensé.
Et je marche toujours, et les cruels problèmes
Nés du réveil de l'homme au sein de l'univers,
De plus en plus cruels restent toujours les mêmes!
Pourtant : les fleuves détournés, les rocs ouverts
D'où jaillissent les trains des belles aventures?
Ne suis-je pas un roi dans l'aveugle nature?
Je mesure au compas les astres exilés,
Et je nage secret sous la trame des ondes
Ou dérobe à l'oiseau sa gloire d'être ailé;
Et mon verbe électrique a ceinturé le monde;
J'ai porté jusqu'au Sud extrême et jusqu'au Nord
L'enquête d'un espoir plus puissant que la mort;
Je ranime un visage, une voix qui s'est tue;
Je régis, je converse, je tue
A distance; aujourd'hui plus qu'en tout mon passé,
Je tiens sous mon vouloir la force naturelle,
J'inspire la matière et suis servi par elle.
Mon bonheur a-t-il commencé?

N'est-il pas vrai que, depuis quelques années, la poésie française a fourni peu d'exemples d'un pareil lyrisme? Sans vouloir médire de l'art du clair-obscur, dont les lettres modernes sont justement fières, il ne serait peut-être pas inopportun de rétablir parallèlement l'autre grande tradition. Après la théorie des cygnes blancs sur l'étang nocturne, on aimerait voir, dans le jour revenu, l'impétuosité des torrents au soleil. L'intelligence, c'est très bien, mais il y a des thèmes éternels qui exigent l'apport de l'être tout entier. Le bonheur est de ceux-là. Tant pis pour les moroses qui sourient aux naïvetés de la jeunesse! M. Robert Choquette est jeune, et pourtant pessimiste. Cela aussi, dira-t-on, est de son âge. Quoi qu'il en soit, s'il doute de l'avenir de l'homme, il le fait d'une manière si virile et si belle, avec tant de qualités lyri-

ques, que l'on se prend à ne pas désespérer complètement d'une humanité qui peut produire encore quelques poètes de cette valeur.

A l'une de ses tournées au Canada, avant la guerre, alors qu'elle avait eu à se plaindre de l'accueil de quelques étudiants qui, tout en admirant son art de comédienne, avaient protesté contre la morale d'une des pièces qu'elle interprétait, Sarah Bernhardt avait dit en parlant des Canadiens-Français: « Ils n'ont pas de poètes... » C'était faux, car dès cette époque il y avait là-bas des poètes mineurs, dont le mérite était grand de préserver dans des circonstances difficiles un peu d'idéal français. Mais, aujourd'hui, comme les temps sont changés! Un Robert Choquette enrichit à la fois les lettres canadiennes et les lettres françaises.

Ses compatriotes, en grand nombre, l'ont compris. Mais, chez les intellectuels, plusieurs se défendent encore, prétextant de quelques faiblesses par ci par là. C'est trop facile. Evidemment, il y a dans le détail des critiques à faire, mais l'ensemble est si remarquable! Faut-il que quelques chenilles empêchent de voir la beauté de l'arbre? En tout cas, le temps presse, s'ils ne veulent pas, en retombant dans le même ridicule que pour *Maria Chapdelaine*, découvrir Choquette après que Paris l'aura consacré.

PIERRE DUPUY.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Comte Sforza : *Les Frères ennemis* (*l'Europe d'après guerre*); **Gallimard. — Calvin B. Hoover :** *La Vie économique de la Russie soviétique*, **Gallimard. — Nathan Lipman :** *Journal d'un soldat rouge de l'armée d'Extrême-Orient;* **Bureau d'éditions, 132, faubourg Saint-Denis.**

Le comte Sforza qui, avant la prise du pouvoir par M. Mussolini, fut successivement ambassadeur et ministre des Affaires étrangères d'Italie, vient, dans un nouveau volume (**Les Frères ennemis**), de décrire *l'Europe d'après guerre* d'après ses souvenirs personnels et d'après ses vastes lectures. Le comte Sforza est un libéral impénitent; les événements récents ne lui ont rien enlevé de sa confiance dans le gouvernement représentatif. Pour lui, les tyrannies de tout genre ont inévitablement pour conséquence des catastrophes politiques. On aimerait à croire que c'est vrai, mais l'histoire, hélas! démontre qu'il y a souvent d'autres causes qui conduisent au

même résultat. Le nouveau volume du comte Sforza n'en est pas moins d'une lecture aussi instructive que suggestive, particulièrement quand l'auteur parle des relations franco-italiennes.

D'après lui, pendant la guerre, on fut énervé en Italie « par la crainte des éléments austrophiles qui continuaient leur œuvre en France, surtout dans les cercles bien pensants »; après la victoire, « la petite bourgeoisie italienne... ne vit que cela : ses plénipotentiaires isolés à Paris, et une fois au moins bernés lorsque les Alliés réunis à Paris saisirent l'occasion du départ d'Orlando et de Sonnino pour donner Smyrne à la Grèce, cadeau fatal ». Malgré cela, le comte pense qu'on pourrait négocier utilement sur les questions restées pendantes, qui sont :

1° Celle des compensations [promises par l'art 13 du traité de Londres du 26 avril 1915]... La Grande-Bretagne s'acquitta de sa dette en cédant à l'Italie une grosse tranche du territoire colonial britannique dans l'Afrique orientale, territoire qui fut rattaché à la colonie italienne de la Somalie; la France, à son tour, admettait de rectifier la frontière entre la Tunisie et la Tripolitaine, de façon à faire passer sur territoire italien une route reliant l'intérieur avec les deux oasis de Ghat et de Ghadamès, une autre route parallèle restant sur territoire tunisien pour les besoins français; il est difficile de penser que cette légère quoique utile rectification de frontière puisse représenter une exécution pleine des engagements pris par l'art. 13 du traité de Londres; je crois pouvoir avancer, d'ailleurs, que le gouvernement français ne l'a jamais prétendu, mais ses ministres... ressentaient au fond de leur cœur une certaine crainte pour les attaques de leurs colonialistes qui s'imaginent, comme le fait partout cette gent, que tout est perdu si on lâche quelques kilomètres carrés de sables...

2° Le problème du statut des Italiens en Tunisie est plus grave : plus grave aussi parce qu'il est réellement posé dans l'opinion italienne, en dehors des agitations factices créées par ceux qui savent que leur pouvoir ne peut se concevoir que dans une atmosphère malsaine de fièvre nationaliste. La forme et le moment étant, dans des questions de politique étrangère, presque aussi importants que le fond, je me permets de douter que la diplomatie française ait eu une pensée particulièrement heureuse lorsque, à la fin de la guerre, en 1918, elle dénonça les conventions italo-françaises concernant la Tunisie; ces conventions, conclues à Paris en 1896, furent une des premières manifestations du rapproche-

ment entre les deux pays après la période Crispi; elles constituaient une transaction et une concession de la part de l'Italie sur les droits et privilèges qui lui étaient garantis par le traité italo-tunisien de 1868; ce n'était peut-être pas ce qu'il y avait de mieux à faire, à la fin d'une longue guerre soutenue en commun, que d'informer tout simplement le cabinet de Rome par une note d'ambassade que, « dans le but d'adapter librement son régime commercial aux situations nouvelles créées par la guerre ». on dénonçait les conventions de 1896... On sentit d'ailleurs si bien la gravité de l'acte à Paris, que l'on proposa en même temps que les anciennes conventions soient renouvelées tacitement de trimestre en trimestre jusqu'à la conclusion de nouveaux instruments.

Pendant longtemps, le grief imaginaire que l'on a soulevé du côté fasciste, de préférence à d'autres questions dont je n'ai pas caché le caractère sérieux et réel, a été l'alliance avec Belgrade; on voulait y voir un danger d'encerclement... Il m'est impossible d'apercevoir, dans ce cas spécial, quels seraient les torts du gouvernement français. La première idée et la première proposition d'un traité à trois entre France, Italie et Yougoslavie partit de Rome, en 1923, le fascisme étant déjà au pouvoir. La suggestion ne se cristallisa pas. Elle fut reprise à la fin de 1925, sur l'initiative du ministre des Affaires étrangères à Belgrade, Ninchitch... Cette fois, ce fut de Paris que les propositions partirent pour Rome, mais le gouvernement fasciste, qui n'y avait pas paru hostile au premier abord, finit par soulever des objections nombreuses et par demander à Belgrade une alliance formelle à l'exclusion de toute autre puissance. Le résultat fut celui qu'il eût été facile de prévoir : Belgrade, craignant l'isolement, commença à négocier simultanément avec Paris et Rome; ces négociations, prêtes à aboutir à Paris, furent retardées par le désir courtois de Briand d'attendre l'issue du côté italien. Le traité italien paraissant imminent, Briand se contenta, par égard pour l'Italie, de parapher le sien pour permettre au gouvernement fasciste de conclure et de signer le premier. Ce paraphe fut renouvelé trois fois au cours de 1926 et 27 afin de laisser au Cabinet de Rome le soin d'aplanir les difficultés toujours renaissantes qui empêchaient son entente avec Belgrade, et lorsque Briand procéda à la signature du traité le 11 novembre 1927, il ne le fit qu'après avoir averti un mois et demi à l'avance le Cabinet de Rome de la prochaine conclusion du traité, ainsi que des conditions dans lesquelles il avait été négocié.

L'attitude du fascisme à l'égard de la Yougoslavie a eu un

précurseur en Sonnino : « Comme tous ceux qui ne réussissent à concevoir une victoire qu'armée et menaçante vis-à-vis de quelqu'un, il estima en toute bonne foi que l'Italie perdrait les fruits de la victoire si, nouvelle Autriche, elle ne s'établissait pas en Dalmatie. » Ces idées de conquête paraissent au comte Sforza aussi vaines que celles d'expansion coloniale : « Les peuples orientaux deviennent de plus en plus insaisissables... et c'est à ce moment de crise, peut-être suprême, de toute l'histoire coloniale de l'Europe, que les nationalistes d'Allemagne et les fascistes d'Italie crient à l'injustice parce que les maîtres des colonies ne leur repassent pas une partie de leur butin. » A cette remarque, j'ajouterai que les colonies françaises, où l'on envoie des Varenne annoncer aux indigènes que notre occupation va finir et où on laisse des Doriot prêcher la révolte, sont évidemment celles où les peuples deviendront le plus vite « insaisissables »; on ne ferait pas une grande perte en en cédant un bon morceau pour acquérir une *alliance* aussi inestimable que celle de l'Italie.

M. Calvin B. Hoover, après avoir servi dans l'armée américaine en France pendant la guerre, devint professeur d'économie politique à Duke University (Caroline du Nord). Il alla ensuite, pendant les années 1929 et 1930, étudier **la Vie économique de la Russie soviétique.** Au commencement de 1932, il ajouta à l'ouvrage qu'il avait publié sous ce titre un appendice pour que la traduction française soit à jour jusqu'aux premiers mois de 1932. D'un bout à l'autre de son livre, il vise à être impartial et équitable. Il ne cherche qu'à décrire le mécanisme du système soviétique et ses résultats; il se préoccupe peu de l'immoralité des moyens employés par les bolcheviks pour saisir le pouvoir, le conserver et transformer la Russie.

Parmi les nombreux chapitres de ce livre si intéressant, le plus émouvant est assurément celui qui raconte les désillusions des paysans.

« La paix et la terre », dit M. Hoover, telle fut la devise qui acquit au parti communiste l'appui des paysans russes... Lénine greffa la politique de la *smytchka* [agencement] entre prolétariat et paysannerie sur le marxisme... Il insista pour que la terre fût remise aux paysans immédiatement. Il est vrai qu'on la leur

donna en déclarant que la terre devenait la propriété de la nation, mais le paysan a-t-il jamais attaché une importance quelconque aux paroles?... Les communistes n'avaient pas d'illusions sentimentales à la Tolstoï... On a quelquefois cru par erreur que la dictature du prolétariat n'était une dictature qu'à l'égard des classes capitalistes détrônées. Cette interprétation se justifie mal. Les écrits de Lénine et de Staline, par exemple, disent explicitement que la dictature s'exerce également sur la paysannerie...

Le gouvernement soviétique rencontra de nombreuses difficultés lorsqu'il voulut mettre de l'ordre dans le système de la tenure du sol qui s'était établi après la dépossession des propriétaires... Il affirma le principe d'une répartition des terres selon les besoins, principe qui fut généralement appliqué. Dans un village donné, la superficie des terres en la possession d'une famille devait dépendre du nombre de personnes que la terre devait nourrir. Si un paysan riche possédait davantage, on lui enlevait son surcroît de terres... On autorisa un droit de location limité afin de pourvoir d'un revenu les possesseurs hors d'état de travailler eux-mêmes...

Les communistes étaient constamment hantés par le spectre du développement d'une paysannerie à idéologie petite-bourgeoise... L'une des principales mesures auxquelles ils recoururent pour parer à ce danger fut de stimuler la lutte de classes au village. A cette fin, on classa les paysans en koulaks, seredniaks et biedniaks [riches, moyens et pauvres]... Dans beaucoup de villages, il n'y avait pas du tout de paysans qui eussent des ouvriers, ni qui louassent des semences ou des animaux de fermes, toutes pratiques caractérisant le koulak... On ordonna au village de désigner des koulaks. Le soviet et le comité des pauvres du village se partagèrent cette tâche. On désigna quelques pauvres diables qui se virent, à partir de ce moment, frappés d'énormes impôts, privés de leurs droits électoraux et du droit d'envoyer leurs enfants ailleurs que dans les écoles tout à fait élémentaires... Dans un village que l'auteur a visité, le président du comité des pauvres de l'endroit lui exhiba une famille de koulaks comme il lui aurait exhibé une famille de lépreux...

Le paysan était incapable d'acheter de l'outillage ou des engrais artificiels et il en résulta une diminution alarmante du rendement agricole... Le gouvernement soviétique avait compté sur la reprise des exportations de céréales pour pouvoir payer les importations d'outillage... Il eut la douleur de voir cet espoir s'évanouir... Il ressentit le besoin de trouver un bouc émissaire... Il fut découvert en la personne du koulak... La droite... s'était

déclarée en faveur du relâchement des restrictions imposées aux koulaks en particulier... Staline refusa tout net de souscrire à une telle politique qu'il considérait comme une capitulation devant le koulak... Il se déclara partisan de la plus forte accélération possible de l'industrialisation... Avant d'en atteindre les résultats espérés, il fallait parer à la crise alimentaire... Des brigades d'ouvriers des villes, des groupes de jeunesses communistes, etc., allèrent à la campagne pour aider à réduire les paysans récalcitrants et à découvrir les stocks cachés. On traita généralement avec beaucoup plus de douceur les biedniaks que les seredniaks et les koulaks afin d'intensifier la lutte de classes...

Les réquisitions de grains réussirent. A la fin du délai fixé, le programme, selon les statistiques soviétiques, était accompli dans la proportion de 102 %... L'exultation du groupe de Staline fut sans limites... On décida d'intensifier encore la campagne de collectivisation. Pour renforcer les communistes ruraux, on recruta un corps spécial de 25.000 ouvriers d'usine. Ces ouvriers devaient prendre la direction des fermes collectives [kolkhoz]...

Pendant l'hiver de 1929/30, la collectivisation se répandit à un rythme toujours plus rapide. Les koulaks la combattaient en abattant leur bétail et en essayant de persuader aux autres paysans d'en faire autant. Ils réussirent dans une certaine mesure et entre octobre et février, le nombre des moutons baissa de 22 % et celui des porcs de 28 %... La résistance désespérée des koulaks et leur succès à rallier les autres paysans à la résistance incitèrent le Parti à exterminer ces ennemis dangereux. Le 27 décembre 1929, Staline annonça l'inauguration d'une politique de « liquidation du koulak en tant que classe »... Quelques jours après... la décision du Parti reçut un commencement d'exécution. En pratique, la terre, les maisons, les animaux, l'outillage, les grains, la nourriture, le mobilier et quelquefois même les vêtements des koulaks furent confisqués... Les koulaks durent quitter la région aussitôt... Ils se trouvèrent dans une situation désespérée. Ils firent des efforts inouïs pour trouver du travail dans des usines, dans le bâtiment ou dans les mines... Des milliers d'entre eux furent déportés dans les exploitations forestières du Nord pour y accomplir du travail forcé. En mai 1930, l'auteur put encore voir un train de marchandises portant des familles de koulaks, déportés de l'Oural vers Tachkent en Asie Centrale. Qu'en ferait-on à leur arrivée? On n'en savait rien. Dans certains cas désespérés, les koulaks se firent bandits...

A mesure que la pression sur les paysans s'accentuait, la situation alimentaire empirait. La disparition des paysans des mar-

chés coïncida avec la fermeture des magasins privés. Le prolétariat des villes lui-même commença à se désaffectionner... On était arrivé à la limite de la patience pourtant incroyable du paysan russe. Des insurrections paysannes s'allumèrent dans toute l'Union... Leur point culminant fut atteint lorsque la désaffection gagna les troupes envoyées contre les insurgés. On découvrit qu'un très grand nombre d'officiers de l'armée rouge étaient des fils de koulaks. Des soldats blessés revenant de la campagne de Mandchourie trouvèrent leurs parents dépossédés et chassés de leurs villages. On dit même qu'une fois les troupes refusèrent de faire feu sur les paysans et qu'on les avait désarmées. Le groupe de Staline fut saisi d'une panique momentanée... Aucun des observateurs étrangers présents à Moscou à ce moment ne crut que Staline pourrait survivre à l'aveu public de banqueroute politique qu'aurait signifié la déclaration d'une « dernière politique économique ». Cependant Staline réussit à effectuer cette manœuvre... Il dominait complètement le Parti... et l'activité du G.P.Ou. avait complètement fait disparaître toute trace d'opposition au Parti... Staline répudia soudain les plus graves excès du mouvement de collectivisation dans un article qui parut dans tous les journaux sous le titre de : « Le succès nous a tourné la tête. »... D'après lui, la collectivisation devait être volontaire... Des serednіaks avaient été traités comme des koulaks; c'était là une dénaturation intolérable de la lutte de classes... Il fallait relâcher la pression collectivisatrice dans les régions lointaines habitées par des minorités nationales et dans le Nord, où les habitants des campagnes s'adonnaient surtout à l'industrie laitière; d'autre part, il fallait poursuivre sans relâche la politique de « liquidation du koulak en tant que classe »...

L'article de Staline... eut pour effet la désertion en masse des kolkhoz... Les paysans revinrent le lendemain. La plupart des anciennes limites de terrains avaient été détruites... Quelles terres fallait-il donner aux paysans qui quittaient le kolkhoz? Les mêmes questions se posaient pour les semences, animaux, etc. remis au kolkhoz...

Il était clair que la récolte de 1930 serait décisive pour l'agriculture de l'Union Soviétique... Il n'est pas du tout certain que même les fatalistes asiatiques que sont les Russes auraient pu supporter une seconde famine, surtout après les années de sous-alimentation qui avaient recommencé depuis 1928. Mais malgré les difficultés des réquisitions, la récolte de 1930 fut assez bonne pour permettre l'exportation de millions de boisseaux... Le temps travaille pour l'Union Soviétique...

Le gouvernement soviétique fait travailler en exécution de plans. Le premier plan quinquennal a été officiellement abrégé et s'est terminé en 1932. Ses résultats ont été inégaux, mais ont souvent dépassé ceux qui avaient été prévus. C'est ainsi que l'agriculture (qui ne devait être collectivisée que dans la proportion de 20 %), l'a été dans celle de 60 %. La production de pétrole a aussi dépassé la proportion prévue, mais en revanche celle d'acier est restée en deçà, en partie parce que l'on n'avait pu produire les quantités nécessaires de charbon. La crise des transports en a été aggravée. Cependant, dit Mr. Hoover, « le succès économique atteint a été très supérieur à ce que les critiques et les ennemis du communisme auraient cru possible... Pendant le prochain plan quinquennal, le régime soviétique se présentera hardiment aux travailleurs du monde en concurrent du régime capitaliste. En présence de la crise qui étreint le monde capitaliste, ce présage est d'une importance considérable. Les forces destinées à s'affronter dans une conflagration sociale et économique de première grandeur s'accumulent rapidement. »

Le **Journal d'un soldat rouge** de Nathan Lipman nous renseigne d'une façon très intéressante et très précise sur l'armée rouge et sur sa campagne de Mandchourie.

Le 18 octobre 1925, Lipman, déjà membre du parti communiste, fut incorporé à Moscou dans le régiment de Biéloretsk en même temps que des centaines d'autres jeunes gens; presque tous étaient gais et beaucoup pleins d'enthousiasme. Le régiment se trouvant à Srétensk, à l'est du Baïkal, les conscrits furent embarqués aussitôt après dans des wagons à bestiaux; beaucoup s'en plaignirent; chaque wagon avait un « chef » et, en outre, un « guide politique »; de plus, parmi les 32 hommes du wagon, il y avait 3 communistes et 3 membres des jeunesses communistes : ils surveillaient les autres, sans peine d'ailleurs; les seules punitions mentionnées sont des corvées supplémentaires; à Ichim, plusieurs soldats ayant crié contre le dîner peu appétissant qu'on leur servit, le guide politique de leur wagon (un communiste) les admonesta en ces termes : « Aucune protestation collective. N'oubliez pas

que nous sommes dans les rangs de l'armée rouge, qui a sa discipline propre et sa procédure pour les plaintes. »

Ayant franchi 7.000 kil. en 16 jours, les conscrits arrivèrent à Sretensk. La caserne y est un bâtiment en briques rouges. Les conscrits y furent exercés à la gymnastique, à la marche et au tir; l'instruction pour la parade n'est pas mentionnée. Les anciens noms des subdivisions (escouade, peloton, etc.) subsistent encore, mais leurs chefs au lieu de s'appeler « caporal », etc., sont nommés ancien, chef de peloton, chef de section, etc. On provoque l'émulation entre les diverses unités, mais ceux des hommes qui ont de l'ambition paraissent surtout désirer être admis dans le Parti communiste, ce qui ne s'obtient pas sans de longues épreuves, car on déplore l'existence de « mauvais communistes » et on cherche à ne pas en augmenter le nombre. Un « mauvais membre des jeunesses communistes », voyant la faveur témoignée aux ouvriers, s'écria : « Alors, quoi, nous autres employés, il ne nous reste plus qu'à crever? » « C'est parce que la classe ouvrière est l'avant-garde de la révolution », lui répondit-on.

Dans chaque compagnie se forma une « cellule communiste » et un « groupe d'aide au Parti ». En face d'eux

se forma un petit groupe qui mena l'offensive contre la cellule : « Ils communiaient tous dans la même haine contre les communistes et les jeunesses communistes qui exigeaient la discipline. En outre, tous, employés et étudiants, ils étaient extrêmement mécontents de la politique ouvrière dans la question du recrutement des élèves des écoles supérieures. Avdouev essayait même de défendre les fils des nepmen. « Alors, quoi, que feront les enfants des nepmen? Ils n'auront qu'à crever? » Souchkov et ses amis commencèrent la « lutte » en cherchant noise à certains membres du Parti. Ils s'en prirent tout d'abord au secrétaire de la cellule. « Nikonov ne balaie pas sous son lit? Pourquoi est-il dispensé des corvées? Pourquoi ces privilèges? » On leur expliqua que le secrétaire de la cellule était dispensé des corvées parce qu'il était surchargé de travail. Aux leçons politiques, Souchkov adoptait une attitude provocante. Il ne répondait pas aux questions, mais en posait lui-même : « Quelle différence y a-t-il entre un pope et un travailleur politique? » Longtemps la cellule essaya de persuader Souchkov et consorts par le journal mural et par des conversations. Finalement, à une réunion générale de la compagnie, des sans-parti, des membres

des jeunesses communistes et du Parti prirent la parole et remirent si bien à leur place Souchkov et ses lieutenants qu'ils commencèrent à se désavouer mutuellement et déclarèrent qu'ils ne savaient rien et qu'ils n'avaient jamais rien dit.

Dans une autre réunion,

le secrétaire de la cellule conclut : « Notre tâche consiste maintenant à améliorer le tir de notre compagnie. » — « Celui qui ne mettra pas dans le but sera considéré comme n'ayant pas rempli ses obligations de communiste. » — « C'est dit. D'accord ! » Sur la question de la préparation à l'épuration du Parti, après avoir entendu un court exposé, nous décidons de rédiger une caractéristique de chaque membre du Parti et de chaque candidat au Parti. Le dernier point de l'ordre du jour est un conflit. Seriojka expose les faits : « Il y a environ deux semaines, le journal *L'Etoile de l'armée rouge* avait publié un entrefilet sur notre compagnie dont on signalait les défectuosités. Cet article était signé d'un pseudonyme : « Un militaire ». Le chef de compagnie Levski, à la lecture de cet entrefilet, entra en fureur, disant que tout cela n'était que mensonge. Il commanda immédiatement le rassemblement de la compagnie... « Qui a écrit cet entrefilet? » La compagnie se tut. Cette conduite du camarade Levski souleva l'indignation générale : « La voilà bien l'autocritique! dirent les soldats. Essaie un peu d'écrire et tu vas voir! » On lui vota un blâme.

Les membres du Parti s'excitent d'ailleurs entre eux à donner l'exemple de tous les mérites : zèle à apprendre, résistance à la fatigue, etc.

Outre les cellules, il y avait, dans chaque compagnie, un « directeur politique ». La population du pays était du reste acquise au régime soviétique et nombre d'habitants se vantaient d'avoir été du nombre des partisans qui aidèrent à vaincre Koltchak, Semenov, Unger, etc.

En janvier 1926, les Chinois ayant expulsé les bolcheviks du chemin de fer de l'Est chinois, le régiment fut envoyé devant Mandchouria. Son enthousiasme était grand, mais il n'en dut pas moins manifester le 1er août contre la guerre. Il fut ensuite rejoint par deux trains blindés. Les Chinois ayant persisté à refuser satisfaction, les troupes rouges attaquèrent en octobre avec un grand élan et prirent Mandchouria par un mouvement tournant. Le gouvernement mandchou accepta

alors « les légitimes réclamations » des Soviets. La paix fut rétablie et la classe 1905 renvoyée chez elle.

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Henry Gouin : *L'abbaye de Royaumont.* Avec 41 grav. et un plan. (Coll. *Petites monographies des grands édifices de la France*); Laurens. 7 50

Pierre-M.-L. Héliot : *Le château de Boulogne-sur-Mer.* Avec 34 grav. et 2 plans. (Coll. *Petites monographies des grands édifices de la France*); Laurens. 7 50

Louis Réau : *Vienne, Schœbrunn et les Abbayes d'Autriche.* Avec 107 grav. (Coll. *Les villes d'art célèbres*); Laurens. 18 »

André Rhein : *L'église Notre-Dame de Mantes.* Avec 36 grav. et 1 plan. (Coll. *Petites monographies des grands édifices de la France*); Laurens. 7 50

Art

Henri Guerlin : *L'art enseigné par les maîtres. L'enseignement. Ce qu'ont écrit, dit, pensé, artistes et écrivains sur la technique des arts.* Avec des illustrations; Laurens. 10 »

Henri-Marcel Magne : *L'art appliqué aux métiers. Décor du tissu.* Avec 142 illust.; Laurens. 25 »

Education

Jean Dupertuis : *Vers l'école unique;* Flammarion. 12 »

Mad.-H. Giraud : *Suzette et le bon ton.* Illust. d'A.-E. Marty; Edit. Gautier-Languereau. » »

Histoire

Ferdinand Bac : *Le secret de Talleyrand,* d'après des témoignages contemporains. Avec une pl. h. t. en couleurs; Hachette. 15 »

Henry Houssaye : *Le retour de Napoléon.* Avec 4 pl. h. t. en héliogravure; Flammarion. 3 75

M[is] de Roux : *Origines et fondation de la Troisième République;* Grasset. » »

Littérature

Henri d'Alméras : *La vie parisienne sous le Second Empire.* Avec de nomb. gravures; Albin Michel. 20 »

Robert Anchel : *Crimes et Châtiments au XVIII[e] siècle;* Perrin. 12 »

Alexandre Cingria : *Souvenirs d'un peintre ambulant.* (*Cahiers romands,* 2[e] série, n° 11); Payot, Lausanne. 4 » (suisses)

Dante : *De la monarchie,* introduction et traduction de B. Landry; Alcan. 20 »

Robert Fawtier : *La chanson de Roland,* étude historique; E. de Boccard. » »

Jeannine Figuière : *L'ami de mon cœur;* Figuière. 8 »

Pierre de Kadoré : *L'Amphibie;* Figuière. 12 »

Soeren Kierkegaard : *In Vino Veritas,* traduit du danois par André Babelon et C. Lund; Edit. du Cavalier. 15 »

Emil Ludwig : *Chercheurs d'or,* traduit de l'allemand par Marcel Goden; Edit. du Siècle. » »

André Moufflet : *M. Lebureau et son âme,* plaisant manuel de phi-

losophie administrative et de psychologie bureaucratique. Préface de M. François Piétri. Illust. de Christine Maurouard; Quereuil. » »
Charles Péguy : *Notre jeunesse;* Nouv. Revue franç. 12 »
Pierre-Jean : *Vérités impies sur Dieu, la gloire et la république;* Figuière. 10 »
Genès Pradel : *Madame de Sévigné en Provence;* Grande Imprimerie du Centre, Montluçon. » »
Henriette Psichari : *Ernest Psichari, mon frère.* Avec 6 gravures h. t.; Plon. 13 50
Stendhal : *Mélanges de littérature.* I : *Fragments romanesques et poétiques,* II : *Essais de psychologie. Les mœurs et la société. Sur ses propres livres.* III : *Mélanges critiques. Le style et les écrivains.* Etablissement du texte et Préfaces par Henri Martineau; Le Divan. » »
Lytton Strachey : *Victoriens éminents,* traduit de l'anglais par Jacques Dombasle. Préface d'André Maurois; Nouv. Revue franç. 18 »
Antoine Tharamet : *La ballade en Perse ou les Maximes d'Antoine Tharamet;* Jouve. 10 »
Hugo-P. Thieme : *Essais sur la civilisation française;* Droz. » »
Jean d'Udine : *Qu'est-ce que l'éloquence et la poésie?* Avec des illust; Laurens. 15 »

Musique

Emile Haraszti : *La musique hongroise.* Avec 12 pl. h. t.; Laurens. 10 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Général M. Abadie : *Flaucourt ou la percée des lignes allemandes en juillet 1916 au sud de la Somme.* Avec un croquis h. t. en couleurs et 7 croquis dans le texte; Berger-Levrault. 12 »
R. Migot : *L'espionne au diamant rose,* histoires vécues; Edit. Baudinière. » »

Philosophie

Condorcet : *Esquisse d'un tableau historique du progrès de l'esprit humain,* texte revu et présenté par O.-H. Prior; Boivin. 20 »
Aimé Pallière : *Bergson et le judaïsme;* Alcan. » »

Poésie

Pierre de Courcy : 7 + *1. Arcs-en-ciel;* Messein.
Benjamin Fondane : *Ulysse;* Cahiers du Journal des Poètes, Bruxelles. » »
Rosemonde Gérard : *Les Féeries;* Fasquelle. 12 »
Fernand Lot : *Invitation au mystère,* poèmes 1927-1932; Edit. Aubert, Saint-Brieuc. » »

Politique

Paul Colin : *Belgique, carrefour de l'Occident.* (Coll. *Témoignages*); Rieder. 15 »
Ludwell Denny : *L'Amérique conquiert l'Angleterre,* traduit de l'anglais par Georges Blumberg; Nouv. Revue franç. 24 »
Alfred Fabre-Luce : *Caillaux ;* Nouv. Revue franç. 15 »
B. Mirkine-Guetzevitch et Egidio Reale : *L'Espagne.* (Coll. *Documents de politique contemporaine*); Delagrave. 10 »
Jean Jacoby : *Lénine.* Avec 4 pl. h. t. en héliogravure; Flammarion. 3 75
Général Mordacq : *Clemenceau au soir de sa vie, 1920-1929,* tome II; Plon. 12 »
Léon Trotsky : *Histoire de la Révolution russe. La révolution de février,* tome I; Traduction de Maurice Parijanine; Rieder. 20 »

Questions coloniales

Gaston Gaillard : *La fin d'un temps. Au seuil d'un nouvel âge;* Edit. Albert. 80 »
René Saint-Georges : *La révélation d'un monde,* pages africaines, suivi d'un essai sur *Cherchell, capitale antique;* Figuière. 12 »

Questions juridiques

Geo London : *Les grands procès de l'année 1932*. Préface de M. Eugène Dreyfus; Edit. de France. 15 »

Maurice Hauriou : *Aux sources du droit. Le pouvoir, l'ordre et la liberté;* Cahiers de la Nouvelle Journée, n° 23; Bloud et Gay. » »

Questions médicales

Docteur Amin Gemayel : *L'hygiène et la médecine à travers la Bible*. Avec 10 pl. Préface du Docteur Achard; Geuthner. 60 »

Questions religieuses

René Fulop-Miller : *Les Jésuites et le secret de leur puissance. Histoire de la Compagnie de Jésus. Son rôle dans l'histoire de la civilisation*. Tome II. Avec 12 grav. h. t.; Plon. » »

Montalembert : *Lettres à Lamennais*, publiées par Georges Goyau et P. de Lallemand. Introduction de Georges Goyau; Desclée De Brouwer. 25 »

Roman

Emmanuel Bove : *Le meurtre de Suzy Pommier;* Emile Paul. 12 »

Roger Breuil : *Traduit de l'américain;* Edit. du Cavalier. 15 »

Charlotte Bronte : *Shirley*, traduit de l'anglais par Guy Faroux. Introduction de Jean-Jacques Brousson; Edit. du Siècle. » »

Georgette Fleury : *Esquisses;* Figuière. 12 »

Franz d'Hurigny et Géo Vallis : *La petite fille qui grandit;* Edit. des Cahiers libres. 12 »

Jean Klamoursales : *La consomption;* Edit. René Debresse. 15 »

Jacques de Lacretelle : *Les fiançailles* (*Les Hauts Ponts*, II); Nouv. Revue franç. 15 »

Sinclair Lewis : *Ann Vickers*, traduit par Maurice Rémon; Stock. » »

Ludwig Lewisohn : *Le van d'or*, texte français de Maxime Piha; Rieder. 12 »

Roger Martin du Gard : *Vieille France;* Nouv. Revue franç. 12 »

Michel Georges-Michel : *La bohême de minuit:* Fayard. 12 »

Léon Négruzzi : *Aventures extraordinaires de Rodolphe Durant. I : Gang;* Edit. des Cahiers libres. » »

Marie-Louise Pailleron : *Si j'avais su;* Flammarion. 12 »

Georges Poncet : *Seul dans le ciel;* Flammarion. 12 »

J. Sarda : *La Descente;* Imp. Régionale, Toulouse. 10 »

Louis Sincère : *Frères ennemis* (*Franc-Maçonnerie et Tiers-Ordre*); Figuière. 12 »

Jérôme et Jean Tharaud : *La jument errante;* Edit. de France. 7 »

Marie Webb : *Sept pour un secret*, traduit de l'anglais par Maurice Rémon. Introduction d'Edmond Jaloux; Edit. du Siècle. » »

Sciences

Havelock Ellis : *L'Ondinisme. La Cleptolagnie*. (*Etudes de Psychologie sexuelle*, XIV). Edition française revue et augmentée par l'auteur. Traduite par A. Van Gennep; Mercure de France. 20 »

Charles Pomaret : *L'Ecole des Arts et Métiers d'Aix-en-Provence. Sa création, son histoire. Adolphe Thiers député d'Aix*. Préface de M. A. de Monzie; Documents politiques et sociaux. » »

Maxime Vincent : *Nouvelles réflexions sur l'utilisation future des énergies naturelles*. Avec des figures; Fischbacher. » »

Sociologie

Jean Jaurès : *Œuvres*, textes rassemblés, présentés et annotés par Max Bonnafous. Tome V : *Pour la paix*. III : *Le guêpier marocain, 1906-1908;* Rieder. » »

J.-M. Keynes : *Essais de persuasion*, traduit de l'anglais par Herbert Jacoby; Nouv. Revue franç. 15 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de J.-W. Bienstock. — Prix littéraires. — A propos du quatrième centenaire de Montaigne. — Montaigne et Shakespeare. — Une lettre de M. Obermaier. — A propos de Georges Darien et de Ouida. — Empros et comptines. — Une étude de Maurice Barrès sur le ballet. — Molière à la Bibliothèque Nationale. — Les drôleries du dictionnaire de l'Académie française. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Mort de J.-W. Bienstock. — J.-W. Bienstock est mort le dimanche 12 mars, âgé de soixante-six ans. Il avait depuis longtemps quitté la Russie, son pays d'origine, pour venir habiter la France, où il s'était marié avec une Française; il était naturalisé Français. C'était un de nos plus anciens collaborateurs. Outre ce que nous avons donné de lui dans la revue, nous avons publié ses traductions de Dostoiewsky: *Correspondance et Voyage à l'Etranger, Carnet d'un Inconnu,* en collaboration avec Charles Torquet, *Le Double,* en collaboration avec Léon Werth; de Tolstoï : *Dernières Paroles,* et trois volumes de *Vie et Œuvres;* enfin, avec le docteur A. Skarvan, *Au Pied de l'Echafaud,* récits traduits de L. Andréev, Anoutchine, Boretzky, Korolenko, Séménov, Tolstoï, Vladimirov. L'activité de J.-W. Bienstock était extraordinaire. Il avait entrepris la traduction officielle des œuvres complètes de Tolstoï, dont vingt-sept volumes avaient paru, et écrit divers ouvrages concernant la Russie, entre autres l'Histoire du *Mouvement révolutionnaire en Russie, Raspoutine, Tolstoï et les Doukhobors.* Il avait jadis adapté au théâtre *l'Idiot,* de Dostoiewsky, dont une reprise a eu lieu dernièrement, et fait jouer naguère *la Rouille,* de Kirchow et Ouspenski. L'adaptation d'une pièce suédoise, *Le Déluge,* de Henning Georges, doit être représentée bientôt. Il était grand collectionneur d'anas, qu'il colportait volontiers chez ses amis, et, en collaboration avec Curnonsky, il en a publié de nombreux recueils: *Le Bonheur du Jour, T. S. V. P., Le Livre de Chevet, Le Wagon des Fumeurs, Le Café du Commerce, Le Musée des Erreurs, Le Magasin de Frivolités, Le Juif qui rit,* etc.

J.-W. Bienstock était très répandu dans tous les milieux intellectuels. On rencontrait partout sa curieuse et sympathique figure, et rien ne faisait prévoir la disparition soudaine de cet homme si vivant.

Il était l'un des fondateurs et le trésorier de l'Association Professionnelle de la Presse étrangère en France.

Il a été inhumé à Poitiers.

§

Prix littéraires. — Le prix littéraire du Touring-Club, d'une valeur de 5.000 francs, a été attribué à M. Tristan Bernard pour son livre *Voyageons*.

Le prix Minerva a été attribué à Mme Rose Celli pour son roman *Isola*, et le prix Beaujour, de l'Académie de Marseille, à M. Edouard Peisson pour l'ensemble de ses romans maritimes.

§

A propos du quatrième centenaire de Montaigne. — Dans son livre de raison, écrit sur les bancs de l'*Ephemeris historica* de Michel Beuther (Paris, François Gryphe, 1551), Michel de Montaigne a répondu lui-même, par avance, à deux des questions au moins que pose M. Emile Magne, dans son intéressante chronique consacrée à Montaigne (1).

Sa nomination dans l'ordre de Saint-Michel remonte au 28 octobre 1571, où Montaigne note :

L'an 1571, suivant le comandemăt du roy et la depeche que sa maiesté m'en avoet faicte ie fu faict chevalier de l'ordre S. Michel par les meins de Gaston de Foix marquis de Trans, etc.

De même, à la date du 29 novembre 1577 :

Henry de Bourbon roy de Navarre sans mon sceu et moi absent me fit depecher a Leitoure lettres patantes de gentilhome de sa chăbre.

Le texte de ce livre de raison, qui appartenait alors à M. Octave de la Rose, provenant de la succession de M. de Ségur, descendant par les femmes d'Eléonore de Montaigne, a été publié, en 1855, par le Dr J.-F. Payen, en un mince volume devenu peu commun : *Documents inédits sur Montaigne recueillis et publiés par le Dr J.-F. Payen, n° 3. Ephémérides, lettres et autres pièces autographes et inédites de Michel de Montaigne et de sa fille Eléonore.* Tiré à 100 exemplaires, Paris, J. Jannet (Imp. Maulde et Renou), 1855, in-8, de 40 pp. Fac-similés.

C'est d'ailleurs ce livre de raison qui a révélé l'incarcération, ignorée de tous jusque-là, de Montaigne à la Bastille, le 10 juillet 1588 :

Entre trois et quatre heures après midi estant loge au fausbours S Germein à Paris et malade d'un espece de goutte qui lors premieremăt m'avoit sesi il y avoit justement trois iours ie fus pris prisonnier par les capitaines et peuple de Paris. C'estoit au temps que le Roy en estoit mis hors par monsieur de Guise(,) fus mené en la Bastille et me fut signifié que c'estoit à la sollicitation du duc d'Elbeuf lequel [*barré*] et par droit de represailles et [*barré*] au lieu d'un sien parăt iantilhome de Normandie que le Roy tenoit prisonnier à Roan(.) La roine mere du roy avertie par Mr Pinard secretaire d'estat de mon emprisonemăt obtint de monsieur de Guise qui estoit lors de fortune aveq elle et du prevost des marchans vers lequel elle envoia (monsieur de Villeroy

(1) Cf. *Mercure de France*, n° 832, 15 février 1933.

secretere d'estat s'en souignant aussi bien fort en ma faveur) que sur les huit heures du soir du mesme iour un maistre d'hostel de ma dicte da [*barré*] majesté me vint faire mettre ê liberté moienât les rescrits du dict seigneur duc et du dict prevost adressa au clerc capitene pour lors de la Bastille.

Montaigne ne devait pas se montrer ingrat envers le duc de Guise. Après quelques jours passés en Picardie, où l'avait entraîné l'enthousiasme de Mlle de Gournay, sa « fille d'alliance », ayant rejoint la cour à Blois, il traçait sur ses Ephémérides, le 23 décembre 1588, cette phrase lapidaire, plus éloquente que toute glose :

Henry duc de Guise à la vérité des premiers homes de son eage fut tué en la châbre du Roy.

Relique insigne, ce livre de raison, fournissant sur la vie de Michel de Montaigne ces heureuses précisions, appartient à M. Louis Enlart, fils de notre distingué et regretté collaborateur Camille Enlart, de l'Institut. Louis Enlart en fit, le 19 mars dernier, les honneurs aux « Amis de Montaigne » à la Sorbonne, et c'est à son affectueuse bienveillance que M. Emile Henriot et moi avons dû de pouvoir en donner de larges extraits, soit dans le *Temps* (21 mars 1932), soit dans l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* (août 1932). L'*Illustration*, par de remarquables photographies, en a reproduit les pages les plus marquantes. — PIERRE DUFAY.

§

Montaigne et Shakespeare. — Jamais la connaissance, sinon l'influence, de Montaigne sur Shakespeare n'a paru contestable aux littérateurs anglais. W. Bolitho, l'admirable auteur de *Douze contre les dieux*, l'affirmait aussi sans connaître les exemplaires que signale votre numéro 834. Voici un texte que vous pouvez ajouter à celui que vous avez cité : « Les *dieux s'esbatent de nous à la pelote et nous agitent à toutes mains.* » Ce que Shakespeare transpose, après l'édit royal prohibant de citer Dieu l'unique : « *Nous sommes pour les dieux ce que sont les mouches pour les enfants cruels; ils nous tuent pour leur plaisir.* »

Il est vrai que le premier a pu s'inspirer de Plaute : « *Les dieux usent de nous comme de balles.* » *Dii nos homines quasi pilas habent.* Mais, d'échelon en échelon, on ne s'arrêterait pas. — RENÉ-LOUIS DOYON.

§

Une lettre de M. Obermaier.

Madrid, 12 mars 1933.

A M. le Directeur du « Mercure de France ».

Monsieur le Directeur,

Je viens de prendre connaissance du numéro du 15 février

du « *Mercure de France* », où je suis violemment pris à partie par le Dr Morlet. Je viens donc user de mon droit de réponse, en vous priant d'insérer cette lettre de rectification dans le plus prochain numéro de votre Revue.

S'il ne s'agissait que de relever les erreurs scientifiques du Dr Morlet, je m'abstiendrais, car le monde savant sait à quoi s'en tenir sur ce point, mais, en m'accusant d'avoir *copié* les dessins de mon article sur ceux d'une brochure de M. J. Carballo, « *sans qu'il y ait jamais indication d'origine* », votre rédacteur porte atteinte à mon honorabilité; cela, je ne puis l'admettre, quoiqu'on sache que ces procédés de discussion à côté soient habituels chez lui.

En publiant d'ailleurs, côte à côte, les dessins de M. Carballo et les miens, M. Morlet se condamne lui-même. Il suffit en effet de jeter un coup d'œil sur eux pour voir les différences de détail. Sans doute, ils se ressemblent, et comment pourrait-il en être autrement, puisqu'ils représentent le même objet, interprété seulement par deux dessinateurs différents? Dans la note où j'ai cité, *comme il convenait*, les travaux de M. Jésus Carballo, j'ai eu soin de faire remarquer « *les rectifications et améliorations* » qu'une étude plus approfondie de ce remarquable bâton de commandement m'avait permis d'apporter « *aux dessins qui en avaient été donnés en 1927* ». Les dessins que j'ai publiés ont été faits *d'après les objets eux-mêmes*, aimablement envoyés à Madrid. Ce sont donc des travaux originaux et personnels, et il n'y a de ma part ni plagiat ni tentative d'accaparement. Tout l'honneur de la découverte appartient sans conteste à M. Carballo et ses collaborateurs de Santander, et mon article dans *Préhistoire* n'a eu justement d'autre but que de la réhabiliter en quelque sorte auprès du monde savant, car la tentative d'accaparement par le Dr Morlet en faveur de Glozel l'avait quelque peu discréditée. Ne devrait-on pas plutôt m'être reconnaissant de *l'avoir fait admettre* dans une *revue spécialisée*, pour employer les termes mêmes où le Dr Morlet exhale la rancœur de ses insuccès? Cette récrimination de persécuté n'est pas, semble-t-il, très aimable pour le *Mercure de France*, où sa prose a toujours largement accès. On pourrait aussi y voir un reproche vis-à-vis de M. Salomon Reinach qui, tout en vantant à maintes reprises la « splendide découverte » du Dr Morlet, n'a guère ouvert, sans doute par un reste de sens critique, les pages de la « Revue Archéologique » aux élucubrations de l'inventeur de Glozel.

Je compte, Monsieur le Directeur, sur votre courtoisie pour me donner satisfaction, et dans cet espoir je vous prie d'agréer

l'assurance de mes sentiments les plus distingués. — PROF. HUGO OBERMAIER.

§

A propos de Georges Darien et de Ouida.

Monsieur le Directeur,

A propos des souvenirs sur Georges Darien, publiés par M. P.-V. Stock dans le *Mercure de France* (1er mars), il serait peut-être intéressant de signaler que l'article de Ouida au *Fortnightly Review*, mentionné par Darien dans sa lettre de Londres du 8 avril 1897, fut réimprimé par l'auteur dans son volume intitulé : *Critical Studies* (1900). L'article est attachant, comme d'ailleurs la presque totalité de l'œuvre laissée par cette femme remarquable.

Ouida, de son vrai nom Louise de la Ramée, malgré son nom de famille et son nom de plume bien français, était de nationalité anglaise, née à Bury Saint-Edmonds en 1851. Elle n'avait pas plus de quinze ans quand elle trouva un éditeur pour son premier roman. Ensuite, elle donna d'année en année des romans et contes qui connurent auprès du public anglais et américain un succès énorme. Dès ses débuts, elle montrait une maîtrise de la langue anglaise et un style très personnel, vivide, direct, trop haut en couleurs, avec une maturité d'observation, surtout pour les sentiments, assez étonnante chez une jeune fille de son âge. Pendant le temps de sa vogue (1875-1890), les journalistes dépenseront beaucoup de verve en faisant des parodies du style Ouida. Un de ses types préférés, l'officier des gardes, fut la cible particulièrement visée. La phrase : « Ouida guardsman », devenue proverbiale, signifiait, sur la scène comme à la ville, un homme trop riche, trop grand, trop fort, trop beau, qui pourrait faire n'importe quoi sans effort, aimé par les femmes, mais blasé sur leurs charmes et repoussant négligemment leurs avances. Tout cela ajoutait au succès de librairie de Ouida, mais empêchait sa réelle valeur d'être reconnue. Certes, on peut trouver quelques ridicules dans ses romans. D'autre part, j'ai connu un Ecossais, militaire très dur, qui avait bataillé aux Indes, en Afrique, en France pendant la grande guerre, qui disait volontiers qu'il ne lui arriverait jamais de lire les dernières pages de *Under Two Flags* sans pleurer! Voilà la vraie gloire d'un romancier.

La critique anglaise, vers 1885, ne se lassait pas de se gausser des tableaux brossés par Ouida de la haute société britannique, de la hauteur languide et de l'insolence de ses aristocrates, de leur munificence et de la somptuosité de leurs demeures. Ce genre de critique, Ouida le partageait avec Disraeli.

A cause sans doute de son ascendance française, Ouida ne s'intéressait pas seulement aux Anglais, mais également aux Français, Italiens, Russes. Comme Disraeli en ses romans, elle voulait démontrer qu'un membre de l'aristocratie hongroise, par exemple, pourrait être aussi aristocrate que n'importe quel Anglais, — prétention que les Anglais de son temps n'étaient pas du tout disposés à accepter. Toujours est-il que Ouida réussit à donner à ses compatriotes un tableau brillant et romanesque de quelques grandes villes étrangères. Elle a entretenu mieux que personne la conception de Paris comme ville de luxe, de volupté et passion, où tout le monde a de l'esprit. C'était une romantique. Quand on cherche son pareil, c'est à Barbey d'Aurevilly qu'on pense. *Une Vieille Maîtresse* pourrait bien passer pour un roman d'Ouida, d'autant plus qu'elle partageait la plupart des conceptions sociales de Barbey.

A côté de ses études du beau monde anglais et européen, Ouida écrivait de temps en temps des romans et contes de la vie paysanne en France et en Italie. Cette partie de son œuvre n'avait pas, à coup sûr, le même succès auprès du gros public, mais trouvait tout de même quelques admirateurs de marque, et parmi eux Ruskin.

Enfin, entre 1890 et 1900, la vogue de Ouida s'interrompit. Le roman d'aventures (Stevenson, Rider Haggard, Weyman), le roman réailste ou plutôt « populiste » (Gissing, Mark Rutherford, Morrison), le roman policier (Conan Doyle, etc.), et même le roman romanesque selon la formule d'Ouida, mais plus avisé, plus adroit, moins lyrique, ne laissant point de prise aux moqueurs (Anthony Hope) : tout cela avait détourné le public. En 1908, un journal de Londres publiait une lettre d'un voyageur en Italie, qui écrivait que Ouida traînait une vie de misère à Florence, son dernier abri étant la cabane d'une brave femme d'ouvrière, qui était son ancienne domestique. Le journal, ému par une telle déchéance, lançait un appel à ses lecteurs. Mais Ouida, blessée à mort par cette publicité cruelle, d'un ton hautain et péremptoire refusait la charité d'inconnus. Cependant, quelques amis et admirateurs, mis au courant, purent améliorer un peu sa situation. Elle mourut avant la fin de l'année.

Jusqu'à une certaine période de sa carrière, elle gagnait beaucoup d'argent et menait une vie de grand luxe. Si, pendant les jours de son succès, un copyright sérieux s'était établi entre l'Angleterre et les Etats-Unis, elle aurait gagné une fortune plus grosse que celle de feu Galsworthy. Mais, pendant les années de sa grande vogue (1875-1890), un roman de Ouida, vendu à Londres pour une livre et dix shillings, pouvait être acheté à New-

York pour quelques sous dans la collection : « Munro's Seaside Library ».

Néanmoins, elle touchait beaucoup, et même de l'Amérique, car, à côté de la contrebande, on faisait là-bas une édition autorisée de ses livres. Elle dépensait sans compter. C'était une femme de grand cœur, d'un caractère noble, sans ruse, sans méchanceté, sans petitesse, un peu naïve. Avec trop d'orgueil pour être vaniteuse, elle montrait par moments une susceptibilité hautaine, à la manière de Barbey d'Aurevilly, plus haut cité. Sa plume était toujours au service des faibles et des déshérités, parmi lesquels elle comptait surtout les bêtes. C'est parce qu'elle voyait dans le livre de G. Darien une plaidoirie pour quelques êtres humains brimés et humiliés qu'elle écrivit son article sur « Biribi ».

A-t-elle connu Darien? Une collection de ses lettres n'a jamais été faite, et comme biographie je ne connais que deux ou trois notices fort insuffisantes. Pourtant, c'était une femme intéressante par elle-même et en rapports avec beaucoup de gens célèbres de l'époque dite victorienne.

Ajoutons que le directeur du *Fortnightly Review,* au moment où parut l'article en question, était Frank Harris, bien connu à Paris avant la guerre et sur beaucoup de points comme un personnage sorti d'un roman de Ouida.

Veuillez agréer, etc. — VINCENT O'SULLIVAN.

§

Empros et comptines. — Avant d'analyser les textes nouveaux que m'ont envoyés des lecteurs du *Mercure de France* pour répondre aux questions posées dans le numéro du 1er octobre 1932, je tiens à rappeler que le but de cette enquête est non seulement de faire émerger des textes nouveaux, des variantes inédites, mais aussi de démontrer que, si on s'en donne la peine, on peut arriver à comprendre des comptines à première vue inintelligibles et faire tomber ce préjugé, à la fois savant et populaire, que les enfants juxtaposent des sons au hasard et se distinguent par là des grandes personnes, qui ne parlent que pour dire quelque chose de défini.

Ce préjugé se retrouve dans la préface de Bodmer qui nomme *wilde Woerter* (*mots sauvages*) ces sons sans lien apparent. Il en donne un cas vraiment étonnant, mais qui prouve combien l'on doit se défier de cette attitude. A Lausanne il a recueilli la comptine suivante :

Ki-Ti-Fé-La-Ké-Bé-Ti-Vwa-Ji-Mi-Lâv-Lé-Min-A-Lô-Dvi-Lé-Kom-Il A-Di-Li-Ma-Jor.

Veuillez d'abord lire le tout à la suite... Puis sachez que la petite fille qui lui a récité cette comptine, et qui était en vacances à Lausanne, a répondu à ses questions : « C'est un nègre qui parle comme ça. » Relisez de nouveau... Comme Bodmer vous distinguerez : *comme il a dit le major.* Le reste maintenant va tout seul, à condition de connaître le sabir franco-nègre :

Qu'est-ce que tu fais là, Kébé? — Tu vois, je me lave les mains à l'eau de vie; c'est comme a dit (de faire) le major.

Il s'agit donc d'un infirmier nègre qui répond à un autre nègre, très étonné de voir l'eau-de-vie ainsi employée... Kébé ne ferait-il pas mieux de la boire?

Or, non seulement Bodmer déclare que, tout en reconnaissant dans cette comptine (son n° 184, p. 30) « certains mots français, on ne saurait qu'à peine distinguer un sens suivi »; et il ajoute qu'il « n'a pas pu retrouver cette formulette ailleurs à Lausanne ». Ce qui n'a rien d'étonnant.

Serait de même entièrement incompréhensible son n° 118 :

Asterdam-Sikulagodam-Karabi-Sikulo-Lavileprincipale-Dedô-Mets ton poing derrière ton dos.

si Bodmer lui-même ne donnait d'autres versions que j'ai analysées dans l'Echo cité et qui prouvent que c'est l'ultime déformation (ou presque) de la Série *Santa Fémina Gauda* ou *Caracas et Quito.* Si donç on se trouve en présence d'allitérations bizarres, il faut avoir la patience de relever toutes les versions connues de la même série et, par un processus de comparaisons et d'éliminations, en ne tenant compte que des sons, mais non de l'orthographe ni des coupures imposées par la pratique de compter, tâcher de reconstituer le texte originel. On constate alors que ce texte, sans avoir toujours un sens vraiment suivi, sans être nécessairement une narration épique, peut cependant avoir une raison d'être.

Ceci nous ramène à notre série *Femina Gauda* dont l'étude avance brusquement grâce à de nouvelles communications. Voici d'abord le Dr Emile Bourguet, de Paris, qui me donne une version entendue vers 1890 dans l'Hérault :

Santa Fé de Bogota
Caracas et Quito
Cayo, la mère Angot
Passe-moi la main dans le dos.

Donc ici mon hypothèse que le premier vers *Santa Fémina Gota* pouvait se couper ainsi : *Santa Fé-Minagota,* reçoit confirmation. Mais *Bogota* a-t-il pu donner *Minagota?* Et comment se fait-il que ni dans les quatre versions françaises publiées dans la notice

précédente, ni dans aucune des quinze variantes suisses-romandes de Bodmer on ne trouve *Bogota*, mais seulement des formes diverses de *fémina gauda* ou *gota*, à savoir :

Sikulagodam; filsigudem; féminin godâ; féminégotâ; féminin Coteau; fémina goda (4 *fois*); *féminin kotin; féminin godor; féminin kotam.*

Il faut donc supposer que si *Santa Fé est correct* et si *gauda, gota* peut se rattacher à *Bogota*, il y avait dans le prototype un *Mina* ou *Minin* essentiel. J'avais déjà pensé à *Minnesota*, ce qui donnerait *Santa Fé-Minnesota*, se coupant en *Fémina-sota;* mais ceci nous éloigne trop de l'Amérique du Sud, aux villes de laquelle cette comptine est visiblement consacrée.

M. Joseph Besse m'envoie de Lyon une autre version dont lui-même et ses camarades se servaient à Uzerche (Corrèze) vers 1886, version qui nous donne cette fois un terme final nouveau :

A santé fait des bogotas
Caraca Seguto
In Guyenn'
Capitin Cayenn'
Coquemaribo.

Le premier vers est une jolie déformation de *Santa Fé de Bogota;* et le dernier suggère aussitôt le nom de la capitale de la Guyanne hollandaise, *Paramaribo;* le reste de la comptine s'interprète aisément par les textes donnés le 1er octobre 1932. On suppose donc maintenant un prototype correct, nettement géographique, localisé :

Santa Fé de Bogota
Caracas et Quito
La Guyane
Villes principales Cayenne
Et Paramaribo.

En général on dit en effet plutôt *ville principale* que *capitale*. Et c'est la solution à laquelle sont arrivés huit correspondants de divers pays. Mais ici on se heurte à des impossibilités linguistiques. Si, en effet, nous reprenons les derniers vers de toutes les variantes actuellement connues nous avons :

De l'amiral Cayo — In Marengo — Et Miracaio — Mets la main au dos — Mets ton poing derrière ton dos — Cache, etc. — âringo — C'est de mèringô — La fill'à mèr'Angot — Sera demain rango — La filomin rango — La fille à la mère Angot — Complément risco — Tuam fémina gotcho — Principal gotcho — Toto hengo, hengo. — La mère Angot.

Certes, *l'amiral Cayo* et *Miracayo* peuvent à la rigueur se rattacher à *Paramaribo*, mais difficilement; en tout cas la majorité exige un terme *ingo* ou *ango* primitif qui n'a rien à faire avec

la ville hollandaise; seule la déviation *Coquemaribo* d'Uzerche est normale.

Bref, la comptine donne le nom des capitales de la Colombie, du Vénézuéla, de l'Equateur et des Guyanes française et hollandaise. Celle de la Guyane britannique, Georgetown, n'apparaît pas; et deux termes, au début en *mina,* à la fin en *ingo ou ango* restent incompréhensibles jusqu'à ce qu'on découvre d'autres versions. La difficulté concomitante est d'expliquer la chute du *Bo* de *Bogota;* — et celle de *Paramaribo* partout sauf dans un seul cas, celui d'Uzerche. Et pourquoi ni Rio de Janeiro, ni Montevideo, qui auraient si bien fait rime riche? Il faudrait donc supposer qu'un manuel primaire de géographie n'est pas la véritable origine de la comptine, mais plutôt une certaine série d'événements, comme je l'ai dit dans ma notice précédente.

J'en étais là de mes ratiocinations alambiquées, lorsque je reçus une lettre de M. André Allix (Lyon), bien connu pour ses travaux de géographie humaine alpestre, qui me rappelait l'existence de *Demérara* et de *Maracaibo.* Ce dernier nom se raccorderait bien au *Miracaio* de l'une des versions; et *Demérara* donnerait la solution de *La mère Angot...* en tirant sur la ficelle. Car on ne comprend encore pas ainsi la nasale *in* ou *an,* ni la finale en *o, go, tcho.* J'en reviens donc provisoirement à *Marengo.*

Car cette finale nasalisée se retrouve aussi dans la version nouvelle, en usage à Rouen vers 1885, chez les petites filles mais non chez les petits garçons, que me communique M. H. Gauran (Paris):

> Sanfa fà fémina goda
> Caracas signas executo
> La vill' principal' magna
> D'la mère Angot.

qui présente avec les variantes suisses-romandes plusieurs points de contact. Ici aussi, comme dans quelques versions de Bodmer, on constate une tendance à rattacher les termes géographiques incompréhensibles à du jargon d'apparence latine; *femina, signas, exécuto, magna* sont des formations qui correspondent, quant à leur principe, par exemple à *principa poram tuam* d'une version du Locle. Cette observation mérite d'être retenue par la théorie générale des comptines; car elle peut faciliter la solution d'autres problèmes de même ordre. Le dernier vers, en tout cas, contient aussi la syllabe nasalisée qui oblige d'admettre un autre terme à côté de *Paramaribo,* syllabe qui persiste même dans *poing* ou *main... derrière ton dos.* — A. VAN GENNEP.

§

Une étude de Maurice Barrès sur le ballet. — Elle ne se trouve dans aucun de ses livres, et M. Philippe Barrès veut bien nous confirmer que son père ne l'a jamais reprise en volume. C'est en deux cent cinquante lignes, au tome cinquième (p. 155-157) de la *Grande Encyclopédie* publiée à partir de 1900, un historique du ballet depuis l'origine (« dans la Danse des Egyptiens parce qu'elle était symbolique ») jusqu'aux représentations de *Patrie* (1886) et à celles de l'*Eden*. Cette page documentaire d'un grand intérêt se termine par des considérations personnelles de Maurice Barrès qui déplore les transformations subies de nos jours par la danse :

> Les beaux pas légers et sûrs, la musique délicate et spirituelle, la simplicité des moyens, l'aimable danse française, qui a si fort charmé le monde et devant qui sont venus étudier les professeurs de l'Europe entière, tend à disparaître. Les grandes manœuvres chorégraphiques, les travestissements criards, les violences de couleurs et de sons, les bataillons de danseuses évoluant sous un jet de lumière électrique : voilà la mode d'aujourd'hui...

Suit, après la signature de l'auteur, une bibliographie sommaire du sujet traité, bibliographie qui mentionne les ouvrages du Père Menestrier, de Noverre, Castel-Blaze et Chouquet.

La collaboration de Maurice Barrès à la *Grande Encyclopédie* s'explique par l'amitié qui l'unissait en ce temps-là aux Berthelot, animateurs de cette publication. Et, ainsi que l'écrivait dernièrement M. Léon Daudet, « le plus ardent champion du barrésisme était alors Philippe Berthelot ». — L. DX.

§

Molière à la Bibliothèque Nationale. — Le 116e volume, dernier paru, du Catalogue général des Imprimés de la Bibliothèque nationale, contient une bibliographie des plus substantielles des œuvres de Molière, qui ne compte pas moins de 1.308 numéros répertoriés sur 233 colonnes in-octavo!

Dans ce catalogue de notre grand comique, les éditions des œuvres complètes figurent au nombre impressionnant de 322, — et sans doute n'y sont-elles pas toutes. Vingt-trois datent de 1660 à 1700; 42 du XVIIIe siècle, 245 du XIXe, et 13 du XXe.

Chose curieuse, entre 1800 et 1825, de même que de 1896 à 1907, pas un seul Molière complet n'est signalé.

On compte en outre cent deux éditions partielles ou expurgées, et cinquante-trois traductions en toutes langues (de 1739 à 1927).

Quant aux pièces isolées, en français ou en langues étrangères,

elles se chiffrent par 830 volumes, dont : 110 pour *le Misanthrope*, 94 pour *Tartuffe*, 76 pour *l'Avare*, 61 pour *les Femmes savantes*, 54 pour *les Précieuses ridicules*, 50 pour *le Bourgeois gentilhomme*, 45 pour *le Malade imaginaire*, 18 seulement pour *Don Juan*, 15 pour *le Sicilien*, 14 seulement pour *M. de Pourceaugnac*, etc... Mais il y a les réimpressions.

Seul, parmi nos classiques, Corneille, qui, recensé en 1907 (le Catalogue a été commencé en 1897!), avait déjà 1.215 numéros il y a vingt-cinq ans, doit dépasser aujourd'hui le chiffre atteint par Molière. Parmi les anciens, Cicéron détient le record avec 2.961 numéros. Mais le vieil Homère le dépasse en réalité, puisque, avec ses deux immortels poèmes, il ne compte pas moins de 1.590 éditions ou traductions.

Notre Molière, traduit dans toutes les langues du monde, comme le montre le Catalogue de la Bibliothèque nationale, vient très probablement en tête de tous les auteurs français... Mais cela, nous ne le saurons que lorsque le Catalogue sera achevé — vers le milieu du siècle... — J. G. P.

§

Les drôleries du Dictionnaire de l'Académie Française. — Dans la huitième édition du Dictionnaire de l'Académie française, on peut lire, au tome Ier, page 320, première colonne, cette étonnante définition culinaire:

> Couscous (on prononce couscousse). n. m. T. de cuisine. Mets arabe formé d'un mélange de viande hachée et de farine, réduit en boulettes très petites qu'on fait frire dans l'huile.

On voit bien que le maréchal Lyautey, grand amateur du véritable couscous, n'appartient pas à la commission du Dictionnaire de l'Académie! — D'OLIVET.

§

Le Sottisier universel.

Nos parlementaires sont répartis par départements, ce qui fait que le Territoire de Belfort précède le département du Rhône et que sur la même page on voit, au recto M. Herriot, au verso M. Tardieu. — *L'Européen*, 2 février.

Tel le front des géants cyclopes, l'avant des automobiles s'orne souvent de trois yeux. — *Peugeot-Revue*, janvier-février 1933.

Durant sa vie, Spinoza fut de santé débile. — *La Volonté*, 19 novembre 1932.

Le vers survit à la cité. — Dans l'école antique du Forum de César, à Rome, on vient de faire une découverte intéressante : 17 vers de l'*Enéide* gravés à la main sur les murs de l'école par les écoliers du temps de César. Cette découverte prouve l'authenticité du poème de Virgile et démontre aussi avec quelle rapidité l'*Enéide* se répandit dans le monde romain. — *L'Intransigeant*, 8 mars.

Après la lecture du message et le lunch à la Maison Blanche, le président Roosevelt, accompagné de Woodrow Wilson et des membres de son cabinet, a assisté pendant trois heures à une revue militaire passée par le général Mac Arthur. — *Echo de Paris*, 5 mars.

La validation aurait lieu désormais au scrutin public. — La Commission du règlement de la Chambre s'est prononcée hier matin, à l'unanimité des membres présents, en faveur de la proposition de résolution de M. d'Andigné et M. Trémintin, tendant à substituer, en cas de vérification de pouvoir, le scrutin secret au scrutin public. — *Echo de Paris*, 15 mars.

En écoutant le R.P. Pinard de la Boullaye. — Derrière nous, les élèves des grandes écoles : les Centraux en uniforme, le bicorne sur les genoux. — marcel sauvage. *L'Intransigeant*, 7 mars 1933.

Placet pour l'Encyclopédie. — ...Au surplus, que le gouvernement change entre temps, et que M. Léon Bérard vienne reprendre possession rue de Varenne du fauteuil où lui a succédé M. de Monzie. — *Le Temps*, 13 mars 1933.

Et si à la veille d'aussi émouvants débats peut être évoquée la grande voix de l'auteur du *Génie du Christianisme* : « Le crime fait la honte et non pas l'échafaud »... — *La Dépêche* (de Toulouse), 5 mars.

L'assassinat a Paris de M. Causeret. — Au centre, sur un catafalque, repose le préfet des Bouches-du-Rhône. Un drap le recouvre à mi-corps, dont les mains croisées tiennent un crucifix. — *Le Nouvelliste* (de Lyon), 9 mars.

Un demi-siècle après Richelieu, un héros de la Révolution s'écriait à la face de tous ennemis menaçants : « La République française est un soleil ; aveugle qui ne le voit pas. » — *Petit Marseillais*, 20 mars.

§

Publications du « Mercure de France ».

L'ondinisme, la cleptolagnie, *Etudes de Psychologie sexuelle, XIV*, par Havelock Ellis, membre d'honneur de l'Association Royale médico-psychologique de Grande-Bretagne. Edition française revue et augmentée par l'auteur, traduite par A. Van Gennep. Volume in-8 carré, 20 francs.



Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1933.